

10.4. Introduction au New Age (nouvel âge). Phénomène holistique. (151 p.)

10.4.1. Partie I, de p. 1 à p. 98

Le thème est “tout ce qui est holisme” ; surtout en rapport avec la religion (03/10).-

Suit une série de puces, en fait des échantillons menant à la généralisation et à la généralisation, qui rendent compréhensibles les “éléments” du holisme, notamment du New Age en tant que phénomène culturel. Après tout, le holisme est une façon de saisir le donné et l’exigé (la tâche) et de rendre la solution vraie. La religion, elle aussi, est présentée comme une solution aux problèmes.

A.I.-- La question religieuse. (11/43).

La raison moderne typique élimine en fait la religion autant que possible.-- 12/20 : raison et religion actuelle.-- 21/43 : le sacré, objet de la religion, et l’attitude envers le sacré.-- En particulier : le pluralisme religieux post-moderne (29/32) et la critique biblique des religions non-bibliques, surtout en ce qui concerne “l’harmonie des opposés” (W.B. Kristensen) (33/43).

A.II.1.-- La religion primitive. (44/81).

Cadre ethnocentrique (44). -- Trois aspects principaux : dynamisme/ animisme/ croyance causale (45). Irreligion en tant que “superstition” concernant les phénomènes (46) -- Suivent ensuite une série de phénomènes (47/66) : e.a. causalité, jugement de Dieu, fétichisme, structures logiques de la magie, “do ut des”, peur, culte des ancêtres (manisme), une fille païenne (phénomènes de fantômes), kumo (Papouasie), hors du corps, ombre hors du corps comme magie, nahualismes, initiation (femme-serpent), “le python et l’aveugle”, capacocha (Tanta Carhua), éducation à la magie noire, le chant du ngil.-- Les éléments de la morale primitive (57/70).-- La magie sexuelle (71/81) : Dr Kirkland, l’argia - danse sarde, “la gioconda verte”, religion(s) génétique(s), Satan, satan et satanisme, le paradoxe de l’Eucharistie.

A.II.2.-- La religion antique. (82/96)

Quelques éléments.-- L’exaltation de certains lieux, la géographie sacrée (portes de l’enfer), la nourriture sacrée (mola salsa), le mythe de Narkissos, Gaia, la mère primordiale, Thémis comme déesse de la justice, la descente aux enfers d’Odyssees, l’incubation (sommeil du temple), la démoniaque nocturne, la religion de Canaan, les madones noires, la théurgie (spiritualisme supérieur).

Note : -- Passage de la religion primitive resp. antique à la modernité (97/ 98). -- L’absence de scrupules, primitive et moderne. Distinction primitive/ grossièreté américaine.

B.-- *New Age (nouvelle ère).*-- 99/151.--

Il est impossible de définir le New Age car il est en plein développement et évolution. Cependant, on peut énumérer des phénomènes qui sont habituellement désignés comme appartenant à NA. Face à la sécularisation moderne, NA est considéré comme un néo-sacralisme, une re-sacralisation, et en même temps un holisme.

Le Point de Ressort (99). Occultisme (100). Matin des magiciens (101). Gourou (102). Castaneda (103). Coelho (104v.).-- Alchimie (106). Bioénergie (107). L'“occultisme” soviétique (108). Laya yoga (110). Nei kung (magie des os) (112). Méthodes de guérison holistiques (113). Feng shui (114). -- Psychométrie (115). Le channeling (116). “La petite voix” (117). L'enrôlement (118). Le chamanisme (119v.). Ann Lee, le Christ féminin (121). L'astrologie (122 / 124). La lecture des cartes (125). La pensée positive (126). Création d'un talisman (127). -- Regard suggestif (128). Une sorcière : Petra (129 / 131). Le tantrisme comme société secrète (132). Le tantra du “ moi sauvage “ (133v.). Catherine Peyretone, la sorcière de Montpezat (135v.).-- Noula, le double (131). Les expériences extracorporelles conscientes (138).-- Les vampirismes (139/141). Lorelei (142). Magie de l'amour (143).-Ethno-psychologie, resp. ethnopsychiatrie (144). “Le pouvoir de l'esprit (145). La guérison par le toucher (146). Mouvement charismatique (147). Définition du miracle (148v.).-- Le fonctionnement actuel de la raison scientifique (150). Je ne voulais pas voir” (Torey Hayden) (151).

Note.-- Lorsque l'on parcourt superficiellement tous ces thèmes, la question se pose : “ Quel(s) élément(s) sont communs à tous ces phénomènes ? “. -- Une première réponse est la suivante : ils sont pris au sérieux par les contemporains/contemporains et sont vécus et interprétés (c' est-à-dire pensés logiquement) comme étant basés sur la réalité, bien qu' une réalité non séculaire ou “terrestre”. L'état d'esprit New-Age existe donc bel et bien !

Une lecture attentive, ou plutôt une étude, montrera peu à peu que le New Age est un phénomène de plus grande ampleur. Que - il faut le dire - les vrais rationalistes s'en inquiètent : certains parlent de “ nouveau Moyen Âge “ (comme si cette époque était si sombre), de “ régression au primitivisme “. Aussi : l'effondrement avec la ou les religions. Pour que le sacré reprenne ses droits.-- Une remarque : ce que le cours propose est une introduction, de préférence “phénoménologique”, c'est-à-dire descriptive (avec le moins de jugements de valeur possible).

La raison moderne et la raison holistique.

Par “raison”, nous entendons la capacité humaine par laquelle nous :

a. Faire l’expérience des phénomènes - faits, données, données, c’est-à-dire des réalités directement connues (perçues de l’extérieur, ressenties de l’intérieur) ;

b. les expliquer à partir d’axiomes - prémisses, principes, “ éléments “ (au sens du grec ancien), conditions de possibilité - c’est-à-dire les rendre intelligibles, c’est-à-dire “ voir à travers “ à partir de réalités indirectement connues. Le premier aspect de la “rationalité” se manifeste dans la phénoménologie, le second dans la logique.

Par “***raison moderne***”, nous entendons cette même capacité, mais dans la mesure où elle se limite au sensoriel, au sens des phénomènes expérimentés par les sens de l’homme moyen.

Est “***phénomène***”, c’est-à-dire quelque chose qui se manifeste, pour l’homme typiquement moderne, tout ce que l’homme moyen percevant et sentant expérimente directement avec ses sens d’une manière plus ou moins claire et testable.

L’“***explication***”, au sens typiquement moderne, est tout ce qui constitue une prémisse (axiomes) en vertu de laquelle les phénomènes sensoriels peuvent être rendus intelligibles.

Les sciences professionnelles typiquement modernes (avec les philosophies correspondantes typiquement modernes, c’est-à-dire soit la physique moderne, son chef-d’œuvre, soit les sciences professionnelles travaillant selon un modèle physique (par exemple la science médicale), sont construites sur la base de données qui peuvent être expérimentées par les seuls sens, -- “construites”, comme le prétendent certains postmodernes.

La raison moderne, dans la mesure où elle fait encore preuve d’une certaine ouverture d’esprit, suppose qu’elle se limite à une partie (la partie “sécularisée” donc) de la réalité totale. Elle n’est donc pas holistique, se référant à la réalité totale, mais réductrice, c’est-à-dire méthodiquement réductrice : elle réduit le donné à ce que l’expérience sensorielle moyenne en éprouve.

Les expériences paranormales - perception externe et, sensations internes - restent soit arbitrairement bannies, soit tout aussi arbitrairement négligées. C’est précisément ce que la raison holistique refuse de faire. Elle ne méconnaît pas la raison réductrice - comprise de manière purement méthodique - mais la dépasse en termes de phénomènes qui vont au-delà ou excèdent l’expérience moyenne.

Bible et occultisme, vus sous l'angle moderne.

Non historique : voir par exemple K. Deurloo, Waar gebeurd (Ce qui est arrivé), (Sur le caractère non historique des récits bibliques), Baarn / Schoten, 1981.

Deurloo est professeur d'Ancien Testament à Amsterdam. Il soutient que les récits bibliques ne sont pas historiques (comprendre : vérifiables par des expériences sensorielles moyennes) mais "kerugma", une proclamation sous forme de récits. Comme "exemples frappants" de sa méthode d'interprétation, il explique un certain nombre de textes de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'il ne considère pas comme des rapports de témoins oculaires mais comme des "œuvres d'art littéraires".

Certes, il admet qu'une certaine "réalité" a dû susciter des "émotions" très fortes, de sorte que ceux qui en sont touchés essaient de les transmettre à d'autres comme le contenu d'un message... Mais - cela a fait du bruit en Hollande - on passe même à côté du minimum historique. Deurloo représente la raison moderne typique dans sa forme réductrice d'interprétation. Deurloo représente la raison moderne typique dans sa forme d'interprétation réductrice. Il accorde une attention particulière aux traits psychologiques et sociologiques : par exemple, à la "compassion".

Irréel.-- Prenez G.A. Larue, The Supernatural, the Occult an the Bible, New York, 1990.

Larue est un spécialiste bien connu de la Bible (Université de Californie) -- Il soutient que le surnaturalisme biblique et l'occultisme contemporain constituent "les deux faces d'une même pièce". A partir de son axiématique typiquement moderne, il tente de montrer comment la Bible et l'occultisme se mettent l'un l'autre au premier plan, -- que les religions dominantes ne peuvent échapper à la responsabilité des bizarreries les plus folles et souvent dangereuses inhérentes aux pratiques occultes, telles que le channeling, la magie, la sorcellerie et le satanisme, l'astrologie, la guérison par la foi, le culte de la mort, les expériences similaires à la mort et les expériences hors du corps.

Larue a un avantage : il voit que la Bible ne peut pas être comprise sans la connaissance et l'action paranormales (" occultes ") (que les proclamateurs de la Bible " critiques ", c'est-à-dire typiquement modernes, qui essaient encore de " sauver " la Bible de manière rationnelle, expliquent). Mais il prend la Bible et les phénomènes occultes pour deux exemples d'une même " aliénation " de la " réalité " simplement sensible, resp. perceptible. C'est ce que fait typiquement la raison moderne.

Holisme et religion



Ce qui suit est une série d'énumérations qui définissent plus précisément le holisme, c'est-à-dire le sens de la totalité de tout ce qui était, est, sera, sous ses nombreuses formes.....

Afin de ne pas laisser le problème de la relation "holisme/religion" dans l'abstrait, nous traiterons d'un holisme chinois dont le fondateur déclare explicitement qu'il n'est "pas une religion". D'où son nom : "falun gong" (roue de la loi).

Bibl. : Dan. Wermus, InfoSud, *Le Falun* (Une révolution de velours venue de Chine), in : *Le Temps* (Genève) 04.09. 1998, 41..

Li Hongshi, le fondateur, né le 13.05.1959 en Chine du Nord (Chang-chun) d'une famille d'intellectuels, a été formé à l'âge de quatre ans par plus de vingt "professeurs de sagesse" (professeurs d'holisme). En dépit du régime communiste.--

1. Il est vrai que le Qigong (un holisme) qui active la force vitale -- compréhension de base -- a été vulgarisé pendant la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne (1965+ dirigée par Mao Zedang) "pour améliorer la condition physique des masses." -

2. À partir de 1984, Li veut aller plus loin : il veut démocratiser les connaissances et les compétences qui, jusqu'alors, étaient restées ésotériques - bien que transmises d'un individu à l'autre. Pour cela, il élabore avec ses professeurs une méthode a. rapide et b. pour l'homme actuel digeste : le falun'. En 1992, il la lance au grand public. Et avec un grand succès.

Axiomatique... Li écrit un livre : *Zhuan Falun*. Traduit en dix langues déjà. C'est une sorte de métaphysique : la relation "science/ holisme" est au début. Il rejette le darwinisme car, selon Li, le berceau de l'humanité peut être situé dans "d'autres espaces de vie."

Le réincarnisme. Le rejet de la révolution sexuelle de l'Occident (rejet de l'homosexualité, par exemple) -- L'accent mis sur la vie quotidienne : éliminer la suffisance, ne pas se venger du mal, faire face aux tribulations afin d'atteindre un niveau holistique plus élevé, aider le plus possible gratuitement (il est interdit de gagner de l'argent avec le Falun) sont des exemples tirés du livre.

Trois axiomes majeurs : Zhen (vérité, authenticité). Shan (bienveillance). Ren (patience, tolérance).

Praxis.-- Cinq séries de mouvements resp. de postures corporelles sont exécutées de manière gracieuse, calme mais quelque part puissante (voir photo page précédente) “pour ouvrir les méridiens (note : flux d’énergie) du corps”. Le tout est accompagné d’une cassette musicale qui joue une musique étrange.

Le premier mouvement s’appelle “Bouddha ouvre ses mille bras”, et le dernier “Renforcement des capacités supranormales”.

Résultats -- Presque tout le monde affirme “ressentir une énergie et une chaleur bénéfique”. Beaucoup affirment que “le troisième œil” s’ouvre de telle sorte qu’ils voient la réalité différemment.--

Les guérisons se multiplient (qui, soit dit en passant, “sont testées par les facultés de médecine en Chine”).-- Les résultats sont très bons.

M.W., un Chinois employé à Genève, est revenu récemment de son pays : “Je n’ai pas reconnu ma belle-mère de soixante-treize ans : elle pouvait à peine marcher ; elle va au falun et a jeté ses médicaments mais se maintient dans la position du lotus pendant deux heures.

Dans les parcs, dans les bureaux, dans les universités, d’innombrables personnes pratiquent le falun en Chine mais aussi ailleurs en Asie, en Amérique et en Europe... A 6 heures (parfois à 3 ou 5 heures) en Chine, les parcs sont remplis d’ouvriers et de femmes au foyer, de fonctionnaires et d’enseignants, de retraités et d’étudiants, et même de politiciens. Puis ils vont au travail.

Cependant, falun travaille dans un environnement qui ne semble pas si florissant : le libéralisme économique avec son engouement capitaliste met à bas la morale (et la religion) ancestrale. L’avidité pour l’argent, le déclin du solidarisme traditionnel, la criminalité se font remarquer. En cela, le falun prêche l’altruisme.

Les autorités communistes sont méfiantes mais, étant donné la nature apolitique de falun, elles ferment les yeux.

La religion ? -- Il n’y a aucune divinité nulle part. Sans parler d’un clergé, il n’y a même pas de diplômés en falun, car “chacun est responsable de sa propre évolution. Chacun ressent l’énergie lui-même”.

Nous savons que le concept d’énergie vitale est central dans les religions traditionnelles. Il en est de même dans le falun. En ce sens, le falun est très proche d’une religion.

Mais dans les religions traditionnelles, on ne pense pas et on ne ressent pas cette énergie sans des entités puissantes (par exemple, dans la Bible, “l’esprit” ou “l’esprit saint” (énergie vitale) émane de Dieu) dont le travail principal est de contrôler cette énergie vitale. Ce n’est pas le cas dans le falun.

Nous lisons dans Sagesse 12:1 que l'esprit (l'énergie vitale) de Yahvé est en toutes choses : “ La puissance ('dunamis') du Seigneur a permis à Jésus de faire des guérisons “ (Luc 5:17). La 'puissance' ou 'esprit' (pneuma ; hébreu : ruah (Gen. 6:17)) guérit. Dans le sens de Tobie 3,17 : guérir s'applique à la fois aux maladies et aux possessions, qui après tout sont enracinées dans l'âme ('nefesh' (Gen. 2,7).

Les gens, à l'aise dans cette vision holistique, “cherchaient à toucher Jésus, car il sortait de lui une puissance qui guérissait tout le monde” (Luc 6,19). Il en va de même pour l'hémorroïssa, en Luc 8,44s. A laquelle Jésus répond : “ Qui m'a touché ? (...). J'ai senti une puissance émaner de moi”.

En d'autres termes, l'“esprit” (puissance) omniprésent dans la création est utilisé par Jésus pour rendre réelles quinze guérisons et quinze incantations (qui sont aussi des guérisons) mentionnées dans le Nouveau Testament. En ce sens, il se situe dans une tradition ancienne. Certes, d'une manière unique, divino-trinitaire. En ce sens, Jésus est une figure holistique.

Holisme... Le terme est courant. Par exemple, en 1991, Helvetia, la compagnie d'assurance maladie suisse, a publié *La médecine holistique*, sous la direction du Dr St Becker. La thérapie bioinformatique, la thérapie humorale, l'oxygénothérapie, la thérapie neuronale de Huneke, la médecine tibétaine, la médecine anthroposophique, l'acupuncture, la spagulation de substances végétales, la réflexothérapie, la phytothérapie, l'homéopathie, la médecine biocybernétique, la microbiothérapie, la médecine orthomoléculaire et l'oligothérapie sont toutes expliquées en détail (avec des exemples), non pas par un médecin mais par un expert.

Dans tous les chapitres, le concept d'“énergie” est utilisé, explicitement ou non. Mais sans entités sacrées (Dieu, dieux/déeses, esprits, etc.) -- Tous les types de guérison -- et ils guérissent vraiment ! - vont au-delà de la science médicale physique établie et la complètent, si ce n'est la remplacent (là où elle échoue - pour le moment ou non).

Note - Ceci est évident d'après Cl. Hill et al, *Le guide des médecines complémentaires*, Paris 1997 (// The Hamlyn Encyclopaedia of Complementary Health, London,1996). Dans lequel une trentaine de thérapies alternatives sont présentées. En effet, sauf exception, aucune personne alternative (“complémentaire”) ou “holistique” ne fait fi de la science médicale établie. Celle-ci a apporté ses preuves. Mais aucun médecin ne soutiendra qu'elle est parfaite.

Nouvel âge (New Age).

Le Falun n'est qu'un type de ce que l'on appelle "Nouvel âge". Le Nouvel Âge est holistique, avec ou sans entités sacrées. Le concept d'énergie est au centre de ce mouvement, même s'il est interprété de diverses manières : du physique (si on peut l'appeler physique à ce stade) au surnaturel. L'émancipation des masses est centrale. En particulier : ce qui jusqu'à présent était limité aux "spécialistes" (connaisseurs de la loi de Dieu, occultistes) qui gardaient leurs compétences ésotériques - hors de portée des masses - comme une sorte de savoir secret, émerge par exemple le falun - avec une méthode adaptée au grand public : le falun considère les grandes masses capables de manipuler l'énergie sous forme de conceptions et de pratiques. Le falun démocratise. Alors que les taoïstes et bouddhistes traditionnels réservaient cela à une élite. L'ensemble du New Age le fait dans des domaines très variés.

D'où les réserves des religions établies et des occultismes... Par exemple, les réserves de l'Église catholique non seulement à l'égard du mouvement charismatique - en particulier des vrais doués au sein de ce mouvement - mais aussi à l'égard de tout ce qui est "prolifération New Age". Ce qui est, bien sûr, compréhensible compte tenu du fait que la maîtrise de la mystérieuse énergie vitale (qu'elle implique ou non des entités sacrées, qui s'avèrent à leur tour mystérieuses et difficiles à manipuler). Mais pas sans un axiome caché : les masses ne sont pas - jamais - mûres pour cela !

Si la science universitaire établie est suspecte pour ses raisons (la prouvabilité physique), les religions et les occultismes établis sont également suspects pour leurs raisons (la manipulabilité sacrée, resp. occulte).

Point de vue catholique : Moïse soupirait déjà en son temps : "Si seulement chaque homme pouvait être un prophète ! Les prophètes après lui -- en particulier Jérémie et Ezéchiel -- prédisent qu'un jour viendra le temps où la force vitale ("esprit") de Dieu sera déversée sur "fils/filles, vieillards/jeunes gens, esclaves/femmes esclaves (Joël 3:1/2 ; Actes 2:17ff ; 10:45)". Les charismes anciens en étaient une réalisation vivante : 1 Cor. 12:4/11 ; 27/ 30. Mais saint Augustin, qui est mort en 430, note que ces dotations avaient déjà disparu à son époque. En d'autres termes : les autorités ecclésiastiques dominaient les masses. Jusqu'à ce que la sécularisation actuelle les dévoile.

Holisme(s).

Le terme “holisme” était à l’origine plus courant dans les pays anglo-saxons. ‘Holos’, grec ancien : entier, -- total. -- Le holisme est “ la doctrine selon laquelle la totalité (collection, système) en tant que totalité -- notamment de tous les êtres vivants - - présente des caractéristiques que l’on ne trouve pas dans le diviseur intégrateur “. (P.Foulquié/ R. Saint-Jean, Dict. d.l. langues philosophique, Paris, 1969-2, 323).

En termes de théorie des systèmes, “Une totalité désigne toute donnée ou contexte singulier dans la mesure où ils constituent une unité intégrée de sous-systèmes.” (P. Kurt ; Decision and the Condition of Man, Seattle, Univ. of Washington Press, 1965, 65/84 (Reductionism, Holism, and the Logic of Coduction).

Le holisme méthodologique - Tout holisme est en définitive fondé sur l’ontologie. Après tout, tout ce qui est, est la totalité à l’intérieur de laquelle tout se situe.

1.-- Réductionnisme : l’attention et l’appréciation peuvent être limitées à des couches au sein d’un ou de plusieurs êtres.

1.1. - Le scepticisme - Le scepticisme ne doute pas. Il limite son attention à tout ce qui se montre immédiatement, c’est-à-dire à tout ce qui est phénomène. En ce sens, la pensée septique se limite à la phénoménologie. L’husserlien se limite à ce qui est vu au sens large, surtout vécu intérieurement et donné directement. Le behavioriste se limite à ce que le comportement - extérieurement, sensoriellement observable - montre... Il obtient ainsi un premier disque dans la réalité.

1.2.-- Scientistics.-- La pensée (et l’action) rationnelle - surtout sous la forme de la science professionnelle - dépasse par le raisonnement (logique) le donné direct de la phénoménologie (et du scepticisme). On pratique la déduction et la réduction. En d’autres termes : au lieu de se limiter à ce qui est montré (réduction phénoménologique), on montre par le raisonnement.

2. Holisme. Avec Descartes et plus encore avec Locke, les sciences modernes (y compris la philosophie) se limitent à tout ce qui est terrestre et logiquement compréhensible concernant la réalité sensible perceptible. -- Le holiste est à la fois trans-phénoménal et transrationnel : aussi tout ce qui se montre comme donné en dehors du domaine du terrestre (séculier), est accepté comme donné et est considéré comme ouvert à la raison.

Le holisme éthique.

Bibl. E. Brugmans, *Morele verantwoordelijkheid in een bedreigde wereld* (Responsabilité morale dans un monde menacé), in : *The Owl v. Minerva v.* 8:4 (1992 : été), 239/248-

L'auteur part du concept d'un 'monde en danger', un concept qui est présent dans tout le New Age. Un monde dans lequel le "progrès" (une des principales valeurs modernes) - prospérité, bien-être général - "se transforme en son contraire", c'est-à-dire en une augmentation de la pauvreté, de la violence, de la pollution, est un monde en danger.

Telle est la réalité. La question s'est posée : " Comment sortir de ce renversement en son contraire ? ". Brugmans aborde brièvement la refondation de l'économie (croissance zéro, par exemple), le renforcement des droits de l'homme (en plus des droits individuels et sociaux, d'autres droits (à la paix, à un environnement propre, à l'identité culturelle, etc. Mais elle s'attarde sur la solution holistique.

Holisme... "Connexion universelle" (des facteurs économiques, politiques, écologiques, par exemple, au sein d'une même culture, de tout ce qui est vie organique, de tout ce qui est, au sein d'une force englobante (en référence au New Age, entre autres) : Alice Walker, *The Temple of my Familiar* (1990 un roman ; J. Lovelock, *Gaia (A New Look at Life on Earth)*, Oxford, 1989

Morale : Ainsi, comme donné, le holisme est " une connexion réelle de tout à tout " (y compris l'homme comme individu et comme humanité). En tant qu'exigé -- toujours selon l'auteur -- le holisme est cette connexion englobante en tant que normatif, c'est-à-dire, régulant le comportement. Cela va donc à l'encontre de la morale de nombreux modernes concernant le "progrès" qui permet à "l'homme" d'utiliser "tout le reste" (matière, plantes, animaux, etc.) à son propre avantage. En d'autres termes : l'asservissement brutal de la nature.

Note : L'auteur s'oppose à une interprétation du holisme. Burms et De Dijn reprochent aux holistes de considérer la connaissance scientifique comme un fondement fixe de la moralité. La 'science', selon eux, n'est qu'une tentative de construire une ontologie sur une base scientifique professionnelle et - ce qui est décisif - la moralité est autre chose que cela. Brugmans pense que Burms et De Dijn ne parlent que d'une seule forme de holisme, à savoir sa forme scientifique. Elle soutient que dans leur langage, il existe un holisme non scientifique auquel leur critique ne s'applique pas.

La question religieuse (au sens moderne).

Le constat est sans appel : aujourd'hui, alors que le rationalisme triomphe dans tous les domaines de la culture, la question persistante de la (des) religion(s) se pose.--

Bibl. : W.G. Hocking, *Les principes de la méthode en philosophie religieuse*, in : *Revue de Métaphysique et de Morale* 29 (1922) : 4 (oct. -déc.), 41, 453.-

Hocking (1873/1966) a d'abord étudié pour être ingénieur mais la lecture de la Psychologie de W. James l'a fasciné. Nous résumons son point de vue.

1 - Un paradoxe singulier.

D'une part, notre époque - 1922 - ne peut se passer de la religion et d'autre part, notre époque ne sait pas comment la maintenir en vie.

2.1 - Religion Science.

Rejeter massivement et massivement la religion est une chose dont notre époque - selon Hocking - est moins capable que nos prédécesseurs immédiats. Car nous interprétons la religion moins comme un ensemble de doctrines ("dogmes") que comme un fait indéniable.

L'étude "objective" de la religion qui en résulte est l'une des sciences professionnelles les plus récentes.

a. Elle commence, bien sûr, par la description pure et simple des données.--

Note.-- Hocking était ami avec Edm. Husserl, le phénoménologue. La psychologie et la sociologie d'une part, l'ethnologie (culturologie) d'autre part, y jouent un rôle.

b. Le phénomène impressionnant de la "religion" remplit un certain nombre de rôles ("fonctions") qui seront d'égale importance. Entre autres, elles peuvent être vitales. A tel point qu'avant d'écarter définitivement la religion, il est préférable de savoir quels rôles elle joue.

2.2.- La science rationnelle de la religion.

a. Volontairement, nous vivons " sous l'emprise de la raison ". Elle est prépondérante dans notre culture de la modernité.

b. Une religion qui ne s'oppose pas à la raison semble largement privée de vitalité.-
- La pensée rationnelle-scientifique tend donc à naturaliser la religion ! D'autre part, une religion naturalisée est privée de son essence. La raison se concentre aujourd'hui sur la religion en tant qu'essence de la nature humaine et particulièrement sur ses aspects cognitifs. De sorte que les philosophies actuelles de la religion procèdent fortement sur le plan psychologique (Sabatier, Höffding) et surtout sur le plan sociologique.-.

C'est ce que dit Hocking en 1922. Cela n'a pas tellement changé aujourd'hui. La question est de savoir si la raison psychologique, sociologique et ethnologique est capable de saisir réellement l'essence de la religion.

Un témoignage religieux de max Planck (1858/1947).

Bibl. : Max-Planck-Gesellschaft, *Forschungsberichte und Meldungen* (rapports et messages de recherche), PRI 17/28 du 11.08.1978, Munich, 1978.-

Le célèbre prix Nobel de physique de 1918 a déclenché une révolution avec sa théorie des quanta. Voici sa “preuve de Dieu”.

En tant que physicien, c’est-à-dire en tant que personne qui a passé toute sa vie à servir la science économique dans ce domaine, je suis certainement au-dessus de tout soupçon : on ne peut pas me considérer comme un fantaisiste ou un bigot. De ce point de vue, je prétends - après mes recherches atomiques - ce qui suit.

A. *L’énergie.* -- La matière en soi n’existe pas. Toute matière n’existe qu’en vertu d’une énergie (force) qui fait vibrer les particules atomiques et leur donne une cohésion au sein de la plus petite particule solaire qu’est l’atome... Or, on n’a trouvé dans l’univers ni une énergie douée de raison ni une énergie éternelle et abstraite. Par conséquent, l’homme n’a jamais réussi à inventer un perpetuum mobile (note : quelque chose qui se déplace de façon autonome sans être déplacé de l’extérieur).

B. *L’esprit* -- Conséquence : nous devons mettre en avant dans cette énergie un esprit conscient et raisonné. C’est l’Urgrund, le principe de base de toute matière. Ce n’est pas la matière visible et en même temps périssable qui est le réel, le vrai, le vrai. Car sans cet esprit, comme nous l’avons vu, cette matière n’existait tout simplement pas. L’esprit invisible et immortel est le vrai.

C. *Un être* . Mais l’esprit en soi est impossible : tout esprit est l’esprit d’un être quelconque. Conséquence : il faut nécessairement mettre en premier lieu les “Geistwesen”, les êtres doués d’esprit.

Dieu - Mais les êtres doués d’esprit ne peuvent pas exister de leur propre chef (sur la base de leur propre capacité) : ils doivent être créés. -- C’est pourquoi je n’ai pas honte d’appeler le mystérieux créateur par le nom que les anciens peuples culturels de la terre lui ont donné au cours des premiers millénaires : Dieu.

Note : De la donnée à la prémisse : Si matière, alors énergie. Si l’énergie, alors l’esprit. Si esprit, alors être doué... Si créé, alors Dieu... Tel est ce que la lumière naturelle de la raison, procédant de la physique, peut tenter de montrer.

La raison suffisante de la religion(s).

Bibl. : J. Bochenski, *The Logic of Religion*, New York University Press, 1965.-

L'auteur, o.c., 127, donne un tableau des "justifications" de la religion. Les personnes, qui vivent une religion, le font, si elles veulent justifier le type de réalité auquel leur religion correspond, en faisant appel à :

1. Un acte de foi aveugle (quel que soit le sens du mot "aveugle"),

2.1. Une démarche radicalement rationaliste ("la théorie rationaliste"),

2.2. Une certaine forme de démarche non radicalement rationnelle, avec une marge d'"irrationalité" (comme disent les rationalistes) ; une certaine intuition ("insight"), qui, selon Bochenski, semble devoir être "surnaturelle", ne reçoit aucune autre explication. Cependant, interrogez n'importe quelle personne vivante réellement religieuse et elle vous dira qu'il s'agit d'une " intuition " .

Note : Ce que Bochenski ne voit pas du tout, c'est qu'il existe une perspicacité extra-naturelle (comprenez : paranormale) et strictement surnaturelle (comprenez : accordée uniquement par la Déesse biblique).

Une certaine confiance caractérise les personnes religieuses dans la révélation de la puissance sainte (dans la Bible : Dieu et les prophètes ; dans l'Islam : Allah et "son prophète" ; dans une religion primitive : une entité (quelle qu'elle soit) se révélant dans une hiérophanie).

Un saut, non sans une certaine perspicacité et confiance : voici la réalité religieuse plus complexe. Plus réelle que les formes de pensée séparées de Bochenski.

Ce que Bochenski appelle des "justifications indirectes" (il appelle la perspicacité et la confiance des "justifications directes") revient à la déduction et à la réduction.

Note : Comme s'il n'y avait pas de déductions et de réductions à l'œuvre dans les justifications directes. Mais on peut, bien sûr, présenter un compte rendu de la religion sous une forme déductive. Mais comme le dit Bochenski lui-même : dans la mesure où la religion repose sur des hiérophanies, celles-ci ne sont pas déductives.

Ce qui reste, c'est la réduction, qu'il conçoit de deux manières.

a. Une réalité terrestre - un homme doté d'une (grande) autorité religieuse par exemple - fonctionne comme un fait qui n'a de sens (de justification) que s'il repose sur une réalité objective "sainte".

b. Mais le fait peut aussi être pensé rationnellement sous la forme d'une "hypothèse religieuse" que l'on teste - en vivant déjà religieusement. Nous nous attarderons sur cette dernière forme.

Un autre nom - qui n'a pas la faveur de Bochensky - est la "responsabilité pragmatique". -

A. Une certaine expérience, -- expérience sacrée bien sûr, frappe l'esprit (intellect et raisonnement, esprit et volonté).

B. Une "explication" ("hypothèse") est recherchée. Si l'expérience consciente qui apparaît comme sacrée correspond à une certaine réalité objective, alors cela doit être vérifiable par un test quelconque --

Pensez à Moïse qui " voit " le buisson ardent. Si c'est vraiment Yahvé qui se montre de cette façon (hiérophanie, théophanie), alors cela doit être démontré ensuite par des faits vérifiables (déduction de l'hypothèse). -- Ou bien prenez les mages qui voient "une étoile" à l'est. Ils supposent (hypothèse) que cela correspond à "un prince" en Israël. Ils se rendent alors à Jérusalem et constatent qu'effectivement "un prince" est né.....

Dans les deux cas, il n'y a certainement pas de justification radicalement rationnelle. Cependant, il y a un saut aveugle qui n'est pas tout à fait aveugle parce qu'il y a des raisons de supposer le fondement objectif : une certaine perspicacité et une confiance dans ce qui est plus que simplement imaginé est à l'œuvre. Sur ce point, le raisonnement réducteur se déploie.

Que la réduction sacrée ne soit pas identique à celle des sciences professionnelles expérimentales, comme le souligne à juste titre Bochenski, est évident. Ce qui n'empêche pas qu'une structure analogue soit à l'œuvre. Soit dit en passant : les scientifiques commettent aussi des sauts aveugles qui ne sont pas complètement aveugles, et agissent avec perspicacité et confiance et s'appuient sur des personnes ayant une (grande) autorité scientifique.

En d'autres termes, ce que les rationalistes qualifient d'"irrationalité" dans la religion n'est pas absent de façon aussi spectaculaire du travail de recherche scientifique. L'écart entre la religion émergente et la science professionnelle émergente n'est pas si radical. Dans les deux cas, la raison est à l'œuvre.

La radiesthésie est - selon l'épais Van Dale - l'utilisation d'une baguette pour déterminer la présence d'eau, de métaux - note : déterminer (percevoir) - mais ne peut être pratiquée que par des "personnes sensibles". Il se pourrait bien que la connaissance sacrée, la "cognition", soit de ce type. Auquel cas, l'accent - la condition décisive - réside dans les "personnes sensibles, c'est-à-dire : aménageables, accessibles". Seul ce fait semble rendre compréhensible le complexe des caractéristiques factuelles de la justification religieuse. Et peut-être aussi celle des grands chercheurs dans le domaine scientifique.

Les revendications d'un rationalisme du XIXe siècle.

Bibl. : J.Y. Calvez, *La raison chez les catholiques français au XXe siècle*, (Reason among French Catholics in the 20th century), in : J.Wilke et al, *Les chemins de la raison (XXe siècle : la France à la recherche de sa pensée)*, Paris/ Montréal, 1997, 227 / 240.-

L'auteur, professeur à l'Institut Catholique de Paris, souligne que la pensée française sur la raison et la rationalité se confond avec la catholique sans plus. Il s'agit là de la concrétisation, dans les années soixante de ce siècle, des positions de l'Eglise sur le sujet au cours du XIXe siècle. En particulier : à commencer par le fameux Syllabus (08.12.1864) de Pie IX. Nous donnons les thèses d'un rationalisme de l'époque qui ont été rejetées comme radicalement contraires, au catholicisme.

1.- La raison impie.

La raison humaine est le seul pouvoir de décision concernant la vérité/non-vérité ou le bien/mal moral sans tenir compte de Dieu en quoi que ce soit. - Ce type de rationalité est suffisant pour assurer le bien-être des individus et des peuples. Cette rationalité est radicalement autonome et ses possibilités naturelles données suffisent.

C'est d'ailleurs ce qu'on appelait à l'époque la raison "libérale".

2 - La raison impie en matière de religion.

Ce type de rationalité suffit à créer "toutes les vérités concernant la religion". Après tout, ce type de raison est la règle ou la norme souveraine par rapport à laquelle l'homme peut et doit tester sa compréhension de toutes les vérités possibles.

La révélation judéo-chrétienne.

La radicalité des prétentions du rationalisme de l'époque va jusqu'à croire que la révélation divine - judéo-chrétienne - (nous disons la Bible) est en elle-même imparfaite - comme tout ce qui existe sur cette terre de produits humains - et va donc de pair avec le progrès qui est apporté "sans interruption et dans toutes les directions" par la rationalité. En d'autres termes, il s'agit d'un produit rationnel.

La raison, ainsi conçue, est sans aucun doute la raison religieuse et donc la théologie, par exemple, ou les sciences théologiques sont fondées sur une intuition naturelle. Elles sont soit des sciences naturelles, soit de la philosophie purement naturelle. Les dogmes, par exemple, sont des créations non pas d'un Dieu qui se révèle, mais de la rationalité humaine.

Note : Quiconque connaît ne serait-ce qu'un iota de la Bible sait immédiatement que le pape de l'époque n'avait d'autre choix que de rejeter radicalement cette raison.

Le modernisme (une religion immanentiste),

Bibl. : J. Bricout, Modernisme, in : J. Bricout, dir., *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses*, Paris, 1926, IV:1052 / 1067.-

Le “modernisme”, en tant que volonté de rétablir la religion traditionnelle sur la base des axiomes de la modernité (ou de la postmodernité), est très vivant chez les catholiques et les protestants, les juifs et les musulmans et d’autres. L’auteur se limite au modernisme catholique - 1896/1910 - tel que défini par le Pape.

1 - *Phénoménalisme post-métaphysique* - L’axiome n’est pas une ontologie (néo)scolastique mais une sorte d’agnosticisme - La raison est strictement confinée dans les phénomènes, c’est-à-dire dans les données qui se montrent et dans la mesure où elles se montrent.

Conséquence : Dieu et tout ce qui est divin, en tant que non-phénomènes, sont inconnaissables, y compris par la raison scientifique, même par les œuvres de Dieu (Rom. 1:20).

2 - *Raison immanente* - Malgré le fait que les religions sont naturelles (païennes) et surnaturelles (bibliques) - un fait. Il faut une raison suffisante : la vie est cette raison. La religion est une forme de vie : dans l’intériorité (“immanence”) de l’homme, dans les profondeurs de sa vie inconsciente, un besoin de dieu est à l’œuvre. C’est le sentiment religieux, la conscience religieuse. Dieu en tant que révélateur provoque ce sentiment et en tant que révélé en est l’objet.

La foi, la religion, en est l’expression. C’est là l’origine, la raison suffisante, de toutes les religions, et aussi le catholique : “La révélation ne peut être que la conscience que l’homme a acquise de sa relation à Dieu” (Lamentabili 03. 07 1907). “Les dogmes que l’Église prétend avoir révélés ne sont pas des vérités d’origine céleste, mais une interprétation des faits religieux que l’esprit humain a acquis en vertu d’un effort laborieux.”

Remarque -- La raison naturelle n’est pas capable d’une métaphysique qui prouve par exemple l’existence de Dieu. Cette même raison naturelle ne peut pas non plus authentifier rigoureusement, par exemple, Jésus selon les voies historico-scientifiques comme étant Dieu, car la raison naturelle est enfermée dans les phénomènes et donc tout le traditionnel-miraculeux qui transcende les phénomènes est réduit à ce que même l’historiographie athée peut en saisir. C’est l’impuissance radicale de la raison liée aux phénomènes.

Traditionnalisme (un type de surnaturalisme).

Bibl. : J.Y. Calvez, *La raison chez les catholiques français au XXe siècle*, in : J.Wilke et al, *Les chemins de la raison*, Paris/ Montréal, 1997, 230f.-

Jos. de Maistre (1753/1821), L. de Bonald (1754/1840) et al. ont postulé une révélation primordiale (au début du monde), car sans une intervention surnaturelle de la part de Dieu, la raison humaine est incapable de se faire une idée de Dieu et de son existence. Cette révélation se perpétue dans la tradition religieuse (d'où son nom).

Vatican I (1869/1870) -- Le concile de l'époque défendait radicalement le pouvoir sacré de la raison humaine naturelle. Après tout, Dieu, en tant qu'origine et fin de toutes choses, peut être connu avec certitude par la lumière naturelle de la raison humaine.

Et cela, comme le dit saint Paul, Rom. 1/20, à travers les réalités créées : “Depuis la création du monde, les perfections invisibles de Dieu sont connues de l'esprit humain, notamment par ses oeuvres (note : les choses créées par lui)”.

De plus, c'est précisément cette religiosité, fondée sur la rationalité naturelle, qui présuppose la susceptibilité de l'homme à une révélation surnaturelle (non fondée sur la pensée naturelle) de Dieu.

Raison et foi.-- Tant par leur objet que par leur origine, la raison et la foi sont deux types d'entendement.

1. La raison est une source de connaissance très fiable.

2. Plus encore, elle aide à comprendre les informations fournies par la révélation surnaturelle.-- La raison, en tant que raison pure, prouve les fondements de la foi. La raison, dans la mesure où elle est éclairée par la lumière de la foi, est capable de “la science des choses divines” (science religieuse, théologie).

Un seul et même Dieu crée l'homme comme doué de rationalité et révèle les mystères de la foi : ce qui est vrai pour la raison ne peut être en même temps faux pour la foi. Si l'apparence du contraire se crée, c'est parce que soit les dogmes ne sont pas correctement saisis ou articulés, soit les vraies compréhensions de la raison sont confondues avec des opinions fausses.

Note : L'Église défend la raison à la fois contre ses interprétations impies (voir section précédente) et contre ses interprétations surnaturelles. La raison elle-même est ainsi débarrassée des idées fausses.

La religion naturelle n'est pas une "religion naturelle".

Bibl. : K. Leese, *Recht und Grenze der natürlichen Religion*, (Droit et limite de la religion naturelle), Zürich 1954.-- L'auteur était prof de philosophie de la religion Universität Hamburg.

1. - *Les religions païennes de la fertilité.*

En commençant par un exemple. - Astarté, comme Ishtar de Babylone et la Grande Mère (Kubele) de Kleinasiatic-Thracic, est la déesse de l'amour érotique, la patronne de la vie productrice de vie.-- Le grand mystère de la vie semblait à ces peuples si digne de vénération qu'on ne pouvait interpréter son origine et son influence mystérieuse autrement que comme protégée et (be)guidée par une divinité exaltée qui lui est propre.-
- Dommage : cette grande idée, éternellement vraie (...) s'est souvent dégradée dans la praxis." (R. Kittel, *Die Religion des Volkes Israel* (1921).-- Avec ce texte, nous sommes dans la sphère propre de ce que Leese appelle la " religion de la nature ".

2. - *La religion naturelle.*

Exprimée dans la "theologia naturalis", la religion naturelle - dans le sillage d'Héraclite d'Ephèse (-535/-465) déployée par la Stoa (Zénon de Kition (-336/-264) et prédominante jusqu'à et y compris les Lumières rationalistes du XVIII- d' siècle - est donc tout à fait rationnelle jusqu'à la mortification-ascétique. Selon Leese. Car "les présupposés vitaux de l'existence humaine - la nature autour de nous, la nature biologiquement inférieure en nous avec ses pulsions et ses réactions d'esprit - ne s'imposent pas".

Dieu - quelle que soit son interprétation - en tant qu'Être suprême moral et hautement ascétique, et la loi morale stricte - interprétée de manière aussi a- et anti-vitale que possible - sont décisifs. Voici deux grands types de religion : la religion naturelle et la religion naturelle.

J.G. Herder (1744/1803), un fervent croyant, pendant sa période Bückeburger (1771/ 1776) et Fr. Schleiermacher (1768/1834) dans ses *Reden über die Religion* (1799), ont vaincu la religion naturelle des esprits rationalistes éclairés : non pas la raison et la loi (morale), non pas les abstractions innées et les "vérités" trop générales, mais les révélations historiques - quelles qu'elles soient - ainsi que le singulier, l'intuition et les sentiments prédominent dans la religion qu'ils ont en fait rebaptisée "religion de la nature" (nous pensons au sentiment romantique de la nature). L'éros remplace facilement la charité ascétique (agape).

Qu'est-ce qu'une secte ? Qu'est-ce qu'une religion ?

Bibl. : A. Morelli, *Lettre ouverte à la secte des adversaires des sectes*, Bruxelles, 1997.-

L'auteur est professeur d'Histoire des Eglises chrétiennes contemporaines (ULB). Examinons l'aspect principal, à savoir la thèse selon laquelle, de son point de vue, il n'y a "effectivement" pas de distinction entre une secte et une religion.

Définition.-- Il est dit à plusieurs reprises : "Il n'y a pas de critère (subdivision) pour distinguer une secte d'une religion (grande, 'historique')". O.c., 85 : "Si la Commission n'est parvenue à aucune définition du terme "secte", comment peut-elle produire une liste de sectes ?" -

Note - En y regardant de plus près, l'auteur souligne que les grandes religions établies - en particulier la religion catholique dans laquelle elle a grandi - ont des groupes monastiques dont certaines caractéristiques sont en effet très proches de certaines caractéristiques des sectes. Ainsi, par exemple, en ce qui concerne les rituels, les structures d'autorité, les mortifications, les finances, l'habillement, les méthodes de recrutement, le lobbying, etc.

En d'autres termes, si le contenu conceptuel de la religion/secte est réduit à ces choses, alors la portée conceptuelle est correspondante (la définition détermine la liste (portée)).

Tolérance - Puisqu'il n'y a pas de définition, la position du chasseur de sectes est complètement minée. D'où le titre de la brochure : les persécuteurs des sectes n'ont aucune base logique. Il plaide donc pour une tolérance aussi grande que... la tolérance établie envers les grandes religions traditionnelles.

"Point de vue rationnel". - "L'auteure est une militante de la laïcité (o.c.,13). Elle se dit "la rationaliste que je suis" (o.c.,35). "Pauvre athée" (o.c.,51),--"incroyant qui a perdu Dieu de vue depuis longtemps" (ibid.).-

Conséquence : en considérant les religions et les sectes comme "externes" (en tant que rationaliste, elle croit en cette approche externe comme la méthode valable), ses religions et ses sectes apparaissent comme "bizarres", "irrationnelles" (ce dernier point étant prévisible).

Moonsecte, Hare Krishna, les mouvements charismatiques, le Temple solaire, etc. sont sur le même pied irrationnel - mais tolérable. Une chose : elle ne définit nulle part la "raison" (rationalité). Comment peut-elle donc en connaître la "liste" (la portée) ?

La catéchèse de Kierkegaard.

Bibl. : H. Friemond, *Existenz in Liebe nach Sören Kierkegaard*, (L'existence dans l'amour selon Sören Kierkegaard), Salzburg/Munich, 1965, 26/31 (Die Methode Kierkegaards).-- S. Kierkegaard (1813/1855) part d'un constat.

Le christianisme (danois) est illusoire quant à son christianisme. Il considère donc comme acquis qu'à peu près tout le monde peut être qualifié de "chrétien" parce qu'il adapte l'essence du christianisme de telle sorte que chacun peut s'imaginer être un chrétien.-- Kierkegaard, en tant que luthérien, ne se préoccupe pas du fait que le christianisme n'est pas une question de foi.

Lorsque Kierkegaard, en tant que luthérien, lit la Bible et apprend à connaître la vie chrétienne qui s'y trouve, -- à moins qu'elle ne soit édulcorée, alors il est clair pour lui : nous vivons dans un christianisme délirant.

Kierkegaard est essentiellement un écrivain rhétorique : il veut communiquer sa découverte de l'essence du christianisme à des êtres qui souffrent d'illusions sur eux-mêmes et sur leur véritable essence.-- Introduire le christianisme, c'est essayer de communiquer quelque chose à des êtres qui sont convaincus d'être chrétiens alors que, dans le meilleur des cas, ils pratiquent une sorte de paganisme conscient. (O.c. 30).

La catéchèse - L'introduction du vrai christianisme exige une méthode appropriée, à savoir la communication indirecte. Car en s'attaquant directement à l'illusion d'être un vrai chrétien, on renforce encore l'illusion et on l'aigrit aussitôt. Rien ne nécessite un traitement aussi minutieux que l'illusion si l'on veut l'amener à prendre conscience de son caractère illusoire.

La catéchèse doit donc d'abord établir un contact - un contact de compréhension - avec ces pseudo-chrétiens avant de parler de la religion, et en particulier du christianisme tel qu'il est exprimé dans la Bible. C'est ce que fait Kierkegaard dans ses œuvres dites esthétiques.--

Note -- Mais alors le pseudo-chrétien doit évoluer d'un stade esthétique, c'est-à-dire sans morale, à un stade éthique, c'est-à-dire consciencieux, pour découvrir enfin ce qu'est la religion, -- en particulier la religion biblique, et évoluer ainsi vers le stade religieux-biblique. Ce qui conduit ensuite à une définition créaturelle de la religion et du christianisme. Les rationalistes rejettent Kierkegaard en le qualifiant d'"irrationnel", mais en y regardant de plus près, on s'aperçoit qu'ils ne le font pas au nom de la "raison", mais uniquement au nom de leur raison très limitée.

L'essence de tout ce qui est "saint".

Bibl. : N. Söderblom, *Das Werden des Gottesglaubens*, (Le développement de la foi en Dieu), Leipzig, 1926. 2, 180f ..

L'auteur se réfère, entre autres, au jésuite belge Delehay, qui a magistralement retracé l'histoire de la signification du terme "sanctus".

"Sacré" était à l'origine un terme religieux, et non "moral". - Aujourd'hui encore - selon Söderblom - on ne peut séparer le sens religieux du terme "saint".

"Sacré" signifie "tout ce qui surpasse la nature". -- Il peut s'agir d'un miracle (la commission ayant demandé des "signes et des prodiges" dans son enquête) ou d'un héroïsme moral montrant que quelqu'un, en dépit de toutes les circonstances contraires, sait comment se comporter correctement. "Dans ce cas, la mémoire du sacré s'accroche avec force à son amour de l'homme et à sa recherche de la pureté" (o.c., 180).-- Cela peut être -- dans les religions révélatrices (judaïsme, christianisme) la "divinité", l'attribut de la divinité conçue comme une personne (Yahvé), comme des personnes (Sainte Trinité), sont.

Dans une certaine mesure - à mesure que la religion et la croyance en Dieu évoluaient dans le sens de la conscience - le terme "saint" s'est identifié à "conscientieux". Mais le mot "saint" n'est jamais devenu un terme purement moral" (ibid.). Même lorsque cela semblait néanmoins être le cas, la sensibilité traditionnelle et la force vitale qui travaillent dans le terme "saint" se sont affirmées à maintes reprises.

Le mot "saint" empêche inconditionnellement et involontairement ce langage qui reconnaît une religion émoussée jusqu'au moralisme pur et simple" (ibid.). Même lorsque, dans le langage de l'Ancien et du Nouveau Testament, le mot "saint" est identifié à la "hauteur morale", "saint" n'est pas sans doute "conscientieux". Même avec I. Kant, saturé de moralisme protestant, "erhaben" sonne encore comme plus que simplement éthique. Si "saint" est exclu d'une vie conscientieuse, alors il signifie l'arrière-plan religieux-métaphysique de cette vie morale.

Söderblom conclut que le terme "saint" donne un bien meilleur accès à l'essence des religions que le terme "dété" (quelle que soit son interprétation) : la religion est une ouverture à tout ce qui est saint.

La religion est “apocalypse” (apocalyptique).

Bibl. : St. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, III, Paris, 1913- 2, 284/292 (L’apocalypse de S. Pierre).-

L’auteur en donne une définition précise : comme le dit le terme grec antique “apokalupsis”, apparenté à “alètheia”, embouteillage, révélation, une apocalypse est une révélation de faits se produisant dans l’autre monde et échappant à la connaissance moyenne (comprendre : purement terrestre, profane).- -- L’apocalypse la plus connue est l’“apocalypse”.

Note.-- L’apocalypse la plus connue est le dernier livre du Nouveau Testament. Cependant, le terme courant confond “apocalypse de la fin des temps” avec “apocalypse sans plus” (ce qui est le précis de la définition de Reinach).

Le don mantique -- “Mantique” signifie “la capacité de voir l’autre monde (quel qu’il soit)” (clairvoyance).

Reinach : c’est la représentation (description, histoire, récit) récitée par un “privilegié “ d’une “ vue “ (vision).--

Note -- 1 Sam. 9:9 : “Autrefois, en Israël - lorsqu’on consultait Dieu - on disait : ‘Viens ! Allons chez le voyant’. Car ce qu’on appelle aujourd’hui nabi, prophète, s’appelait autrefois roèh, voyant. Un surdoué avait “un observateur” (Isaïe 21, 6), c’est-à-dire “un second moi” (A. Bertholet, *Die Religion des alten Testaments*, Tübingen, 1932, 110, b).

Cosmologie... L’image de l’univers, fondée sur l’apocalypse, est tripartite, comme le savent toutes les religions dignes de ce nom et comme le dit, par exemple, Exode 20:4 :

- a. la terre, la terre des vivants,
- b.1. le(s) ciel(x) et
- b.2. le monde souterrain (‘eaux’, sheol).--

Note : Philippe. 2:9/10 dit que Jésus, en tant que glorifié, règne sur tout ce qui est dans les cieux, sur la terre et dans le monde souterrain (‘enfer’). C’est là que se situent sa mission terrestre, son ascension et sa descente aux enfers (“descente aux enfers”).

Les apocalypses païennes.- Reinach.- Outre les apocalypses de l’Ancien et du Nouveau Testament, il y a les apocalypses païennes. Par exemple, en Hellas, dans les milieux orphiques et paléo-pythagoriques qui attiraient l’attention des anciens Grecs sur “l’autre monde”. - Homère, dans son *Odyssée*, et Virgile, dans l’*Énéide*, décrivent une descente aux enfers. -

Les expériences sacrées antiques y vivent, comme le révèle de biais E. Dodds, *The Greeks and the Irrational*, Berkeley, Los Angeles, 1966, 135/178 (*The Greek Shamans and the Origin of Puritanism*) : les chamans sont chez eux dans “l’autre monde”.

La religion est arétalogique : elle fait des miracles.

Bibl. :

-- Th. Achelis, *Die Religionen der Naturvolker im Umriss*, (Aperçu des religions des peuples primitifs), Leipzig, 1909, 35/65 (Offenbarung und Wunder) ;

-- S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, III, Paris, 1913-2, 293/301 (*Les arétalogues dans l'antiquité*), (The aretalogues in antiquity).

-- Dans Marc. 6, 1/6, on lit : “ D’où lui vient (à Jésus) tout cela ? De quelle nature est la sophia, la sagesse (note : perspicacité surnaturelle), qui lui a été donnée ? De quelle nature sont les dunameis, les miracles (note : opérations surnaturelles) qui se produisent par ses mains ? Après tout, n’est-il pas le charpentier, le fils de Marie ? -

Le couple revient, par exemple, dans 1 Cor. 1,25 : “Le Christ est pour les Juifs et les Grecs (...) dunamis, force vitale (Gn 6,3, Lc 8,46), et sophia, sagesse”. -- Ce qui signifie que l’apocalyptique et l’arétalogie sont intimement liées.

Remarque -- En effet, ce que les religions extra-bibliques connaissent de manière naturelle, mais surtout de manière purement extra-naturelle, concernant les miracles et la sagesse, Jésus le montre de manière naturelle et extra-naturelle, mais - remarquablement - de manière surnaturelle : la guérison au sens de Tobie 3:16, c’est-à-dire le fait de se débarrasser à la fois des maladies et des possessions.

S. Reinach.-- “ Aretè “, habituellement traduit par “ vertu “, signifiait en fait “ ce qui rend vertueux, viable, capable de résoudre les problèmes “. En latin : virtus. Reinach met l’accent sur la supériorité frappante inhérente aux “miracles”. Il se réfère, entre autres, à Matt. 13:58.

En passant : dans la langue de M. Eliade, “kratophanie”, manifestation de la force vitale d’une nature supérieure, sacrée, divine ou donnée par Dieu.

Le terme ‘areté’ était utilisé dans ce sens “bien avant le triomphe du christianisme”. Comme l’atteste une inscription antique. Zeus panhèmèrios, Zeus comme le jour en activité, et Hekatè, la sombre déesse suprême frappant au loin, ont sauvé une ville de nombreuses, grandes et persistantes urgences. Dans lesquelles se révèlent les “actes de pouvoir (aretas) les plus évidents, propres à la force vitale divine (tès theias dunameös)”.

Note -- Le terme “ aretalagos “, diseur de miracles, est “ harmonie des contraires “ (W. Kristensen), c’est-à-dire parfois neutre puis à nouveau mélioratif ou péjoratif (ce dernier dans le sens de “ faire illusion à quelqu’un de choses trop incroyables “). Dans une articulation qui peut toucher tous les concepts de base, d’ailleurs.

La religion, c'est la prière.

Bibl. : P. Heiler, *Das Gebet (Eine religionsgeschichtliche und religionspsychologische Untersuchung)*, (La prière (une enquête sur l'histoire et la psychologie de la religion)), Munich, 1921-3.-.

Le début de l'ouvrage est on ne peut plus clair : “ Les religieux et les religionnaires, les théologiens de toutes confessions et de toutes orientations, sont d'accord : la prière est le phénomène central de la religion. “ (Heiler cite S. Kierkegaard : “Le religieux est si secret que, comme une jeune fille, on peut devenir rouge quand quelqu'un nous surprend en train de prier” (o.c., 26). En d'autres termes, il est très difficile de découvrir la nature de la prière de manière scientifique, sauf de manière indirecte.

Attention au dialogue. -

On prie quand on prête attention à un être supérieur, mais de telle sorte que l'on entre en dialogue avec lui. Cfr. Heiler, o.c., 486/495 (Das Wesen des Gebets), (L'essence de la prière). Où “supérieur” signifie “sacré”. Un accent sur son caractère sacré est donné à la définition de la créature dans la déclaration du grand Père de l'Église Jean Chrysostome : “Rien n'est plus chargé de pouvoir (‘dunatoton’) ou d'équation que la prière” (o.c., 495). En d'autres termes, c'est au cours de la prière que la mystérieuse force vitale, au cœur de toutes les religions, se manifeste le plus fortement.

Un modèle.-

J. Jahn, *Schwarzer Orpheus (Moderne Dichtung afrikanischer Völker beider Hemisphären)*, (Orphée noir (Poésie moderne des peuples africains des deux hémisphères)), Munich, 1954, 90 (Guy Tirolien, Gebet eines Negerjungen), (Prière d'un garçon noir).

Le début dit : “Seigneur, je suis si fatigué. Fatigué, je suis venu dans le monde. Et j'ai déjà beaucoup marché depuis le cri du coq et la route est si raide jusqu'à l'école. (...). Je voudrais aller avec mon père dans les ravins frais tant que la nuit navigue encore dans les forêts magiques où jusqu'à ce que le soleil du matin se lève, les fantômes passent nerveusement. (...)”. -

Note. - Le garçon négro-africain de la Guadeloupe vit à la fois dans ce monde profane et dans le monde du “Seigneur” (quel qu'il soit) et des “esprits” dans les ravins frais.

Cette vie dans deux mondes à la fois est typique de toute religion et, en particulier, de toute prière : on parle simplement aux entités supérieures invisibles “holy numina”, comme on parle à ses semblables sur terre.

Comme Don Camillo, dans les célèbres films, parle à Jésus sur sa croix : “Tu vois bien que je ne peux guère me débrouiller tout seul”. Lorsque la prière devient trop “solennelle”, on peut commencer à s'en douter. Une indispensable confidentialité semble inévitable.

Prière magique.

L'adoration (c'est-à-dire la reconnaissance d'une entité supérieure ou suprême), l'action de grâce (pour des raisons de faveurs obtenues), la demande de pardon (pour des crimes commis, c'est-à-dire l'inconscience), la supplication (c'est-à-dire la demande de faveurs) font partie des contenus de la prière les plus fréquemment mentionnés. Cependant, nous nous attardons très particulièrement sur la prière magique typique. Pourquoi ? Parce que l'on entend régulièrement des affirmations selon lesquelles la magie est égoïste et ne prie pas. Et donc qu'elle n'appartient pas à la religion !

Le magicien invoque.-

Alf. di Nola, La prière, Paris 1958, 29.- "Oh ! toi qui contrôles la force, toi, esprit de l'énergie masculine, - tu peux tout gérer et sans toi je ne peux rien gérer,- je ne suis rien. Moi qui te suis dévoué (note : grâce aux rites d'initiation), moi qui m'abandonne à toi. De toi vient ma force, ma puissance. Tu m'as donné le don, l'esprit de puissance. C'est à toi que je fais appel. Réponds gracieusement à mon chant magique. Car tu dois m'obéir, car je t'ai donné ce que tu as demandé, ô esprit. Car le sacrifice a été offert, -- sacrifice offert à toi dans la forêt. -- Esprit, je suis à ta disposition, tu es à ma disposition. Viens." -

Note . - On le voit : la prière est radicalement magique, c'est-à-dire orientée vers la maîtrise de la force vitale mystérieuse en vue d'un certain but à atteindre. Et pourtant combien religieuse au sens de la "conscience de dépendance". La religion n'est pas un simple quiétisme, c'est-à-dire le fait de se laisser porter par une puissance numineuse sans avoir le sentiment actif de saisir les données et les questions et leur résolution.

La prière, après tout, comme le dit saint Jean Chrysostome, est dynamis dans le sens où par le contact direct - ici avec l'esprit de magie en question - il y a communication et interaction en même temps concernant la force vitale.

Le sacrifice, dans la forêt (peut-être une jeune fille qui a été sacrifiée), est porteur de puissance mais trop faible au regard du but à atteindre. Le magicien fait donc appel à son esprit de magie qui, plus élevé, c'est-à-dire plus "saint" (au sens originel de plus chargé de puissance), fusionne - dynamise - sa force vitale avec celle du priant et de son sacrifice.

La foi : "La foi vit dans l'espoir - parfois vain - que la divinité accordera la pluie. La foi est une douce confiance - parfois vaine". C'est ce que dit un poète (Gold Coast). Sans une foi active, on ne prie pas continuellement. Comme le font, par exemple, les magiciens (bien qu'ils ne semblent vivre que dans leur discours).

La Sainte Trinité dans la prière chrétienne.

Selon le Nouveau Testament et les Pères de l'Église (33/800), ainsi que les grands théologiens, l'œuvre du salut dépend de la Sainte Trinité. Sans entrer dans les détails, nous allons esquisser le rôle des trois personnes divines dans la prière pratique.

Axiome. - La Genèse 6:3, où il est dit que si l'on vit consciencieusement, on fera l'expérience de l'esprit (force vitale) de Dieu, demande explicitement l'inclusion de la prière dans la vie consciencieuse. La prière qui implique un contact avec la divinité.

La prière trinitaire... Le fait qu'il faille prier sans cesse est évident d'après Luc 18:7, 21:36. Qui implique un contact ininterrompu avec Dieu.

1. L'Esprit Saint.

Rom. 8 : 26 vv. -- "L'Esprit vient au secours de notre faiblesse. Car nous ne savons même pas ce que nous devons demander pour prier comme il faut. Mais l'Esprit lui-même intercède pour nous par (note : pour des créatures comme nous) des supplications inexprimables."

2. Le Fils (Jésus).

Rom. 8:34. " Le Christ Jésus -- celui qui est mort, -- que dis-je ? Qui est ressuscité et qui est immédiatement " à la droite de Dieu " (note : glorifié) -- qui intercède pour nous. "

1 Jean 2:1. "Nous avons un intercesseur auprès du Père, Jésus-Christ le juste (note : consciencieux)." -

Hébr. 7:25. "Jésus, le grand prêtre, est capable de sauver définitivement ceux qui s'approchent de Dieu par lui. Lui qui est éternellement vivant intercède en leur faveur.

3. Le Père.

Rom. 8:27. " Le Père qui sonde les cœurs sait ce que l'Esprit (note : et le Fils) désire, et que son (note : leur) intercession en faveur des saints (note : ceux qui craignent Dieu) est ce qu'il veut. "

Eph. 3:20. "La puissance du Père agit en nous de manière bénéfique, infiniment au-dessus de tout ce que nous pouvons demander ou penser."

La grande tradition affirme à juste titre que le dogme de la Sainte Trinité est radicalement central pour un christianisme bien compris. De cette Trinité émane tout "esprit", toute force vitale divine, source de délices. Dans la prière, nous ne faisons pas simplement appel à cette source : elle agit en nous sans que nous puissions la voir.

La religion comme sacrifice.

Bibl. : W. James, *Variations of Religious Experience (An Inquiry into Human Nature)*, (Variations de l'expérience religieuse (Une enquête sur la nature humaine), Zeist, 1963 (// *The Varieties of Religious Experience* (1902)).-.

Ce livre n'est pas une théorie de la religion mais une théorie de l'homme en tant que susceptible d'avoir une "expérience religieuse". Nous nous attardons sur ce que James identifie comme très caractéristique de la religion", c'est-à-dire la religion comme expérience sacrificielle. Au centre, Jacques place l'exalté, c'est-à-dire ce que, par exemple, la Bible appelle Yahvé ou la Sainte Trinité. Une "émotion supérieure fondée" est la volonté de faire des sacrifices pour cet "exalté". Il semble identifier à cela l'essence même de la religion.

La déception est tout à fait surmontable. - Le "sacrifice" n'a de sens qu'à l'arrière-plan des expériences frustrantes... Aux frustrations, on réagit facilement par le déni ("Ce n'est pas possible"), la colère (agressivité : "Pourquoi cela m'arrive-t-il ? Je n'accepte pas une telle chose"), les choses ("Je serai sage : qui sait si je n'y échapperai pas après tout !"), l'abattement ("C'est le destin : il n'y a rien à faire !")...

Note.- On lit E. Kübler-Ross, *Lessen voor levenden (Gesprekken met stervenden)*, (Leçons pour les vivants (Conversations avec les mourants)), Bilthoven, 1970, 48/140, à propos.- Pour W. James maintenant, la vraie religion s'oppose à toutes ces "réactions" qui n'atteignent pas le vrai sacrifice.

James : "Pour la religion, servir "le plus haut" (note : l'exalté, le saint, le divin) n'est jamais un joug. La soumission morne a laissé la religion loin derrière. Une volonté, qui peut assumer toutes les nuances entre la sérénité heureuse et la joie fougueuse, la précède, à sa place" ! (O.c., 27).

Le christianisme : "Alors que l'impulsion simplement raisonnable (note : typique du stoïcisme, par exemple) exige un effort de volonté, le comportement chrétien est le résultat d'une émotion d'ordre supérieur (note : le sens du service de l'exalté) qui est présente sans effort de volonté". Jacques veut dire l'effort de volonté stoïque et hautain, bien sûr.

Cet "être heureux dans l'absolu et l'éternel", nous ne le trouvons nulle part ailleurs que dans la religion. (O.c., 32). Cette forme de "bonheur" accepte extérieurement le mal comme une forme de sacrifice, mais intérieurement, elle sait que le mal a été vaincu pour toujours.

Conclusion : pour Jacques, c'est certain, on n'échappe pas aux déceptions, pas même l'athée, mais l'homme vraiment religieux les "sublime", par exemple par son contact avec le sublime.

Le catholicisme espagnol face au protestantisme.

Bibl. : D. Baisset, *La diffusion du protestantisme en Roussillon (Le choc avec un catholicisme marqué par la religiosité hispanique)*, in *Le Roussillon (De la Marca hispanica aux Pyrénées orientales. (VIIIe / XXe siècle)*, Perpignan, 1995, 341 / 367.-

Thèse : “La religiosité du Roussillon est vraiment l’antithèse du culte réformé.

La religion espagnole.-- La vénération profonde de Marie et des saints (y compris les reliques) en tant que solutionneur de problèmes est remarquable : on s’éloigne par exemple de l’épilepsie (St Paul), des crampes dues aux calculs rénaux (St. Liborius), des maux de tête (St. Valentinus) ou de la défense contre la foudre (St. Les prières, oui, mais surtout les pratiques visibles, associées à l’affichage, comme les pèlerinages, les processions, un grand nombre de célébrations (les fêtes profanes ne sont guère applicables), non sans effets lumineux, mascarade’ (carnavalesque).

Axiome : les interventions de Marie et des saints sont aussi bonnes que le pain quotidien dans la vie.

Remarque : ce n’est pas tant la Sainte Trinité qui est centrale (elle forme l’arrière-plan), mais plutôt les figures intermédiaires, les saints avec Marie, une femme, en tête. En d’autres termes : une vraie religion populaire.

La religion romaine -- Le clergé est très attaché au Vatican. L’Inquisition (1184+) est mise en œuvre. La contre-réforme menée par le Concile de Trente (1545/1563) domine la religion.

Le “désenchantement” (sécularisation, mondialisation) du monde et de la vie. -- L’auteur se réfère à Max Weber, *Die protestantische Ethik und der Kapitalismus* (L’éthique protestante et le capitalisme), (1904),-- ouvrage qui, entre autres, désigne le protestantisme comme un facteur d’“Entzauberung”, de désacralisation, de déconsécration, du monde et de la vie.

1. La hiérarchie catholique. -- Elle voit dans les danses et les œuvres extérieures de pratiques dévotionnelles plutôt un reliquat des religions païennes. Elle met l’accent sur une praxis “dogmatique” (adhésion aux grands dogmes).

2. Le protestantisme. -- Il vient principalement de France et rejette le culte des saints, y compris celui de Marie. Entre autres, comme solution à un problème. L’Eucharistie a été interprétée de façon moderne (transsubstantiation) ; la grâce et la justification ont été réinterprétées... C’est la raison “religieuse” moderne typique qui s’est imposée.

Religions et théologies postmodernes.

Un “fondement” décisif pour décider une fois pour toutes du sacré, de la divinité (y compris du Dieu unique), parmi les opinions de la raison moderne, est introuvable. Il ne reste, comme le dit Derrida, qu’à décider sur la base des différences (‘différences’) d’opinions pour différer (‘différer’) une opinion unanime et définitive.

Après S. IJsseling, *Apollo, Dionysos, Aphrodite en de anderen (Griekse goden in de hedendaagse filosofie)*, (Apollo, Dionysos, Aphrodite et les autres (les dieux grecs dans la philosophie contemporaine)), Amsterdam, 1994, a été publié, par des amis d’IJsseling, E. Berns et al, *Le Dieu des penseurs et des poètes (The God of thinkers and poets)*, Amsterdam, 1997.

Effondrement. -- Le mot à la mode des postmodernes ! IJsseling raconte quelques “vicissitudes” des divinités grecques comme un miroir pour l’homme d’aujourd’hui, car dans les mythes des Grecs, “dieu(heid)” n’existe qu’au pluriel. C’est le polythéisme grec bien connu. Ces mythes devraient “nous empêcher de nous identifier à un seul Dieu et à une seule histoire”. Au milieu de notre multiculturalité, cela semble “d’actualité”.

Pourtant, a. les penseurs grecs (par exemple Platon) et b. la Bible ont prôné l’unicité - tous subordonnés parce que non créateurs - des divinités transcendant Dieu. Entre autres comme une nécessité logique. Ou comme une révélation. Surtout au vu de la critique de tout ce qui est assez facilement qualifié d’“être divin” chez “les nations” (païens) et en Israël.

L’avant-propos de Berns, Moyaert et van Tongeren, o.c., 7, dit : “Les traditions philosophiques et bibliques ne semblent pas avoir perdu leur éloquence dans la fragmentation postmoderne”.

C’est tout ce que nous dirons de ce livre riche et très diversifié, mais le moment est peut-être venu de citer, dans ce cours, 1 Cor. 12, 4/6 : “Certes, il y a variété de charismes, mais c’est le même Esprit (troisième personne), variété de services, mais c’est le même Seigneur (Jésus comme deuxième personne), variété d’activités, mais c’est le même Dieu (première personne, le Père) qui accomplit tout en tous”.

Le Nouveau Testament montre le Yahvé unique des Juifs comme un pluriel de trois personnes, comme la Sainte Trinité. La diversité se manifeste dans leur action au sein de la création.

Pluralisme sur les religions (“religious pluralism”).

Bibl. : A. Denaux, *De uniciteit van Jezus Christus in een tijd van religieus pluralisme*, (L’unicité de Jésus-Christ à une époque de pluralisme religieux), in : *Collationes* (Flemish Tijdschr. v. Theol. and Pastoraal), 28 (1998) : 1 (mars), 29 / 53.

Pour commencer, le christianisme biblique est né au milieu d’un monde antique où la pluralité des religions créait un pluralisme de fait. Il y a trouvé tranquillement son chemin.

La thèse traditionnelle du christianisme est la suivante : la Sainte Trinité, en particulier la deuxième personne, incarnée : Jésus, est la seule source décisive du salut (thèse sotériologique). Nous disons bien source “décisive”. Car il ne fait aucun doute que les religions non chrétiennes offrent “un” salut. La question, posée par le christianisme, est la suivante : “ Ce type de salut est-il effectivement le salut final et complet, de telle sorte qu’avec ce type de salut, aucune question de salut n’a de sens ? “

Écoutons maintenant les propositions des pluralistes radicaux.

1. Rejet de la religion de type exclusif -- “Exclusif” signifie pratiquement : “Extra ecclesiam nulla salus” (S. Cyprien (200 258)), c’est-à-dire “Hors de l’Église pas de salut”. Rappelons que le baptême de désir rend déjà membre de l’Église sans le savoir explicitement : la relation de Dieu en conscience est décisive.

2. Rejet de la religion de type inclusif : K. Rahner, le Concile Vatican II apprécie dans une certaine mesure les autres religions (dans la mesure où elles fournissent le salut décisif) mais soutiennent que le christianisme - la Sainte Trinité - représente la seule source de salut définitif.

3. Le rejet de l’essence unique du salut chrétien - Les deux propositions précédentes sont rejetées par les pluralistes radicaux. Ils réduisent la question du salut à ce qu’on appelle le “sotériocentrisme pluriel”. Le choix du Dieu ou des divinités, des communautés que nous fréquentons, est moins décisif. Ce qui est beaucoup plus décisif, c’est : “ Quelle valeur salvatrice recouvre une religion ? “.

Quel est le pouvoir libérateur (‘soteria’, lat. : salus, salut) ou sotériologique d’une religion ?”. Ce faisant, on reste dans le flou quant à la définition du “salut” ou de la “libération”, qui peut en fait être “n’importe quoi” (du bien-être yogique à la politique marxiste).

Définition pluraliste de la religion. -

Denaux.- L'axiome commun qui prévaut toujours est le suivant : le sacré, objet de la religion, est "un mystère ineffable". Cela implique, épistémologiquement (doctrine de la connaissance), que nous - les hommes sur cette terre - ne connaissons le sacré que partiellement. Cette connaissance se situe dans une expérience religieuse. Elle est en principe accessible à tous. Elle s'exprime dans une multitude de religions qui ne sont que des échantillons dans la totalité du mystère du sacré.

Vu ainsi, sans autre précision, c'est un fait établi par les sciences de la religion. Mais nous allons l'examiner d'un peu plus près avec Denaux.

L'expérience religieuse de base/la façonner.-

Avec un Wilfr. Cantwell Smith, dans son ouvrage Faith and Belief (1979), de nombreux pluralistes introduisent une paire d'opposés. La "foi", l'expérience de base, telle qu'elle est décrite ci-dessus, d'une part, et la "croyance", la mise en forme de cette expérience du sacré en symboles, traditions, dogmes, etc. La conception compte comme une traduction selon le proverbe italien "traduttore traditore", c'est-à-dire "traducteur, traître". En d'autres termes : la vraie religion est et reste l'expérience intraduisible, sans forme. Dès qu'on la quitte, on entre dans le(s) mythe(s).

Il est évident - du moins pour ceux qui connaissent traditionnellement les mythes - que le terme "mythe" est utilisé ici dans un sens très étroit - et discutable. Ainsi : "Le jeu de langage avec lequel je dis que Jésus est mon Seigneur et Sauveur est en fait exactement le même que celui avec lequel le bien-aimé voit dans son 'Hélène' la plus belle de toutes les femmes du monde" (selon J. Hick, The Centre of Christianity, Londres/New York, 1978).

En d'autres termes : la valeur de réalité, sauf pour la portée émotionnelle, n'a pas ce jeu de langage (comprenez : la manière de parler). C'est ce qui en fait un "mythe" ! C'est un parler irréel.

On voit qu'une certaine sécularisation du mythe (R. Bultmann) apparaît ici en arrière-plan. Ainsi, la valeur ontologique n'a pas ce "jeu de langage". Elle "flotte" indépendamment de l'expérience qui, en tant qu'ineffable, ne peut être coulée dans des formes - le langage, par exemple, avec une portée logique.

D'ailleurs, comment passer d'une expérience aussi vague à la "sotériologie", à la solution de problèmes de nature concrète, est et reste une question : on ne résout pas les problèmes sur la base d'une expérience religieuse inexprimablement vague.

Evidence.-- Denaux.-- La thèse selon laquelle la prétention de Jésus à un salut global (avec le Père et le Saint-Esprit, bien sûr) est, elle aussi, un “mythe” (discours irréal), se nourrit de ce qui suit.

1. Dieu “, quoi que cela puisse signifier dans le langage des pluralistes (nous préférons parler du “ sacré “), dépasse infiniment notre capacité terrestre de compréhension.

Conséquence : la connaissance réelle, la “ cognition “, est hautement contestable. Certainement si l’on considère la multitude de religions, chacune ayant sa propre définition du sacré. D’où le pragmatisme des pluralistes : “Nous nous limitons à des résultats pratiquement réalisables, appelés ‘sotériologie’. Quels que soient ces résultats.

2.1. Un jugement généralement valable sur l’essence et la valeur d’une religion ou de toutes les religions est limité. Juger les autres religions à partir de sa propre religion n’est possible que dans une mesure limitée.

En passant : E. Troeltsch (1865/1923) l’a déjà souligné en 1902.-- Question : “Comment peut-on savoir que tout jugement est limité, si l’on n’a qu’une vision limitée de la question ? Il doit y avoir, comme prémisses, un jugement général déjà présent pour pouvoir prononcer le caractère limité de nos jugements (généraux ou d’autres religions).-- Mieux exprimé : nos jugements sont-ils seulement des échantillons - inductifs - alors cela ne signifie pas qu’ils sont sans valeur et seulement pragmatiquement valables. Il y a aussi une connaissance de l’essence dans la connaissance des échantillons. Le tout dans lequel ils se situent - ces échantillons - est présent en eux, latéralement.

2.2. Toute prétention - y compris celle de Jésus - à un pouvoir rédempteur universel conduit en fait à la suppression -- Cela est vrai partout où l’on convainc une communauté - un peuple de Dieu par exemple (“Gott mit uns”) - qu’elle possède “la vérité”. La foi, dès lors qu’elle souffre de communautarisme, conduit en effet facilement à l’impérialisme religieux. Mais d’un autre côté, à l’intérieur de tels systèmes communautaires de religion, il y a toujours ceux qui s’y opposent et agissent avec tolérance, même si, par exemple, ils sont convaincus du salut global de Jésus.

Si la foi est essentiellement - comme l’a souligné S. Kierkegaard - une relation “individu/Dieu” (un peuple est composé de vrais croyants et de faux croyants), alors la croyance en la Sainte Trinité en tant que sauveur (et non en un “christianisme” en tant que christianisme effectif en tant que sauveur) ne conduit pas à l’intolérance et à l’incompréhension.

Ce que la Bible émet en matière de religion.

Bibl. : D. Bretherton, *Psychical Research and the Biblical Prohibitions*, (La recherche psychique et les interdictions bibliques), in : J. Pearce-Higgins et al, *Life, Death and Psychical Research*, Londres, 1973, 101/124..-.

Il s'agit de l'interprétation correcte de Deut. 18 : 9/12, un texte avec lequel les théologiens "critiques" et les fanatiques de la Bible se plaisent à rejeter comme irresponsable tout ce qui est paranormologie et occultisme.-- L'auteur observe : l'impossible confusion concernant la traduction du texte racine hébreu. Voir ici :

Deut. 18, 9. Quand vous serez entrés dans le pays que Yahvé votre Dieu vous donne, vous n'apprendrez pas les mêmes abominations que ces nations.

Deut. 18 : 10. On ne trouvera pas chez vous celui qui fait passer son fils ou sa fille par le feu (note : Lévit. 18, 21 sacrifice humain). Celui qui pratique la divination ou qui observe les temps (Deut. 18:11. peut-être la prédiction des nuages) ou un prestidigitateur (note : peut-être un prestidigitateur de serpent) ou une sorcière (note : qui fait de la magie - noire alors).

Deut. 18:11. Ou celui qui pratique le destin par le nouage... Ou celui qui pratique la voyance par le biais d'un ob (pluriel : oboth) ou qui est un voyant(st)er par le biais d'un yiddeoni (comme ob, oboth, et toujours conjoint avec lui un objet de voyance). Ou un "doresh el hammethim" (note : qui consulte l'âme par l'intermédiaire d'un cadavre).

Deut. 18:12. Car tous ceux qui commettent de telles choses sont considérés comme des abominations par Yahvé, et c'est précisément à cause de ces abominations que Yahvé chasse ces peuples devant vous.

Voici -- représentée le mieux possible -- l'interprétation -- la traduction de l'auteur.

Note : -- L'auteur souligne que le texte sacré ne parle nullement des pratiques juives en question mais des pratiques païennes qui sont bannies comme idolâtres. On entend par "idolâtre" ce qui, au lieu de Yahvé, choisit d'"autres" divinités ou des êtres occultes comme guide et source de salut.

Note : La raison biblique typique est on ne peut plus claire : celui qui s'adonne à ces pratiques païennes montre qu'il est "chair", renonçant à Yahvé et à son Décalogue, de sorte que Yahvé, avec son "esprit", sa force vitale divine et surnaturelle, ne se tient plus pour responsable de ces "abominations", c'est-à-dire de ces pratiques qui cherchent le salut en dehors de Yahvé, comme le dit déjà abondamment Gen. 6:3. Comme le répète dans les mêmes termes, des siècles plus tard, S. Paul : Gal. 5:16/24.

La triple Pentecôte.

Bibl. : S. Augustin, *Sermo in die pentecostes*, in : Chr. Mobermann, *Annus festivus*, Nijmegen/ Anvers, 1935, 155v. - Nous donnons la traduction de ce qui est important dans ce contexte.

Nous célébrons le jour où le Seigneur Jésus-Christ, une fois glorifié par son Ascension, a envoyé l'Esprit Saint (le Saint-Esprit).-

Note : Dans le Nouveau Testament, il y a un certain nombre de textes dans lesquels la force vitale divine (roeah, pneuma, spiritus) est au premier plan ; clairement, la force vitale en tant que puissance impersonnelle ou 'aretè', capacité miraculeuse, est telle qu'à l'arrière-plan, la troisième personne de la Sainte Trinité, l'Esprit Saint, est présente dans et par cette puissance. D'où la double traduction... Augustin poursuit.

Après tout, Jean 7:37/39 dit : "Si quelqu'un a soif (note : est en difficulté et cherche une solution), qu'il vienne à moi (Jésus). Car celui qui croit en moi, des courants d'eau vive jailliront des profondeurs de son âme." Par ces mots, Jésus entendait l'Esprit Saint (l'Esprit H.) que tous ceux qui croiraient en lui allaient recevoir à l'avenir. Car l'esprit (l'Esprit H.), puisque Jésus n'avait pas encore été glorifié (note : source abondante de l'Esprit Saint (Esprit H.)), n'avait pas encore été donné.-- Ainsi littéralement l'Évangile.

S. Augustin s'y attarde sur le récit biblique de la première mission des esprits (Ac 2, 1/4 ; cf. 10, 44vv. (sur les Gentils) ; 19, 5 (sur les Johannites)) qui impliquait la glossolalie, la capacité surnaturelle de parler une variété de langues.-- "Après tout, de même qu'après le déluge (Gn 6,1 / 9,17) la méchanceté volontaire (...) a construit 'une haute tour' contre le Seigneur, et que l'humanité, en guise de récompense méritée, a sombré dans le péché linguistique, de sorte que chaque groupe parlait sa propre langue pour ne pas être compris des autres, de même l'humble religiosité (...) a fait entrer les diverses langues dans l'unité de l'Église."

Note -- Il est clair que S. Augustin développe ici le prophète Joël 3:1/2 (repris par l'interprétation de Pierre Actes 2:17vv.) : L'esprit de Dieu (force vitale) descendra "dans les derniers temps" sur tous les hommes avec ses charismata (dons psychiques, surnaturels, prévus par la société) qui caractériseront jeunes et vieux, hommes et femmes, esclaves et femmes esclaves. -- Voilà le "pluralisme" biblique en matière de religion.

Le concept primitif-antique de période (cycle).

Bibl. : W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten* (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes), Amsterdam, 1947, 231 / 290 (vrl. 245/248). Voir ici.

Le récit de la fête du saeculum en -17.-

Sur ou près de l'autel souterrain de Dis Pater et Proserpina, divinités de la vie (richesse), des offrandes nocturnes étaient faites, mais à cette occasion adressées aux déesses du destin (Parcae (grec : Moirai;-- les Eileithuiaï (déesses) de la vie et de la mort de la terre) et autres). En dehors de la fête du saeculum ou fatesswende, la même chose se produisait mais par l'enfoncement d'un clou sacré qui, pour les anciens Romains, était la visualisation (signifiant) de l'inexorable destin fixé par les divinités.

Solstice du destin (période) - Pour les anciens Romains, par exemple, aucune période ne se terminait sans autre. Par exemple, Dis Pater et Proserpina étaient les divinités de la puissance - force vitale - de la terre qui fait tout descendre et remonter (o.c., 248).

En d'autres termes, la fin d'une ère ou d'un saeculum (" siècle ") est en même temps le début d'une nouvelle ère. C'était le sens de la fête du saeculum (et, de façon feutrée, du clou).

La peur - Lorsque Dis Pater et Proserpina faisaient passer l'ancien saeculum dans le nouveau, ils se montraient comme "les redoutables divinités du destin" (o.c., 247), en ce sens que, comme toutes les divinités démoniaques du paganisme, ils faisaient de la mort le présupposé de la vie démoniaque qui, bien que durable, était faite de hauts et de bas. Ceci était contraire aux présupposés terrestres-humains. La peur était l'atmosphère.

"Ordre divin de la vie". -

Les anciens - note : dans le sillage des primitifs - n'entendaient pas par là une " loi de la nature " scientifique naturelle mais le destin des divinités.

Fatum " , le destin (grec : Moira), impliquait la servitude - la " religion " , c'est-à-dire la soumission sans espoir à l'ordre démoniaque de la vie. Celui-ci incluait inmanquablement la mort (=mort) dans la nature (cosmique) et dans l'humanité (destin). À cela étaient associés - selon Kristensen - des "moments de peur". De tels moments se produisaient lors des célébrations du destin dans la liturgie, lors du changement de période ('peri.odos : cycle).

Pour conclure : pas de désespoir absolu. Pas d'espoir absolu. Mais un cycle sans fin d'espoir et de désespoir. Jésus brise ce cycle par sa rédemption.

Le concept primitif-antique de “totalité (sacrée)”

Bibl. : W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten* (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes), Amsterdam, 1947 (surtout 267/290).-- L'expression diachronique (chapitre précédent) de la vie démoniaque est le cycle.

Passons maintenant à son expression synchronique, c'est-à-dire à la totalité. C'est ... l'harmonie (comprendre : l'union) des contraires.

La vie païenne, impérissable, comprend les opposés, la montée et la descente, l'un après l'autre, dans la période et les mêmes opposés ensemble dans la totalité.

Note : Le substrat païen sur lequel la Bible interagit avec l'être suprême radicalement conscient, Yahvé, H. Trinité, avec le Décalogue (“Dix commandements”), est évoqué dans Gn 2,9, 2,17, 3,5 et 3,22 (l'arbre de la connaissance (c'est-à-dire être radicalement chez soi) du bien et du mal, typique des “dieux” (Gn 3,5 : “Vous serez comme des dieux qui connaissent le bien et le mal”). La Bible de Jérusalem indique clairement que cette connaissance, c'est-à-dire le fait d'être chez soi, est une autonomie en matière de valeurs morales, ce qui signifie que “Dieu est mort” et que sa loi morale est “lettre morte”.

Kristensen.-

Presque toutes les cultures anciennes ont une conscience aiguë de l'harmonie des contraires, mais les données babylon-assyriennes sont “particulièrement nombreuses” (O.c., 267).-

En Anoe (Anu, la divinité babylonienne de l'univers, père des sept dieux), toutes les énergies (types de force vitale) sont unies. “ Il était le destructeur universel : le salut et - la calamité procédaient de lui “ (o.c., 272). Ainsi Labartu, le démon de la maladie, est appelé à maintes reprises “fille d'Anu” (c'est-à-dire l'exécutrice de son côté funeste). En d'autres termes : Anu crée le bien et le mal. C'est la “totalité” qui s'exprime périodiquement.

Démoniaque. -

“La nature d'Anu (op-ed : choix transformé en seconde nature) était démoniaque “au sens religieux du terme”, c'est-à-dire impénétrable et incalculable” (ibid.). Les gens sans scrupules sont en effet imprévisibles. C'est précisément pour cela que la religion biblique émet ce type de créature.

“ Les désirs et les idéaux humains (note : tels que nous les comprenons approximativement aujourd'hui : n'étaient pas des lois pour le leader mondial. (...). Sa volonté était le destin qui inspirait aux hommes autant de confiance (hausse) que de crainte (baisse). Il était le dieu de la totalité et fut donc toujours appelé ‘le père des sept dieux’“ (ibid.)... Les théologiens pluralistes ne tiennent pas compte de cela, ou beaucoup trop peu.

L'imposteur divin-démoniaque.

Bibl. : W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten* (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes), Amsterdam, 1947, 105/124 (L'imposteur divin). Nous transcrivons l'introduction.

Définition : Un être primitif démoniaque-divin a trompé les hommes avec une conséquence fatale valable pour tous les temps. Ce qui n'empêche pas les mêmes personnes de le désigner non pas comme un ennemi - sans plus - mais comme "le souverain spécial".

1. Babylone...

Ea est plus proche des anciens Babyloniens que du reste des dieux et des déesses : il est leur créateur - et - protecteur (par exemple, il a sauvé la vie du déluge, c'est-à-dire de la destruction totale) mais par une tromperie astucieuse, il a un jour soumis tous les humains à la mort.

2. L'Égypte

Seth était adoré comme un dieu, mais il a mordu à mort Osiris, le "dieu-homme". Apap, détesté comme un démon, n'est que tromperie et méchanceté, -- en désaccord avec Rê comme serpent des ténèbres, le "père" des enfants d'Apap.

3. La Grèce...

Le dieu Hermès est le trompeur et le voleur rusé, vénéré dans des rites où le vol et la rapine sont autorisés. Il est "l'ami des nuits noires". Il a trompé les hommes une fois pour toutes, mais il est considéré comme un faiseur de salut qui apporte la bénédiction et l'abondance parmi les mêmes.

4. Inde - Dans le Veda (une ancienne religion), Varuna est le trompeur dont les fidèles craignent la ruse et la tromperie. Mais il est en même temps le dieu le plus élevé de l'ancien panthéon indien en tant que gardien de l'ordre éternel de la vie. Son être est "extrêmement mystérieux".

Note -- Kristensen mentionne Gen. 3:1/24 (La chute des premiers humains sous l'influence du "serpent"). Il dit : "Pour les Israélites, le serpent était le trompeur. Le serpent était l'esprit sage et rusé du monde souterrain. Autrefois peut-être vénéré comme un être divin mais dans les temps connus par la science de l'histoire considéré comme un ennemi."

Note : Kristensen ne mentionne pas les adorateurs de Satan ou les satanistes.

Dire la vérité. - Toutes les religions anciennes savent qu'au moins une partie des diseurs de vérité sont inspirés par "le divin trompeur" - Kristensen o.c., 107 : "Ea a accordé à Adapa une grande perspicacité, la capacité de "proclamer la loi (usurtu, ordre) du pays (c'est-à-dire le don de dire la vérité). (...)".

La “contradiction” dans le sacré, resp. le divin.

Bibl. : W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten* (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes), Amsterdam, 1947, 273v.. -

Outre l’Anu babylonien, le Zeüs grec, la Fortuna de Rome, le Varuna indien, autrefois même l’Ahura Mazda perse (qui comprenait les deux esprits), en tant que déterminateurs souverains (comprendre : autonomes) du destin, affichent la nature démoniaque : “Le salut et la calamité venaient d’eux. Doom et gloom, les opposés qui composent la vie permanente du monde (...). La volonté de ces dieux était le destin, le Moira (exprimé en grec), -- divin mais aussi humain.” (O.c., 273).

Note : Le “ dieu “ du livre de Job présente des caractéristiques similaires, au moins dans certains passages.

Conscience. - Conscientes (‘justes’ ou ‘droites’) dans notre sens, ces divinités suprêmes ne l’étaient pas. “ Par leur conduite, elles reniaient les lois qu’elles avaient établies pour les hommes (note : pas pour elles-mêmes) “. En d’autres termes : deux poids, deux mesures !

La conscience sacrée -- Le sacré (divin) au sens démoniaque est, d’une part, fascinosum (fascinans), augmentation, et en même temps, d’autre part, tremendum, diminution. “ Les anciens étaient parfaitement conscients de cette contradiction dans l’être divin. Certains des morceaux les plus impressionnants de la littérature religieuse (...) en témoignent : le livre de Job,-- les Lamentations babyloniennes, Prométhée lié”. (Ibid.).

La religion est une capitulation - Les poètes de ces œuvres se sont abstenus de toute tentative d’arriver à une solution (note : ce que nous appelons maintenant) “rationnelle” ou “éthique” de l’énigme (note : mysterium fascinosum et tremendum). Ils ont humblement accepté la réalité “divine”, malgré toutes les objections qui y sont liées.

Sans aucun doute, cela a été aussi l’attitude de la grande multitude. (Ibid.). Les païens avaient leur propre conception, humaine, de la moralité et de la divinité. Mais en fait, dans leurs croyances, leurs rites, etc. - les expressions du divin - ils étaient confrontés à la contradiction retentissante que nous venons de décrire. “La justice, la sagesse, pour tous les peuples anciens, étaient à la fois des concepts “cosmiques”, des réalités “divines” qui dépassaient l’entendement humain et le sens de l’équité (du raisonnable)” (Ibid.).

C’est encore le sens sacré des grandes masses, y compris chrétiennes, de nos contemporains.

Démonie : haine, persécution.

Les ethnologues constatent qu'au lieu des fauteurs de troubles qui ont une fois pour toutes ordonné la nature et le monde, ce sont des "créatures lunatiques et imprévisibles" qui sont au premier plan dans tous les cultes païens.-- La Bible aborde ce sujet, à sa manière, bien sûr.

1. *Les psaumes.*

On remarque qu'une partie des psaumes sont des expressions répétées de haine, de persécution... Ainsi, par exemple, le psaume 143 (142) : "Seigneur, écoute ma prière. (...). L'ennemi me poursuit, il écrase ma vie contre le sol. Il me place dans les ténèbres : comme ceux qui sont entrés dans la mort éternelle. Le souffle de vie en moi se tait. Mon cœur, au fond de moi, est saisi de peur. (...)". C'est ainsi ou dans un style analogue que parlent de nombreux psaumes. -- La question se pose : "Pourquoi les craignant Dieu sont-ils toujours haïs et persécutés ?".

2. *Théologie traditionnelle.-.*

Bibl. : E. von Petersöorff, *Daemonologie*, 1/II, Munich, 1956/1957.-- L'auteur représente les Écritures, les Pères de l'Église (30/800), les grands théologiens traditionnels.-- Il était une fois, quelque part au début de l'histoire cosmique, une Chute des "anges" (dans la Bible "fils de Dieu", "saints"). "Le péché primitif a fait de Lucifer, Satan et des anges déchus les démons" (o.c., 1:77).

Dieu ajuste son plan de salut et d'éducation : "Les hommes sont destinés à remplacer les démons" (o.c., I : 89 et suivants). Cette vérité fondamentale - dans la version de saint Thomas d'Aquin (1225/1274) figure de proue du Moyen Âge chrétien) : Sent. II, d. 9, a. 8 ; I qu. 23, a. 6, ad 1 ; I qu. 63, a. 9, ad 3 ; I qu 108, a. 8 - est l'une des rares thèses qui n'a pratiquement jamais été contestée mais qui a été défendue avec une rare unanimité tant par les Pères que par les théologiens.

La haine et la persécution des êtres invisibles - directement ou par l'intermédiaire d'hommes terrestres inspirés par eux - sont expliquées dans cette thèse. La Terre est le lieu du jugement (final), c'est-à-dire de la grande division entre les gens utiles à Dieu - parce que consciencieux -- et les gens non utiles à Dieu -- parce que sans scrupules. Ces derniers méritent alors le nom biblique de "bérial", inutilisable parce qu'imprévisible dans le plan de salut de Dieu.- --.

Note -- Ce qu'on appelle "le saint" n'est en effet pas aussi simple que l'imaginent les penseurs "faciles".

L'“esprit” de Dieu comme principale condition du bonheur.

À cet égard, la Bible est formelle : ce n'est que si l'on vit consciencieusement que l'on dispose de la force vitale de Dieu (esprit, “ruah”), et ce n'est que si l'on dispose de la force vitale de Dieu que l'on peut espérer être heureux.

Le contre-modèle... Gen. 6:3 est explicite : “(En raison de l'absence de scrupules de l'homme) que mon esprit (note : force vitale) ne soit pas responsable de l'homme car il est chair (note : sans scrupules)”. Ainsi Yahvé parle face à la déchéance morale juste avant le déluge. Le déluge étant une catastrophe causée par le manque d'“esprit” de l'humanité de l'époque.

Note.-- Un modèle à petite échelle fournit 1 Rois 1:17/24.-- Le prophète Elias vit avec une veuve. Son petit garçon tombe malade et meurt : “Qu'y a-t-il entre moi et toi, homme de Dieu ? Tu es donc venu à moi pour me rappeler mes fautes et pour faire mourir mon fils ?”.

En d'autres termes, à cause de son comportement passé sans scrupules, la veuve manque de la force vitale de Dieu ; son petit fils partage ce manque : il meurt. Sa croyance dans le lien “péché/manque d'esprit/ calamité” la fait voir prêle.-.

Note -- Exode 20:5/6, Jérémie 31:29 (Ezéchiel 18:2),-Jean 9:2 : (“Rabbi, qui a péché ? lui ou ses parents ? pour qu'il soit né aveugle ?”);-- surtout Rom. 5:12/20 (“Par un seul homme ; note ; Adam) le péché est entré dans le monde, et par ce péché la mort. Ainsi la mort a passé dans tous les hommes, parce que tous ont péché”);-- on appelle cela le “mal généalogique” (mal généalogique).

Confession et pénitence.-- La veuve se “confesse”. C'est là son salut. Après tout, cela permet à Yahvé de pardonner et donc de rendre à nouveau disponible son “esprit”. Avec le bonheur qui s'ensuit normalement.

Les psaumes pénitentiels (6 ; 32(31) ; 51(50) ; 102(101) ; 143(142)) articulent' la chaîne “regret et remords/ pénitence (repentir)”. En effet, le regret (déception, frustration) naît en réponse à une calamité. Si la conscience est suffisamment forte, ce regret s'accompagne de remords (c'est-à-dire du regret du manque de conscience que l'on regrette). Cela peut conduire, avec une conversion persistante, au repentir (le rejet du mal commis). Avec la volonté de faire pénitence (restauration).

Note : Les chants d'ebed Yahweh (Isaïe 42 : 1/9 ; 49 : 1/6 ; 50 : 4/11 ; 52 : 13/53 : 12) montrent quelqu'un qui est consciencieux mais qui assume l'expiation des autres (il n'a pas de bonheur à se substituer aux autres).

Le faux bonheur par le renversement des plans de Dieu.

Il y a ceux qui vivent sans scrupules et qui sont pourtant heureux ! Ce paradoxe reçoit une explication biblique dans Ezéchiel 13. une explication biblique.

1.-- Faux prophètes. Ezéchiel reçoit la “parole de Yahvé” pour la lire. Des hommes juifs agissent en tant que voyants (“prophètes” : 1 Sam. 9:9) de leur propre chef, de manière “autonome”, sans l’“esprit” de Yahvé et donc à partir de leur propre “esprit” (force vitale).

Conséquence : là où la situation d’Israël était menacée par des “éléments déchaînés”, ils ont suscité de faux espoirs par leurs “visages vains et leurs prophéties trompeuses”. Aussi : Yahvé s’en prend à eux. Tôt ou tard, il les frappe dans leur âme.

2 - Fausses prophétesses - Intéressées - en fait inspirées par des esprits malins - les femmes juives se livrent à des actes - on coud des rubans autour des poignets, on fabrique des voiles de tête “pour gagner des âmes”.

Note -- L’âme est le siège de l’“esprit” (force vitale) de Dieu, qui est apparemment en jeu dans les pratiques de magie noire : des voyants sans scrupules plient la force vitale de Dieu en son contraire, de sorte que le comportement contre-dieu, l’inconscience, est affiché.

Soit dit en passant, jusqu’au retour de Jésus à la fin des temps, ce péché contre l’esprit de Dieu est toléré par Dieu.

Là où Yahvé prévoyait le malheur, là, par des inspirations mensongères, les sorcières d’Israël rendent les gens craintifs (un procédé traditionnel de magie noire d’ailleurs). Là où Yahvé pousse à la conversion d’une personne sans scrupules, les magiciens - tout comme leurs collègues masculins - confèrent une force vitale (“esprit”) de telle sorte que cette personne “acquiert la vie” (comprenez : la vie de Dieu), et non pas.

Plus encore... Pour quelques poignées d’orge, quelques morceaux de pain, ils provoquent la mort là où Yahvé donne la vie, ils épargnent la vie là où Yahvé ne la donne pas.

Et encore. -- Ils mentent au peuple de Dieu, qui se laisse prendre au piège : Yahvé s’en prend à ces femmes : tôt ou tard, il n’épargne pas les âmes des faux prophètes/prophétesses qui capturent sans scrupule les âmes. Les âmes capturées par elles, il les libère tôt ou tard par son “esprit”. -- Les personnes concernées se rendront alors compte que Yahvé dit de lui-même, à juste titre, “Je suis” (Exode 3:14;-- Jn. 8:24), c’est-à-dire que j’agis en tant que juge et que je m’affirme comme le juge final. Ceci a lieu au plus tard le jour du jugement final, par le feu du jugement (Matt. 25:41).

Le sacré met à nu (révèle, dévoile).

Dans 1 Sam. 9 : 9/11, on lit que le nom de “voyant(s)” a été remplacé plus tard par celui de “prophète”. Et en effet, Jean 4, 17/19 nous dit que la Samaritaine, lorsqu’elle a fait l’expérience de la clairvoyance de Jésus, a dit : “Je vois que tu es un prophète”.

La révélation de ce qui est “caché”, nous disons “occulte”, est caractéristique du “voir” particulier qu’ont les personnages sacrés - ils sont sacrés précisément parce que, consciemment ou inconsciemment, ils “effacent les choses” -. A la fois païen et biblique.

Elias et la femme -- “Le fils de la maîtresse de maison tomba malade. La femme dit à Elias : “Homme de Dieu, comment suis-je maintenant avec toi ? Tu es donc venu vivre avec moi pour a. exposer ma conduite sans scrupules (“péchés”) et b. faire mourir mon fils”.

1. La question de la cause... De Jean 9,2, il ressort que la mentalité de l’époque (mieux : l’axiomatique) demande les causes, occultes ou non, en cas d’erreur de calcul. Un aveugle passe par là. Les disciples de Jésus posent la question suivante : “Rabbi, qui a péché ? Lui ou ses parents ? Pour qu’il soit né aveugle ?”.

N’oublions pas que, par exemple, Exode 20, 5v. dit que Yahvé “soumet au châtiment la faute des ancêtres dans la progéniture.” Cf. Jérémie 31,29, Ezéchiel 18,2.-
- La maîtresse de maison se demande - sur la base d’une intuition apparemment - si la présence d’un homme de la part de Dieu n’a pas quelque chose à voir avec “l’action punitive” qui passe des parents à la progéniture.

2. Effacement.-- Les personnes “saintes”, c’est-à-dire chargées de pouvoir, -- qu’elles le veuillent consciemment ou non -- effacent.-- Lisons-nous Luc 2:34 v.. Syméon à Marie : “Cet enfant (Jésus) va provoquer le bas et le haut de beaucoup en Israël. Ce doit être un signe de contradiction -- d’ailleurs, une épée (note ; événement douloureux) te transpercera l’âme (Marie). Tout cela afin que les pensées secrètes de nombreux cœurs (note : et la vie consciente et inconsciente de l’âme) soient exposées.” -- La confrontation de Jésus avec les gens “expose”, comme dans le cas d’Elias.-.

Note -- Le mouvement charismatique ultérieur, dans 1 Cor. 14 : 24v., sait aussi cela : “Un incroyant ou un non-initié sera pris en main par tous (qui ‘prophétisent’), sera jugé par tous : les secrets de son cœur seront mis à nu”. -- Le vrai saint “révèle” .

Dieu : sympathie ou objectivation ? Ou les deux ?

Bibl. : K. O. Apel, *Szientistik, Hermeneutik, Ideologiekritik*, (Scientistique, herméneutique, critique de l'idéologie.), in : K. O. Apel et a., *Hermeneutik und Ideologiekritik*, Frankf.a.M., 1971, 7/41.

Un modèle... O.c., 39 (43). Examinons-nous la relation du médecin à un ou plusieurs patients, -- en particulier celle d'un psychologue à un névrosé, par exemple ? S'appuyant par exemple sur une théorie psychologique (en fait une axiomatique), le soignant connaît l'"explicabilité" ("Erklären") quasi-naturelle, oui, la prévisibilité du processus de répression (inconscient) ou de suppression (conscient) d'un facteur chez le(s) patient(s). C'est la "scientistique". En ce sens, la personne soignée devient un "objet" regardé de loin.

En même temps, si au moins le soignant est compatissant et donc "herméneute", il cherche à éliminer le processus quasi-naturel : non seulement à l'aide de médicaments ("chimie") mais aussi en créant la compréhension et en apportant sa compréhension du facteur à l'esprit du soignant afin qu'il s'empare de son problème : d'un objet distant, le soigné devient un "compagnon humain" qui est "compris" ("Verstehen"). C'est l'herméneutique.

On voit que les deux attitudes - la quasi-naturaliste et l'herméneutique - ne sont pas nécessairement contradictoires. Existe-t-il une seule conversation entre personnes dans laquelle les deux ne soient pas à l'œuvre ? Quelle que soit notre sympathie, nous objectivons (transformons en objet vu) l'interlocuteur ou les interlocuteurs au cours d'une communication et d'une interaction. Cependant, l'objectivation n'est très souvent pas " dite " (le " non-dit ").

Apel veut étendre cette dualité aux sciences humaines en général. Y compris aux sciences historiques. Bien.

Mais est-ce que nous considérons, bibliquement, la relation à Yahvé (O.T.) ou à la Sainte Trinité (N.T.).

Ps. 6 - " Pitié pour moi, Seigneur, car je suis à bout de force. Guéris-moi, Seigneur, car je suis troublé. (...). Mais toi, Seigneur, jusqu'à quand ? Reviens sur mon cas et délivre mon âme (...)"

En agissant ainsi, n'a-t-on pas l'impression que "le Seigneur est et doit être à la fois compatissant et objectif face au péché, c'est-à-dire à la conscience défectueuse, de ses créatures ? En tout cas, lorsqu'on prie la majorité des psaumes, il convient de tenir compte à la fois de l'herméneutique et de l'objectif.

“Le peuple le meilleur et le plus propre” (ethnocentrisme primitif.)

Bibl. : G. Van Overschelde, *Bij de reuzen en dwergen van Rwanda* (Parmi les géants et les nains du Rwanda), Tielt, 1947, 159v. -- L’auteur est missionnaire.

Note -- Ethnocentrisme.- Ethnologiquement, cela signifie “l’axiome d’une communauté, d’une ethnie, ayant la même culture, selon lequel elle est le centre de l’humanité.” Au Rwanda, les Batwa, peuple nain ou pygmée, sont les Bahutu (Hutu), majoritaires, et les Batutsi (Tutsi), connus pour leur haute stature.

Ethnocentrisme... Les Batutsi vivaient dans les hautes montagnes “fiers et satisfaits d’eux-mêmes”. Leur terre était, selon leur pensée mythique, “la première terre du monde, le centre de la terre”, l’ancien paradis terrestre où avaient vécu les premiers humains.

Imana.-- Imana est l’être suprême, unique en son genre, parfait, omniprésent, omnipotent, créateur de tout (o.c., 242/259). Bien qu’il soit le Dieu de tous les peuples, il est “avant tout” “leur Dieu”. Au fond des Batutsi, il avait placé le premier peuple et, chaque jour, il leur témoignait sa tendresse. Le mythe : “Quand le jour il avait observé les peuples environnants, le soir il retournait à son Ruanda bien-aimé.”

Ba.tutsi.-- Les Batutsi ont émergé en premier des mains créatrices d’Imana et ils sont donc le “peuple le meilleur et le plus propre”. Ils considèrent que la couleur de leur peau -- noire -- est la couleur normale des gens. La couleur des blancs est une couleur de transition. Comme les nouveau-nés qui voient leur couleur changer en noir en quelques semaines. Ils interprétaient la couleur blanche soit comme un signe de maladie, soit comme une “couleur albinos”, soit comme une infériorité raciale (comme pour les Arabes qui ont tout détruit par le feu et l’épée dans les pays autour du Rwanda).

Imfura”. -- C’est-à-dire “civilisé”, qui, par la pensée, la connaissance et l’action, est à l’avant-garde des nations. Les Batwa, les habitants du Kivu, les Bahutu de la région forestière du Rwanda, étaient appelés abanyamisozi, sauvages.

Note . - Voici une esquisse extrêmement courte mais suffisante pour donner une idée de ce que de nombreux peuples pensaient (et pensent encore) d’eux-mêmes. Le communautarisme (axiomatique communautaire), depuis les plus primitifs, donne invariablement naissance - le plus souvent par exemple dans les religions - à l’ethnocentrisme et à ce qui l’accompagne : tendances racistes, ethnocides, xénophobie et autres.

Trois aspects qui composent la religion.

Bibl. : N. Söderblom, *Das Werden des Gottesglaubens (Untersuchungen über die Anfänge der Religion)*, (Le devenir de la croyance en Dieu (Investigations sur les débuts de la religion), Leipzig, 1926-2, vrl. 157ff.

L'auteur (1866/1931) était archevêque d'Upsala et professeur à Upsala et Leipzig. Dans les pages indiquées, il tente une vue synthétique de ce qui constitue la religion dans son ensemble.

1 - L'animisme - Dans ce terme, Söderblom résume une série de phénomènes :

a. Les êtres inorganiques, organiques et humains "vivants" qui sont vénérés comme source de vie : les sources, les arbres, les animaux, les personnes, où ce n'est pas tant leur "âme" qui est objet de vénération que la force vitale ("mana") qu'ils dégagent et rayonnent ;

b. les âmes des animaux et des humains décédés (vénérées pour les mêmes raisons que ci-dessus), et ainsi de suite.

2 - Dynamisme - Sur les traces du missionnaire anglais R.H. Codrington (en 1891, in : *Melanesian Anthropology and Folklore*, et déjà plus tôt, en 1878, dans une lettre à Max Müller), Söderblom voit dans le terme de théorie du mana (théorie concernant le mana ou la force vitale, le "pouvoir") la représentation d'un fait très fondamental pour le concept de "religion", à savoir (la croyance en) la mystérieuse force vitale qui accompagne toute religion. Limiter le mana (grec : "dunamis" ; latin : *virtus*) à la magie et l'isoler de la religion semble à Söderblom une violation des faits. Comme le montre déjà partiellement la raison de l'animisme.

3.- La croyance causale : (la croyance en des causateurs -)-- Dans sa "Urhebertheorie" allemande, on établit, dès les primitifs, la croyance en des "Urväter" (pères primitifs) ou "causateurs".

Le "mana" étant une propriété de certaines choses inanimées (pour nous, Occidentaux, du moins), des âmes et des esprits, le causateur qui a tout meublé doit posséder par excellence le "mana" comme origine.

Le sacré. - Söderblom affirme que, quel que soit le poids de la croyance en un Dieu, en des divinités (dieux, déesses) dans la religion, le concept de "sacré", par opposition au "profane", est encore beaucoup plus décisif. La piété peut être sans croyance explicite en une divinité, mais pas sans croyance en "quelque chose de sacré". Cela est vrai aussi bien pour les religions archaïques que pour les religions plus tardives, "supérieures". Ainsi, par exemple, pour Söderblom, les "cérémonies sacrées" sont de la religion dans la mesure où elles sont "traitées avec révérence."

La religion primitive selon W.-E. Hocking.

Bibl. : W.E. Hocking, *Les principes de la méthode en philosophie religieuse*, in : Revue de Métaphysique et de Morale 29 (1922) : 4 (oct.-déc.), 452s... -- Hocking (1973 /1966) était professeur à l'Université de Harvard.

1. La religion primitive. -- Vue superficiellement, elle est une prolifération de sentiments (frisson, peur, consternation,-- ressentiment,-- audace envers des puissances redoutables), de rites et de tabous.

2.1. Intuition réelle - Le cri le plus brut, l'expression de la consternation religieuse, par exemple, est aussi intéressant du point de vue métaphysique que l'intuition tranquille d'un mystique évolué. Car même dans le cri d'un primitif, l'intuition est à l'oeuvre et donne naissance à des réalités, à savoir des pouvoirs réels qui, dans la mesure où ils sont reconnus comme présents dans la nature, sont universels et, dans la mesure où ils sont situés dans un contexte social, sont historiques.

2.2. La religion intuitive des primitifs peut être interprétée comme un non décidé qui résiste aux menaces données que la nature physique adresse à l'homme qui veut la contrôler, voire la dévorer.

La maladie, la mutilation, l'hémorragie, la mort, les crises biologiques que sont l'éros et la naissance d'un enfant : que sont-elles sinon des menaces de la nature ?

N'est-ce pas précisément le primitif (demandé) qui agit ici avec force ? Sa protestation -- un déni massif -- se manifeste par une prolifération de sentiments, de rites, de tabous, etc. Que nie-t-il ? Que la nature définit totalement l'homme, détermine totalement son destin !

Ce n'est pas la religion - c'est l'irréligion - qui réagit de manière superstitieuse aux phénomènes naturels. La religion, c'est quoi ? Elle est la forme invincible d'incrédulité de l'esprit humain dans sa confrontation avec les phénomènes, les choses immédiatement données. Elle est la certitude que les réalités les plus profondes ne se trouvent pas dans les phénomènes mais dans l'invisible.

En d'autres termes, c'est l'homme radicalement incroyant qui, par exemple, se fond superstitieusement dans le monde phénoménal. C'est précisément ce que refuse la religion, et cela à partir de sa prolifération primitive qui peut tant irriter l'homme rationnel.

Le(s) agent(s) causal(aux).

Bibl. : N. Söderblom, *Das Werden des Gottesglaubens*, (Le développement de la foi en Dieu), Leipzig, 1926-2 93/ 156 (Die Urheber).

Les affordances ou alvaders (“Allväter”) constituent le troisième aspect des religions primitives. “Le commun et le fondamental - tels qu’ils sont exprimés dans les mythes - restent pour expliquer l’origine des choses” (o.c., 96).-

En passant, les notions de “causateur” et de “héros de culture” (“culture heros”) s’entremêlent. “Dans les deux cas, il s’agit d’expliquer l’origine des institutions, des choses et des créatures” (o.c., 109).

1.-- Œuvre de la création.

O.c., 121f ... -- En règle générale, les êtres primordiaux appelés “originateurs” - ils sont objets de chant dans les “mystères” religieux-magiques (note : rites sacrés, généralement réservés aux initiés) - ont meublé les mystères eux-mêmes mais ils ont aussi fondé les règles fondamentales (proscriptions et interdictions) de la société. Ces êtres d’origine ont créé le monde des choses, des plantes, des animaux, des êtres humains (soit en “faisant”, soit en “engendrant”) mais non sans les ordonnances et les interdits. “Une certaine conception d’un ou de plusieurs ordres ininterrompus dans la nature et le monde humain est liée à la croyance en des êtres d’origine” (O.c., 121). Après tout, à l’opposé des puissances lunatiques (harmonie des contraires, Kristensen).

Note : Les dieux et déesses ordinaires (par exemple, les âmes ancestrales ou encore les esprits de la nature), les êtres causaux ont fait leur travail une fois pour toutes.

2.- “Deus otiosus” (un dieu en vacances).

Deus, en latin, signifie “divinité”. Otiosus : Latin pour “chômage, vacances, prêt”, paresseux.-- En effet : de leur travail de fabrication ou de génération, les êtres d’origine ne se préoccupent plus du cosmos et de l’humanité.

Note.-- Sauf dans des cas d’urgence très exceptionnels et répondant à la prière.-- P. Schmidt, le connaisseur catholique des primitifs, dit que dans quelques cas une sorte de sacrifice honorifique est fait aux êtres les plus élevés mais rarement. Mais des prières leur sont souvent adressées. Les êtres d’origine sont aujourd’hui partis dans “le lointain” : vers un “autre pays”, sont restés dans un “ciel”, sont allés vivre sous la terre, se sont “transformés” en pierres, en arbres, en objets sacrés... Ils ont été supplantés par d’autres êtres plus proches et plus dangereux - puissants (divinités, esprits de la nature, ancêtres).

Un jugement divin particulier (jugement divin, ordal(i)e).

Bibl. : Attilio Gatti, *Het wilde Zwarte hart* (Le cœur noir sauvage), Amsterdam, 1958, 106/115 (Le feu de la vérité).

Appelé “jugement divin” une épreuve de force (épreuve du feu ou de l’eau, combat à deux) telle qu’une intervention “divine” (quelle qu’elle soit) efface la vérité.

Axiome : “La divinité sauve l’innocent”. Gatti, ethnologue, se retrouve à Narwa, dans le Serengeti (Tanzanie), avec 9 Blancs et 33 Négro-africains. Neuf dollars ont été volés. Après un remaniement, Shaffi, Ali, Idi,-- Issa, Asmani, Baruku restent des suspects... Mohammed, un cuisinier, renvoie Gatti à “un grand mganga” (magicien de la note), Mwadana, qui applique le feu de la vérité. Ce qui frappe Gatti tout au long de la cérémonie, lui qui a vu de nombreux magiciens à l’œuvre, c’est que Mwadana opère sans mascarade ni étalage rituel, c’est-à-dire de façon austère. Cela prouve que l’essence de la magie se trouve ailleurs que dans l’embellissement ou la “liturgie”.

Le clou chaud.-- Après avoir nié toute culpabilité, Mwadana chauffe un clou d’environ 20 cm. de long dans un feu, le sort en forme de couteau.-- De saalebasse, il prend un tissu, s’enduit la main gauche d’un liquide verdâtre (un mélange de plantes) :

Axiome : “La dawa (...) protège l’innocence. La culpabilité expose au feu” dit-il.-- Pendant quelques secondes jusqu’à trois fois, il appuie “la lame étincelante du feu solide” contre sa paume gauche, remet le clou dans le feu. Il frotte la main droite sur la paume gauche : “Une paume gauche propre, brune et mate” est restée !

Le procès par le feu. -- Un par un, les suspects passent l’épreuve de force. -- Il exige un serment “par Allah et tout ce qui est saint”, que l’on n’a rien à voir avec le vol. Étaler légèrement la dawa sur la main gauche et appuyer fortement sur le clou. Une fois que le dernier homme s’est soumis à l’épreuve, Mwadana fait venir les sept hommes autour de lui. Il soumet chaque paume à un examen attentif, soit en enfonçant le bout des doigts dans la chair, soit en les frottant. Chaque fois, il lève les yeux - il est à genoux - et regarde attentivement dans les yeux de l’homme dont il tient la main... Chaque paume présente trois bandes de décoloration légère. Aucune, cependant, ne présente la grande boursoufflure, la marque de la culpabilité .

Mwadana continue de frotter les paumes, l'une après l'autre, puis de nouveau de face. Soudain, il fait tomber quatre mains en faisant signe aux hommes de se retirer. Il se concentre alors sur les trois mains restantes : celles de Shaffi, Asmani et Idi. Shaffi émet alors un grognement sourd : "Tu m'as fait mal, vieil homme ! Tu sais que je suis innocent. Et pourtant...".

Le magicien, d'un bond étonnamment souple, se relève : "Avoue ta culpabilité !", grogne-t-il en pointant l'index droit droit dans la figure du serviteur. "Dis où tu as caché l'argent. Sème-le ! Maintenant !". Hâtivement, les deux autres veulent s'en aller : "Restez !". A Asmani et Idi : "Vous avez aussi tous deux commis un parjure. Regarde !"

Le jugement divin. -- "Je l'ai vu alors de mes propres yeux. Comme tous ceux qui étaient là. De la main de Shaffi, lentement mais terriblement, a poussé une énorme cloque qui a réuni les trois décolorations, puis s'est soulevée et a soufflé en une déformation hideuse de la main. La même chose - mais dans une moindre mesure - s'est produite avec les paumes d'Asmani et d'Idi.-

Nous l'avons vu et les trois victimes l'ont vu : c'est de leurs propres mains qu'est née la juridiction du feu de la vérité. C'était une justice si impitoyable et si effrayante qu'ils se tenaient comme paralysés et ne pouvaient fermer leurs mains pour cacher l'horreur." (O.c.,114).

Le seul à ne pas être décontenancé fut Mwadana lui-même : l'index qu'il enfonça durement dans la poitrine de Shaffi : "Dis 'Oui !!! Dis 'Oui !!! Que tu as volé l'argent !". Shaffi avait enduré tout et tout le monde. Mais maintenant, il recule. Les yeux exorbités, il fixait l'ampoule qui prenait des dimensions monstrueuses. "Oui", murmura-t-il d'une voix rauque.

"J'ai emporté l'argent." À ce moment-là, Mwadana saisit la main difforme d'Idi et grogne : "Toi, tu l'as aidé." Ce à quoi Idi répond : "J'ai aidé à le cacher". Asmani avoue également : "Je l'ai seulement vu (...)".

Mwadana à Shaffi : "L'argent. Va le chercher !". La tête baissée, il va le chercher sous un gros rocher, près de la caravane de Gatti. En présence de tous - à leur grande surprise - Shaffi rendit les trois billets de banque à Mohammed.

"Ce soir-là, nous étions tous assez tranquilles. En raison de ce qu'un petit, vieux et sombre mganga des Digos avait montré concernant la clairvoyance...".

Fétichisme.

Bibl. : H. Trilles, *Chez les Fang (Quinze années au Congo français)*, Lille, 1912, 198/220 (Le fétichisme).

L'auteur, missionnaire catholique, connaisseur des religions primitives, a exercé son activité au Gabon, en Afrique occidentale.

Religion négro-africaine... Ontologie... Tout ce qui est minéral, végétal, animal, homme, esprit, est "vivant", certes de façon imparfaite, mais réel. Plus encore : chaque être porte en lui un mystérieux pouvoir d'influence ou force (de vie).

Ce pouvoir est parfois utilisé de manière bénigne ou maligne par les "connaisseurs" (qui pratiquent la magie).

Théologie - Dans une sphère mystérieuse qu'aucun Négro-Africain ne souhaite pénétrer, se trouve l'être suprême, Nzame, l'invisible, le Tout-Puissant. Il est "au-dessus" ("dans les hauteurs"). Bien qu'il soit le souverain actuel, il n'en est pas moins gros : il se repose depuis qu'il a créé tous les êtres "quelque part au commencement".

Note.-- Deus otiosus.-- Les forces ou influences vitales mystérieuses sont mises dans les choses parzame.

Pneumatologie - En grec ancien, pneuma (lat. spiritus) signifie esprit, outre la force vitale, l'entité (esprit) - Entre Nzame et la réalité terrestre se trouvent d'innombrables esprits, chacun dirigeant une partie de la réalité. Leur pouvoir, leur force vitale, dépend entre autres et principalement du domaine qu'ils dirigent. Ainsi il y a l'esprit des eaux, des vents, des pluies, du feu,-- du commerce,-- de la guerre,-- des maux.

Remarque -- Trilles souligne le fait que, selon les Fang, les êtres intermédiaires sont essentiellement mauvais, voire fondent le mal pour le plaisir de fonder le mal. D'autres -- la Bible (Gen. 2:9 ; 2:17 ; 3:5 ; 3:22), W. Kristensen -- soutiennent qu'ils sont soit les uns de bonne nature, les autres mauvais, soit une "harmonie" (mélange) de bien et de mal.

Le fétichisme... Un modèle... La pleurésie, selon de nombreux magiciens - fétichistes, est causée à la fois par l'esprit défavorable de la pleurésie et par les arêtes d'une espèce de poisson que l'on touche... L'homme/femme fétiche connaît l'esprit en question, est ami avec lui, connaît les "influences" de l'arête du poisson, offre (si besoin est une vie humaine) en sacrifice quelque chose contenant une force vitale apte à combattre la pleurésie (et son esprit et les arêtes). L'offrande est en partie mangée, en partie brûlée, les restes brûlés (cendres, os) étant transformés en un objet fétiche, chargé de pouvoir, qui guérit la pleurésie.

Structures logiques de la magie(s).

Bibl : G. Welter, *Les croyances primitives et leurs survivances (Précis de paléopsychologie)*, Paris, 1960, 66/92 (La magie).-

S'appuyant sur J. Frazer (1854/1941), *Le Rameau d'or* (1890/1915)), Welter affirme que la magie a un axiome de base : la loi de sympathie, c'est-à-dire : "En vertu d'un fluide invisible (force vitale, énergie), les êtres (choses, plantes, animaux, hommes, esprits, divinités) agissent les uns sur les autres même à distance." On le voit : le dynamisme (axiome de la force vitale) est la base de la connexion,-- la connexion sacrée des choses.

Ressemblance et cohérence.-- La sympathie ou connexion est double.

1. Loi de la ressemblance : le semblable (original) agit sur le semblable (modèle). -
- Base de l'imitation ou de la magie imitative. Frazer dit aussi magie "homéopathique".

Modèle d'application.-- Dans les propriétés rurales russes, les jeunes mariés passaient la première nuit à côté de l'étable des animaux (afin d'être des modèles, des parangons, pour la fertilité des animaux). La dernière gerbe à la fin de la récolte est "vénérée" "comme modèle pour la prochaine récolte.-- Une image de quelqu'un est chargée de pouvoir.

2. Loi de la cohérence : tout ce qui touche quelque chose d'autre affecte cette autre chose. Base de la magie contagieuse ou contagieuse. Mieux : magie de contact.

Modèle d'application.-- Les restes corporels -- ils ne faisaient qu'un avec la personne : les poils, surtout pubiens, les poux sucés pleins du sang de quelqu'un -- contiennent un contact fluïdique avec la personne tel qu'on peut agir sur elle par l'intermédiaire de ces restes.-- On frotte un malade avec un paquet d'herbes qu'on jette sur la route pour que celui qui marche dessus transmette la maladie. Le liquide malade est transmis par les herbes.

Magie d'échange -- On offre quelque chose à une entité pour qu'elle fusionne avec elle sa force vitale et lui rende son pouvoir dynamisé. Règle : "Do ut des" (je donne pour que tu puisses donner).

Magie sacrificielle. -- On mange la chair (ou une partie de celle-ci) par exemple pour absorber la force vitale qui y est présente. C'est comme si, par exemple, un chef puissant décédé était toujours actif à travers cette partie de lui.

On prépare de beaux plats nourrissants, qu'on dépose sur un plateau, par exemple sous un arbre à l'ombre duquel le défunt aimait s'attarder, afin de "nourrir" son âme (avec l'énergie occulte contenue dans la nourriture).

Do ut des (“*Je donne pour que vous puissiez donner*”) *comme religion.*

Bibl : Dr. P. Julien, *Kampvuren langs de evenaar* (Feux de camp le long de l'équateur), Baarn, 1993, 61/76 (Le feu de Gbarnga).

L'auteur, anthropologue, depuis 1926, en Afrique de l'Ouest, constatait à l'époque “l'influence envahissante” (o.c., 61) de l'Islam dans certaines parties de l'Afrique... Il avance comme facteur majeur “la connexion particulière de l'Islam avec la mentalité nègre avec son fond animiste-fétichiste” (o.c., 70). ou “l'affinité naturelle de la mentalité nègre avec la mentalité de l'Islam” (o.c., 72). Nous nous attarderons sur un exemple.

Gbarnga.-- Situé au Libéria. Un village assez important. A quelque distance plus ou moins reculée, le quartier d'habitation et d'affaires des commerçants mandingues. L'auteur visite ce quartier.-- L'impression : sur les ruines d'un ancien établissement, un nouveau village semble être en construction. En effet, un examen plus approfondi révèle que le quartier a été frappé par “une catastrophe”.

Ce n'est pas un incendie ordinaire... Si tous les islamistes - les habitants du quartier - ont quitté l'endroit, c'est à cause de “la profondeur d'une crise économique qui avait réduit tout le Liberia à une grande pauvreté” (o.c., 75). Les islamistes se retrouvèrent avec d'importants stocks de marchandises devenues invendables “ car il n'y avait pratiquement pas d'argent en circulation à l'intérieur du pays “ (ibid.).

Dans ce désarroi, les Mandingues eurent recours à une ultime solution : ils décidèrent de sacrifier leurs biens à Allah dans l'espoir qu'il leur rende la pareille à plusieurs reprises. Ils mettent donc le feu au village.

C'était la fin de la saison sèche. A dix heures, douze heures, par une chaude après-midi, les flammes s'échappèrent le long des toits de paille - totalement flétris par le soleil ardent - de sorte que bientôt tout le village islamique était en feu.

Un grand nombre d'indigènes se tenaient debout pour regarder, d'abord de loin, puis pour sauver quelque chose, mais rien de valeur n'en est sorti. Les islamistes avaient veillé à ce que rien de leur sacrifice ne tombe entre des mains étrangères.

Avant que le feu ne soit terminé, les Mandingues s'étaient éloignés, le visage inexpressif, “tandis que les perles du chapelet - une sorte de rosaire introduit en Afrique par l'Islam - glissaient entre leurs doigts” (o.c., 76).

Ils avaient -- pour recevoir davantage -- “sacrifié” leurs biens (selon l'auteur).

La peur. La peur religieuse.

Bibl. : Dr. P. Julien, *Kampvuren langs de evenaar* (Feux de camp le long de l'équateur), Baarn, 1993, 20/23.-

L'auteur, avec un groupe de Négro-africains, a gravi, en Sierra Leone, le redoutable Mont Kunon. Jusqu'au site sacré où sont vénérées les âmes des ancêtres. Mais les habitants disent que vers le sommet "vivent des démons que Dieu lui-même a créés, -- de très mauvais diables".

" Je me suis assis au pied d'un arbre : complètement impressionné par le charme étrange de l'endroit (note : là où, il y a un instant, avait lieu le sacrifice en l'honneur des ancêtres). (...). Les indigènes ont commencé à descendre vers le village. L'aîné : "Allons-y (...). Dans ses yeux, il y avait la crainte que j'aille plus haut de toute façon. (O.c. 20v.).

L'auteur choisit quelques hommes parmi les plus robustes et commence l'ascension. Ce n'était pas du tout difficile, car à chaque fois, on trouve un moyen de monter. À un moment donné, ils se frayent un chemin avec leurs mains et leurs pieds dans une sorte de cheminée étroite à flanc de montagne.

Au cours de cette randonnée, Julien a appris le rôle que joue la peur dans la mentalité primitive (versta : axiomatique). À chaque pas en hauteur, la peur des indigènes augmente : tremblants, les hommes restent immobiles,-- ils tombent sur la pente, tremblant de tous leurs membres. Soudain, il y a un sanglot : l'un des porteurs, un grand gaillard, éclate en sanglots, tremblant et claquant des dents. Un peu plus tard, tous les porteurs pleurent.

L'auteur grimpe alors lui-même, non sans avoir obligé les autres à le suivre. Il attrape l'un d'eux mais il hurle tellement qu'il le lâche. Le noir plonge d'un bond redoutable dans la " cheminée " presque perpendiculaire de la précédente, s'écrase mais dévale la pente à grands bonds. Suivi par tous les autres.

Seul avec son chasseur, l'auteur parcourt les dernières centaines de mètres. Le sommet du Kunon est un petit plateau, partiellement recouvert de buissons bas. Des pigeons sauvages y volent. Rien d'autre.

En bas, le vent du soir qui se lève chasse les brins de brume. Par moments, ils peuvent voir la plaine en contrebas.

La crainte des esprits qui entourent le sommet est si profonde parmi la population que les indigènes ne montent que rarement sur la montagne.

Le culte des ancêtres.

Bibl : Dr. P. Julien, *Kampvuren langs de evenaar* (Feux de camp le long de l'équateur), Baarn, 1993, 13/23 (Les diables que Dieu lui-même a faits).

L'auteur, anthropologue, a effectué une série de treks -- 1926+ -- en Afrique de l'Ouest (du Sénégal au Gabon).

La montagne terrifiante -- Centre de la Sierra Leone. Le Mont Kunon : "Jamais auparavant un être humain n'avait été sur cette montagne". L'auteur, curieux, poursuit... "Mon chasseur continuait à se tenir debout : "J'entends les indigènes dire qu'ils arrivent maintenant à leur lieu de sacrifice".

Le lieu du sacrifice... Un petit plateau sombre. De tous côtés, de grands arbres. D'un côté, cependant, un mur de montagne peu engageant. Devant ce mur de montagne, un petit étang. Plein d'eau sombre. Dans lequel un très gros rocher s'était écrasé. De chaque côté : deux petits temples sacrificiels faits de troncs bruts et de feuilles de palmier. Ils étaient très délabrés.

Le rituel... Les bûcherons qui aidaient l'auteur, plein de peur d'ailleurs, se dirigent vers l'étang. Ils se penchent sur les profondeurs sombres. Se lavent. Restent debout au bord de l'eau, le visage tourné vers le rocher, en silence.-- Un homme âgé élève la voix. Il appelle avec un son étouffé auquel les autres répondent par des murmures... "Ils appellent leurs ancêtres" dit le chasseur de l'auteur... Le plus âgé appelle à nouveau, mais plus fort, ce qui provoque à nouveau des murmures. Pendant ce temps, les hommes restent immobiles et regardent fixement dans l'eau. L'aîné crie à nouveau et les hommes marmonnent en réponse.

La nourriture sacrée - L'aîné s'avance et jette des poignées de riz dans l'étang. Un deuxième lance de la cassada. Un troisième jette des bananes... Des poissons sortent alors de sous le rocher. Une vingtaine d'entre eux. Ils faisaient penser à des poissons-chats mais étaient -- dit l'auteur, plus monstrueux. Oui, répugnants. Grands.

Les ancêtres... C'étaient les ancêtres. Les esprits ou les âmes des morts allaient dans cet étang "où ils vivaient comme des poissons." (O.c., 20). De temps en temps, mais assez rarement, certains anciens s'y rendaient pour faire des sacrifices.

Le secret sacré... Aucun regard étranger n'était autorisé à pénétrer jusqu'à l'endroit où habitaient les âmes des ancêtres de ceux qui vivaient en dessous... - Le secret sacré.

En passant : Parmi les êtres démoniaques qui "errent" autour du sommet, pour l'auteur, un occidental, rien n'était à remarquer.

La fille païenne.

Bibl : Extrait d'une lettre de Mgr Chatagnon, vicaire apostolique du Su-tchuen méridional (1898), in : Revue du monde invisible, Paris, 1907, 1908, 1355....

Delolme, missionnaire catholique, constate qu'à Kia-tin, dans un orphelinat de jeunes filles, à côté de l'église et de sa maison, "une foule de choses" -- "si ordinaires en Chine", -- se sont produites : bruits étranges, déplacements et parfois affaiblissements d'objets.

Note -- appelé Poltergeist, phénomène fantomatique.

Un jour : pendant que les orphelines -- filles -- assistaient à la messe, tous ses vêtements disparurent sous le plancher en planches sans que les planches soient défaites. Une grande fille de dix-huit ans avait été admise depuis peu. Le "diable" (note : selon l'ecclésiastique) lui a enlevé les livres pour les brûler : on en a retiré plusieurs du feu pendant que le riz cuisait.

Delolme exorcisa avec de l'eau bénite et des médailles de Saint Benoît mais les phénomènes augmentèrent. Encore et encore du feu (feu de ciel) se déclencha dans la maison de l'extérieur et de l'intérieur (aussi là où personne ne pouvait atteindre). Les dégâts n'étaient pas importants.

Une nuit, une partie du portail de la maison a brûlé. A ce moment-là, "une foule de païens" est arrivée en masse. Le sous-préfet envoya des experts qui interprétèrent les phénomènes comme provenant d'esprits malins, siao-chen-tse. Le bruit courut qu'ils s'attaquaient même aux chrétiens et aux Européens dont la réputation était de ne pas les craindre.

La rumeur enfla : on raconta que l'orphelinat, l'église et la maison du prêtre avaient été incendiés. La situation est devenue tragique.

Delolme réalisa soudain que ce pouvait être "cette grande fille" qui en était la cause : elle savait toujours avec certitude où trouver les objets perdus. Plus encore : elle avait été emmenée à l'orphelinat contre son gré. Ses parents l'avaient recueillie par nécessité... La jeune fille fut envoyée à l'écart pendant un certain temps : soudain, tous les phénomènes disparurent. Le silence régnait dans l'orphelinat... Voilà littéralement le récit du missionnaire.

Note : L'interprétation des phénomènes est plurielle : le missionnaire dit "le diable" ; les conjurés chinois disent "siao-chen-tse". D'autres, les occultistes, parlent des "pouvoirs mystérieux d'une jeune fille en pleine adolescence". Insolite dans tous les cas et pas si rare.

Kumo (koemo) en Papouasie-Nouvelle-Guinée.

Bibl : J. Sterly, *Kumo (Hexer und Hexen in Neu-Guinea)*, (Sorcières et Wiccans en Nouvelle-Guinée), Munich, 1987.

Sterly (°1926) est ethnologue et a passé cinq ans sur les hauts plateaux de Papouasie-Nouvelle-Guinée avec les Simbu (une tribu), entre autres. Mais pour en venir au fait.

Modèle.-- O.c., 348 (Die Hexe Mayugl).-- 29.11.1985.-- Sterly sur la route, voit des gens en large cercle devant le poste de police. Au centre, Mayugl, une femme d'une quarantaine d'années. Sur une chaise tabou. Très calme. Elle regarde fixement devant elle. À dix mètres d'elle : un poulet noir. Derrière elle, deux policiers et plusieurs dignitaires de la Giglkane (une tribu). Tout le monde est silencieux, murmurant à peine un mot.

A une question de Sterly : "Ambu kumo" (= une sorcière). -- La poule était assise accroupie sur le sol, le cou retiré. Après quelques minutes, elle s'est mise à trembler, a essayé de se redresser, a battu des ailes mais a dégringolé, -- est tombée, est restée couchée, semblait morte.

Un des policiers les a ramassés : "Le poulet est mort." Quelqu'un a alors éventré l'animal, tandis que les gens se pressaient autour avec curiosité mais gardaient leurs distances avec Mayugl : "Ye konduagl demkane bolkwa" (Elle a déchiré les entrailles du poulet).

Pendant ce temps, un policier a parlé à la femme : "Elle prétend avoir frappé trois fois" (note : avec sa pensée comme kumom). Cela s'est avéré vrai car le foie, l'un des organes "chers" des kumomites, présentait trois déchirures.

Sterly se plaint amèrement que "les blancs" (les scientifiques sur la tête) ne s'occupent jamais sérieusement de la réalité (c'est son terme) du kumo.-- O.c., 141 et suivants, il définit le kumo comme la pénétration d'une force -- force vitale, bien sûr -- éventuellement, pour ceux qui "voient", sous la forme d'un animal -- dans une victime de telle manière que la propre force vitale de la cible (située dans l'âme, bien sûr) est détruite.

Avec comme effets visibles - o.c., 143f. - toute une liste de maux, dont la mort. Au centre, comme dans toutes les religions archaïques, se trouve la force vitale de l'âme : "Ye kuiamo taia ongwa" (la force vitale de la victime a été affaiblie).

O.c., 349 et suivants, Sterly fait référence à la Russe Nina Kulagina, sous la direction du Dr Sergeiev, qui, en se concentrant, a provoqué l'arrêt du cœur d'une grenouille, sous contrôle scientifique. Ce que les paranormologues appellent "psychokinésie" (PK).

Une expérience hors du corps.

Bibl. :

- J. Sterly, *Kumo*, Munich, 1987, 94ff. (Doppelgänger) ;
- C. Ginzburg, *De benandanti Hekserij en vruchtbaarheidsriten in de 16e en 17e eeuw*, (Sorcellerie et rites de fertilité aux 16e et 17e siècles), Amsterdam, 1986 (vrl. 44vv.).-

La base : la force vitale, renforcée, dynamisée par des moyens (p. ex. onguents de sorcière), sous l'influence de la force-pensée, sort.

1. Sterly.-- Kumo, la magie, présente deux manifestations qui se déplacent rapidement en flottant, en volant. Le corps de l'âme ou le fantôme sorti :

a. prend la forme d'un animal, appelé "le jeune" ou "l'enfant" du ou des mages au Simbu,

b. prend la forme humaine (yagl kumo : homme ; ambu kumo : femme) de l'être humain lui-même.

L'expérience hors du corps se produit pour s'informer, pour fuir par peur ou pour pénétrer une victime.

Lors d'une expérience hors du corps, "le corps biologique gît rigide et glacé dans la demeure" (o.c., 94). Les Simbu sont formels : "C'est le(s) mage(s) lui-même(s) qui sort(ent) (de préférence la nuit), pas un fantôme" (o.c., 95).--

Trois jeunes gens tombent la nuit sur Thomas Siwl et sa sœur Mume. Cette dernière, surprise, se serait alors transformée en son kumo, un cochon, et se serait enfuie.

2. Ginzburg... Le paysage est principalement celui du Frioul (Italie du Nord)... Les sorcières et les benandanti (opposants aux sorcières) ne sortent pas dans le corps biologique "mais dans l'esprit en laissant le corps à la maison" (O.c.,44). Ils sortent après s'être frottés avec de la pommade et s'être changés, par exemple en chat, en laissant le corps à la maison (O.c., 45).

L'esprit (note : apparemment la partie sortie du corps de l'âme) erre (ibid.). Ginzburg : les expériences extracorporelles sont "parfaitement réelles, même si seul l'esprit y prend part" (o.c., 48).

La ressemblance -- à des distances aussi éloignées dans le temps et l'espace est plus que frappante. Il n'y a aucun doute rationnel mais impartial : il existe, en dehors de la matière brute (physique, biologique) une matière "raréfiée", "fine", "subtile", "spirituelle" qui est exceptionnellement soumise à la pensée et à l'imagination à l'unisson.

Fatalité commise par une magie sans scrupules.

Bibl : A. de Rochas (1837/1914), militaire de carrière français qui a étudié les phénomènes paranormaux de la manière la plus scientifique possible et les a investigués expérimentalement (dans la mesure des possibilités), donne dans son *L'envoûtement*, (Seclé s.d., 41s.) ce qui suit.

Une personne bien sensible à l'hypnose (pp) est amenée en hypnose profonde (la forme forte de la suggestion ou de l'incantation) de telle sorte que la très fine couche matérielle de la force vitale de son âme - appelée corps astral (âme) - quitte le corps biologique sur un ordre ('out of body') et est dirigée vers une personne, la cible, identifiée comme un ou des ennemis.

La magie noire fonctionne donc de deux façons au moins.

1. Le "fantôme" (corps astral) sorti pénètre dans la cible projetée afin d'asphyxier la victime - pénétrée - par exemple par un arrêt cardiaque.

2. Le fantôme - chargé de la force vitale ou de la "radiance" des poisons matériels - empoisonne la cible.

Remarque : de même que l'on peut faire sortir la force vitale d'un pp., on peut aussi faire sortir immédiatement la force vitale d'un poison et la déconnecter de la toxine matérielle... Les deux déconnexions rendent la force vitale manipulable. Cette manipulation est l'œuvre de la magie.

Conclusion : une fois le sort jeté, la force de l'âme est rappelée dans le corps biologique du sujet et celui-ci est réveillé de son hypnose.

Note : Dans les cultures primitives, notamment dans le cadre du manisme (culte des ancêtres), afin d'éviter les fuites, on invoque la force vitale ou le fantôme de personnes décédées connues pour être "souples" (voire prêtes à commettre des crimes). Ensuite, on procède comme indiqué ci-dessus.

Note : De Rochas, o.c., 34, cite même un texte de saint Thomas d'Aquin (1225/1274 ; le grand philosophe et théologien), *Summa theologiae* p.1, a. 2 : " Toute conception dans l'âme est un ordre auquel l'organisme obéit. Ainsi, une représentation dans l'esprit provoque dans un corps une chaleur ou un froid féroce. Elle peut même provoquer ou guérir une maladie (...).

S. Thomas a vécu à une époque où les préjugés du matérialisme agressif ultérieur (le XVIIIe siècle français) n'existaient pas encore. Bien que déjà S. Thomas commence à montrer des signes de rationalisme moderne concernant les phénomènes paranormaux.

Nahualismes.

Bibl : R. P. Trilles, *Chez les Fang (Quinze années de séjour en Congo français)*, Lille, 1912, 228ss. --.

Ce qu'on appelle "nahual" en Amérique centrale s'appelle "elangela" au Gabon, où Trilles 1892+ était missionnaire.

Un vieux chef offre à Trilles et à ses catéchistes le gîte de nuit dans une grande tente... Soudain, vers deux heures, près de mon lit, j'entends un bruissement dans des feuilles sèches. Secoué, ma moustiquaire, qui m'entoure, est tirée. Extrêmement prudent, je sors de la moustiquaire mais il fait si sombre que je ne vois rien et j'allume une torche. Car une odeur singulière se répandait, -- une odeur que je connaissais. Et voilà : un serpent enroulé, un noir de près de trois mètres, du genre dont la morsure est mortelle en trois minutes, gît immobile près de mon lit, la tête déjà dressée et vacillante, les yeux pétillants de rage, prêt à frapper.

Je saisis mon arme et tire mais la torche s'éteint et l'arme se détourne de sa cible. "Ne tire pas, missionnaire, car en tuant l'animal, tu m'aurais tué. N'aie pas peur : le serpent est mon élangela". Ainsi parle le chef. Il se jette à genoux près du serpent et le prend dans ses bras, le pressant contre lui. L'animal se comporte ainsi de manière tout à fait calme. Il est emporté et couché là où le vieil homme dort en l'aimant. "C'est juste une erreur. Le serpent était habitué à dormir avec lui. Quand elle a vu qu'un étranger était dans son lit, elle est devenue furieuse. - Voilà pour l'histoire.

Note.-- Cette coutume est appelée nahualisme (nagualisme) et est répandue dans les cultures primitives. Au cours d'un rite, un animal sauvage - pas un animal apprivoisé - est attiré magiquement hors de la nature et se révèle lentement. Une incision est pratiquée à la fois dans l'animal et dans l'initié afin que l'échange de sang ait lieu, car le sang de l'un est inoculé (dans l'oreille, par exemple) à l'autre. Le choix de l'animal dépend de l'intention principale : si l'on veut tuer, on choisit un prédateur dangereux, par exemple.

En d'autres termes : échange de la vie humaine et animale. Une vie qui joue un rôle prépondérant dans les cultures primitives mais qui, pour les Occidentaux rationnels, revêt un caractère très "occulte".

Une initiation.

Bibl : A. Gatti, *Mensen en dieren in Afrika (Hommes et animaux en Afrique)*, Anvers/Amsterdam, 1953, 159 / 187 (Les femmes, le python).

L'auteur, ethnologue depuis des années en Afrique subsaharienne, rencontre une guérisseuse et son successeur et assiste à une partie de l'initiation -- Dans le nord du Natal (Afrique du Sud), dans les montagnes Xosa, vit dans un kraal Twadekili, une femme vierge, en compagnie d'un python géant (6 mètres).

Note -- Cette cohabitation est en fait un changement de vie : lorsque Twadekili meurt, le serpent meurt avec elle. Tous deux sont alors enterrés au milieu sous la hutte du successeur - en l'occurrence Ramini - qui dort désormais au-dessus du lieu : l'esprit de la défunte et celui de son python restent dans et autour du successeur et de son serpent.

Le successeur... Quelque vingt-trois ans plus tôt, un bébé est né dans la famille d'un Xosa Kaffir. Il est lui-même guérisseur. Soudain, Twadekili -- qu'elle connaît -- se présente dans la hutte de la future mère. Peu après, elle sort avec le bébé et tend la main au père. -- "Ta fille, baptise Umkulu-Mkulu (note : l'être suprême des Xoasa) du nom de Ramini. Élève-la avec soin car elle deviendra une grande épouse python. Quand le moment sera venu, je viendrai les chercher".

Lorsque Ramini a environ huit ou neuf ans, le père les garde dans la hutte et a de longues conversations avec elle. Les autres guérisseurs qui lui rendent visite doivent lui enseigner le "savoir", la sagesse. Quand elle a douze ans, Twadekili vient les chercher sur l'ordre de l'esprit de la précédente épouse python sur la tombe de laquelle elle dort. Cet adieu aux parents est accompagné d'une liturgie solennelle : Ramini devient "la fille de" Twadekili (note : acquiert la même seconde nature que son prédécesseur).

Pendant des années, les leçons se succèdent dans la hutte, en compagnie du serpent, des heures par jour, avec des rites, la préparation de boissons (potions à base de plantes), le chant de mots magiques.

Ainsi, le jour approche où Ramini " mûrit " en tant que femme sacrée et reçoit d'Umkulu-Mkulu le serpent conseiller qui devient son " compagnon sacré ". Une fois qu'elle a atteint ce point - initiée - elle commence à traiter des cas simples dans sa propre hutte jusqu'au jour où son prédécesseur meurt, ainsi que son python, et où elle devient une guérisseuse à part entière.

La touche finale. Gatti prend conscience, un certain jour, que la consommation de l'initiation est proche : “Quand la lune est pleine, ses yeux voient beaucoup de choses et celles qui se passent dans le territoire des Xosa. D'autres yeux aussi peuvent voir les mêmes choses s'ils appartiennent à celui qui est aussi vigilant, patient et silencieux que la lune” (selon Twadekili).

Note : C'est un des aspects des religions lunaires ou lunaires qui laissent des traces sur tout le globe.

“Mon calendrier de poche indiquait l'heure de la pleine lune : 12.51 h. (...) 12.53 h. (après minuit) (...). Dans l'obscurité noire derrière la hutte, quelque chose a bougé. (...) Une femme : elle glisse sur le sol, raide et droite comme la mort, les bras tendus devant elle. Elle se faufile entre les huttes. (...). C'était Ramini. (...). Elle est passée très près de moi. J'ai vu que ses yeux étaient ouverts mais qu'elle regardait devant elle. (...). Puis j'ai commencé à comprendre qu'elle se dirigeait, consciemment ou inconsciemment, vers l'Armée des Serpents’.

Note -- L'Armée du Serpent est un amas de blocs de granit géants et d'arbres tordus dont les branches forment un vert dense. Cet endroit sombre et silencieux n'était jamais visité par les humains et seulement rarement par les animaux. C'est là que vivaient les pythons.

“Ramini ne sembla hésiter qu'un instant lorsqu'elle atteignit les ombres les plus profondes derrière les rochers empilés. (Puis elle est restée debout, immobile, les bras toujours tendus devant elle (...). Les branches entrelacées au-dessus de sa tête. (...). Puis j'ai entendu un bruissement, juste devant la Ramini toujours immobile.(...). Un énorme python s'est soudainement levé : face à face avec la jeune fille. (...). Ramini émet un soupir convulsif. (...). Les bras toujours bien tendus, elle retourne en direction du corral. Le python la suit de près. Cinq mètres à cinq mètres et demi de long (...). Elle adapte sa vitesse à celle du serpent qui disparaît dans la cabane.

Le lendemain matin, une grande foule d'hommes et de femmes affluent. Devant sa hutte, Twadekili exécute une danse de joie : “Une nouvelle femme python est née !”. Toute la foule l'imité gaiement et chante les louanges de l'être suprême : “Umkuli-Mkuli soit remercié ! Umkulu-Mkulu soit remercié !”. On lève alors l'index de droite vers le ciel : pour remercier le dieu du ciel.

Le python et l'aveugle.

Bibl : A. Gatti, *Mensen en dieren in Afrika* (Hommes et animaux en Afrique), Anvers/Amsterdam, 1953, 177/ 181.

L'auteur pose la question du mode réel de procéder à la suite de "guérisons étonnantes".

a. *Twadekili, une femme-python*

Au Natal (Z.-Afrique), reçoit la visite d'un négro-africain aux yeux enflammés et gonflés.

Se penchant profondément et touchant le sol avec sa canne, il s'approche de la guérisseuse et de Gatti (en conversation). Elle : "Le coq est prêt". L'initiée Ramini vient en effet avec un coq blanc devant sa propre hutte.

Twadekili le prend, en marmonnant des mots magiques, pour lui frotter la tête sur le sol pendant que le bec fait des dessins complexes. Jusqu'à ce que le coq soit complètement "en son pouvoir" et qu'elle le pose sur la tête de l'aveugle où il reste comme pétrifié.

En marmonnant des mots magiques, Twadekili effectuait des mouvements jusqu'à ce que soudain un couteau décapite le coq avec un jet de sang qui coulait sur le visage du patient immobile. Ramini revient avec un plateau de bois sur lequel se trouve une infusion assez épaisse d'herbes bouillies dont une poignée est étalée sur les yeux tachés de sang.

b. *Twadekili invite le patient et Gatti à entrer.*

Là, le python s'élève de plus en plus haut jusqu'à ce que sa tête soit à la même hauteur que celle de l'aveugle. Elle a contrôlé le serpent car une fois que sa tête était à la hauteur de celle de l'homme, il s'est tu, à l'exception du clignotement constant de sa langue.

Alors Twadekili cessa de les suivre du regard (note : regard magnétique), prit une gourde d'eau claire, se mit à parler à l'aveugle (elle négligea le serpent) : d'abord lentement, puis de plus en plus vite jusqu'à ce que la voix atteigne un son strident et hystérique. Soudain, elle se tut. Immédiatement après, elle s'écria "Le python !" avec un cri strident en jetant l'eau froide de la gourde contre son visage.

De nouveau, elle cria : "Le python ! Le voilà !" Juste devant ton visage ! Regarde le python ! Le python vient vers toi !" L'homme sursaute, secoue la tête, se caresse rapidement les yeux avec la main, les ouvre, voit le serpent, glisse sur le sol... Twadekili soupire alors. A regardé Gatti avec une expression très fatiguée. Il sourit.

À ce moment-là, Twadekili se tourna vers son python, qui était toujours resté immobile sur place. Celui-ci commença à céder très lentement, glissant vers le bas presque imperceptiblement. Jusqu'à ce que l'animal gît entier et tout recroquevillé dans son nid, dans un coin sombre : les yeux pétillants.

c. -*Nous sommes sortis.*

Dans la lumière et la chaleur du soleil. En silence, nous nous sommes assis de chaque côté de la porte. Ramini arrivant immédiatement avec une chèvre blanche bêlante sous son bras gauche et un bol en bois dans sa main droite, entra dans la hutte de Twadekili, referma la porte derrière elle. "Peu après, j'ai entendu un dernier 'baa' étouffé, (note : le dernier bêlement de la chèvre) et le bruit inimitable d'une déglutition (note : le python, en récompense apparemment, dévore l'animal)".

Note : "Derrière nous, la porte s'est ouverte : l'homme est sorti. Seul et bien droit. Les yeux presque normaux. Ils étaient brillants et remplis de larmes d'un bonheur indicible. Ramini l'avait lavé à grande eau. La femme-python a regardé au loin, dans son propre monde, invisible pour nous.

L'homme ne l'a pas remerciée. Il s'est simplement accroupi à côté d'elle sur le sol. "Umkulu-Mkulu soit cru" dit-elle, en regardant toujours au loin. "Umkulu- Mkulu soit cru" répéta-t-il. Ses yeux bruns brillants regardent le ciel bleu qu'il a redécouvert". - Voilà pour le récit d'un témoin oculaire -ethnologue.

Il est à noter : Umkulu-Mkulu est l'être suprême vénéré par le Xosa - dieu du ciel, à qui la guérison est finalement attribuée...

C'est comme si ce que l'auteur voit et dépeint n'était que le premier plan, tandis qu'à l'arrière-plan", l'esprit de la guérisseuse précédente avec l'esprit de son serpent, sous la direction de l'être suprême - l'Urheber (pour le dire avec N. Söderblom) - sont réellement à l'œuvre.

Au passage, Gatti, en bon ethnologue, rejette le terme de " miracle " - cela y ressemble (dit-il, o.c., 177) - et se limite, de manière critique, au " happening sensationnel " (ibid.). Cette approche est " rationaliste ". Mais ignore, à mon avis, ce que disent ceux qui le font - Twadekili, Ramini, le serpent - et subissent dans la foi - une foi profonde - l'aveugle - lui-même comme en cela... immédiatement impliqué. Mais oui : un rationaliste sait toujours mieux que ceux qui y sont impliqués eux-mêmes.

“Péché royal” (capacocha, capac hucha).

Bibl : P. Tierney, *The Highest Altar (The Story of Human Sacrifice)*, (L'autel le plus élevé (L'histoire du sacrifice humain)), New York, Viking Penguin, 1989-1.

En 1954, deux ouvriers chiliens “à la recherche d’un trésor” dans les Andes, au sommet du mont Plomo (17 716 pieds) découvrent un petit garçon (8 à 9 ans), autrefois emmuré de façon rituelle, excellentement conservé dans la glace.-

Les historiens ont soit nié le sacrifice humain chez les Incas, soit l’ont rejeté comme une anomalie négligeable. Depuis, les intellectuels ont compris que le sacrifice humain jouait un rôle central dans la culture inca (o.c., 29). Le nom d’un tel enfant : “capacocha “ ou aussi “ capac hucha “.

Les gens ne croyaient pas l’Inquisition. -

O.c., 33.-- Hernandez Principe, membre de l’Inquisition espagnole, vers 1621, mentionne - comme Cristobal de Molina - l’holocauste des “enfants soigneusement choisis” (o.c., 30) chez les Incas. L’aveuglement de l’intelligentsia était autrefois si grand que la valeur historique correcte n’a été découverte qu’en 1978 par Thomas Zuidema.

Tanta Carhua.-

Le principe a été la représentation des faits à partir de la description d’un magicien converti, Xullca Rique. Les habitants d’Ocros (Amérique du Sud) honoraient comme une déesse une Tanta Carhua qui, selon la tradition locale, quelques siècles auparavant (on estime vers 1430) par son père, Caque Pomo (qui voulait obtenir un poste important dans la société) fut sacrifiée au “Soleil” (comprenez : la divinité) sur une haute montagne après des mois de rites strictement prescrits (une série de célébrations de village en village). Elle a été enterrée vivante sur l’Aixa. Tenta Carhua était encore consultée (problèmes de santé, problèmes agricoles) par des magiciens qui, par extase, s’emparaient de “l’esprit de la déesse” et transmettaient ses solutions “dans une langue de fausset” aux personnes dans le besoin.

A noter . -La Bible est excellente dans son utilisation -- Deut. 18:10 (une des pratiques de la mante consistait à offrir son enfant (garçon, fille) par le feu (holocauste, combustion totale) à la divinité Molek). Apparemment avec des intentions analogues : la résolution de problèmes de toutes sortes !

Dans Gen. 22:1/19 (Abraham devant d’abord sacrifier Isaac pour apprendre juste à temps de “l’ange de Yahvé” que c’était une “abomination” pour Yahvé), il apparaît que la religion de Yahvé désapprouvait fondamentalement cette pratique.

La formation entièrement païenne

Bibl. : H. Trilles, *Chez les Fang (Quinze années de séjour au Congo français)*, Lille, 1912, 190s.

L'auteur constate que la catéchèse ordinaire de la mission catholique "n'a pas de prise" sur les jeunes gens qui ont subi une formation (initiation) magique -- Voir ce qu'il en dit littéralement.

Chaque ngil (note : le magicien noir connu mais détesté dans ses régions de mission) a le droit et le devoir de former son successeur. Au sein de sa propre tribu - parfois au sein d'une tribu liée par le sang - il discerne un enfant d'environ dix ans... Dès lors, il le façonne selon ses conceptions (note : axiomatiques). Il lui inculque les premiers secrets, lui apprend à parler comme lui, avec cette voix qui résonne comme une grotte souterraine. Il l'accompagne dans ses voyages, lui sert en quelque sorte de gentilhomme, le précède, par monts et par vaux, avec la cloche fétiche qui résonne.

De tels enfants ont sous les yeux des exemples ininterrompus de mauvais comportements, vivent au milieu de la destruction la plus répugnante, et sont donc en peu de temps dépravés dans les moelles et les os. Ils ont "tout vu faire", sont familiers avec toutes les perversions humaines odieuses et sont donc prêts à tous les crimes.

Note -- Ceci explique d'une part la grande crainte des hommes à l'égard de tels magiciens et d'autre part le fait que, face à un tel degré de mal - mal occulte - ils ne voient qu'un seul remède, à savoir recourir à un magicien noir du même niveau occulte.

Irrémédiable.-

Souvent de tels enfants viennent à la mission : entraînés par un camarade, curieux aussi parfois de l'inconnu qu'est la mission. Ils tiennent parfois jusqu'au baptême grâce à une profonde feinte qui déjoue leurs maîtres. Ils reviennent toujours de la mission plus furieux qu'à leur arrivée. "La formation chrétienne n'a sur eux aucune empreinte".

Note : N'est-ce pas là la "preuve" vivante que la formation occulte atteint une couche des âmes que la catéchèse courante ne soupçonne même pas, et encore moins n'aborde. Le résultat semble être que cette catéchèse n'engendre qu'un christianisme superficiel. Ainsi, des faits comme l'islamisation de grandes régions chrétiennes, - comme la déchristianisation de l'Occident autrefois "si chrétien" - s'expliquent d'eux-mêmes.

R.P. Trilles, *chez les Fang (Quinze années de séjour au Congo français)*, Lille, 1912.-

L'auteur a séjourné en 1892+ au Gabon, chez les Fang. Le père Trilles est aussi connu comme l'un des premiers spécialistes des Pygmées (il a vécu avec eux dans la jungle).-- Le chant qui suit est chanté par le ngil et le chœur en dansant. Il exprime sa supériorité. "Yô, Yô" signifie "Leve, vivat".

180 quinze ans aux pays noirs

écoute d'appel du ngil, chant d'Incantation du ngil

CHANT D'INCANTATION DU NGIL

LE NGIL.
Par les cen-dres con-sa-crées de la vic-ti-me of-fer-te, Des es-pris er-rants
de la nuit, Qui vont par-cou-rant la som-bre fo-rêt, Sans ar-rêr, Ja-mais.

LE CHOEUR.
yô yô ja-mais.

LE NGIL.
Es-prits des mes-tis qui n'ont pas vu les sa-cri-fi-ces fu-né-rai-res.

LE CHOEUR.
yô, yô ja-mais.

LE NGIL.
Mes-tis qui n'ont point en-co-re pas-sé, l'as-sé le fleu-ve des lar-mes.

LE CHOEUR.
yô, yô ja-mais.

LE NGIL.
Le fleuve des lar-mes et des sou-pirs.

LE CHOEUR.
Le fleuve des lar-mes et des sou-pirs.

LE NGIL.
Le fleu-ve du grand re-pos.

LE CHOEUR.
Le fleuve du grand re-pos.

LE NGIL.
Es-prits de la nuit, som-bres es-prits, nos pro-tec-teurs.

LE CHOEUR.
Nos pro-tec-teurs.

LE NGIL.
Toi, mon fils, sois gar-dé, toi, mon fils, sois gar-dé tou-jours.

Note : Le ngil ou magicien noir porte toujours sur lui un crâne dans lequel ont été recueillies les cendres (avec le reste) d'un sacrifice humain. Les esprits des morts qui n'ont pas trouvé le repos éternel mais errent la nuit dans la jungle sont les esprits gardiens du ngil, qu'il appelle par la mélodie et les paroles.

Moralité primitive.

Bibl : J. Hall, *Sangoma*, Utrecht, 1995, 185v .

Hall, un écrivain américain, a lui-même été ordonné comme sangoma, guérisseur, au Swaziland en 1988+. Pour le peuple swazi, le sangoma est un guérisseur de haut rang.

-

Soit dit en passant, l'occupant britannique avait condamné sans ménagement et sans discernement "toute culture traditionnelle" (o.c., 185) et avait immédiatement interdit les sangoma et les "évolués" avaient fait de même dans leur sillage.

L'Umsakatsi (magie noire) n'est pas un sangoma.

Comme c'est le cas chez les primitifs un peu partout dans le monde, il en va de même au Swaziland traditionnel : le peuple a un tel sens moral qu'il distingue très clairement la pratique occulte sans scrupules - l'umsakatsi - de la guérison consciencieuse... Un jour, en 1990, Hall, via le "lancer d'os" (une méthode mantique), "voit" la "mort" en même temps que la "violence" (c'est-à-dire le meurtre).

Heureusement : quelques semaines plus tôt, ils avaient sorti du Komati (une rivière) le corps mutilé et à moitié décomposé d'un homme d'âge moyen et il comprenait mieux l'indication occulte. Des morceaux de chair avaient été découpés sur le corps. Un sangoma a déclaré que les "magiciens noirs" (umsakatsi) avaient eu besoin de chair humaine pour les besoins de leurs médicaments." Les journaux avaient qualifié cette pratique macabre de "meurtre rituel".

Un autre sangoma a déclaré : "On dit qu'il a un effet puissant sur la prospérité dans votre vie. Si vous l'utilisez, vous pouvez obtenir beaucoup de bétail et beaucoup de femmes. Si vous êtes une femme, vous deviendrez la femme préférée de votre mari".

Ce à quoi Hall répond : "N'avons-nous pas nos propres substances à base de plantes qui font la même chose ?". Réponse : "Oui, mais nos lidlothis (esprits guérisseurs) n'aident pas ceux qui sont mauvais. Ils ne peuvent pas aider si ce que vous voulez ne peut être obtenu qu'en faisant du mal aux autres. Par exemple, si vous ne pouvez venir en premier avec votre mari que si les autres meurent". La coutume a surpris le naïf Américain rationnel mais des corps mutilés sont retrouvés toutes les quelques années au Swaziland. Les Sangoma fuient cela comme la peste.

Ici, nous cherchons à tâtons l'éthique de primitifs qui connaissent la distinction radicale entre le bien et le mal. Prétendre qu'ils sont amoraux en tant que primitifs ne tient pas la route. Que diraient-ils des quatre-vingts millions de morts que les États communistes ont rationnellement éliminés ?

La philosophie bantoue sur le mal éthique.

Bibl : Pl. Tempels, *La philosophie bantoue*, Présence africaine, 1949 (// Bantu philosophy, Antwerp, 1946), 83/91 ; 106/109.

(Ed : voir <http://www.aequatoria.be/tempels/bantoefilosofieDeSikker.htm> ou www.aequatoria.be où l'on peut accéder à l'ouvrage de Temples dans son intégralité)

L'ontologie pour les Bantous est la sagesse concernant la réalité. La "réalité" est la force vitale. Leur ontologie est dynamique. Dieu, les esprits, les gens, etc. sont essentiellement des forces vitales. La moralité l'est tout autant. Ce que la force vitale construit est bon ; ce qu'elle dégrade est mauvais.

2.-- Les Bantous affirment que le mépris de Dieu, des ancêtres, des bons esprits, la pratique d'une magie sans scrupules qui crée le destin, le mensonge et la tricherie, le vol, l'adultère et autres méfaits sexuels sont "i bibi" (c'est inadmissible) parce que ces choses affectent les forces vitales.

2.-- S'attarder sur les types de comportement sans scrupules.

2.a.-- Une personne est incitée, provoquée, par ses semblables par un comportement sans scrupules.

Temples se met en colère parce que les habitants d'un village n'ont pas meublé sa résidence. Il se met à proférer des insultes et des menaces... Et là, "kufingulula".

Le chef du village : " Kokilokosyanya (retire tes paroles irréfléchies et malveillantes afin qu'après ton départ le village ne subisse pas de calamité (op. : dans sa force vitale) ".

Il s'agit d'un "acte d'un être humain" (et non d'un "acte humain" : l'acte découle de la dérive). "Nakwatwa nsungu" (J'ai été emporté par la colère).

En d'autres termes, les circonstances extérieures "agissent" chez une telle personne. Pourtant, bien qu'innocente, une telle personne peut affecter la force vitale.

2.b.- Dans un village des Baluba, il y a une chèvre difforme. Les gens : "Le propriétaire ferait mieux de tuer l'animal car il va attirer le malheur (op. : concernant la force vitale) sur tous les troupeaux".

Dans un village, quelqu'un est accusé de "mauvaise influence" qui se manifeste par la maladie, oui, par la mort de ses semblables. Et ce, sans qu'il y ait de faute avérée ou d'intention malveillante. La maladie, la mort et autres sont des signes de manque de force vitale. Un tel accusateur, dans cette mentalité (axiomatique), ne se défend guère, se soumet aux voyants, aux anciens et aux sages, jusqu'à et y compris un "jugement de dieu" (ordalie, c'est-à-dire une épreuve de force occulte). - Les objets inanimés, les plantes, les animaux, les personnes peuvent ainsi être "bya malwa" (soupçonnés d'être des phénomènes maléfiques uniquement observables par les voyants, mais désormais dans de nombreux cas).

Tempels : “Une telle ligne de conduite des Bantous reste incompréhensible pour les juges européens. Je pense avoir trouvé une raison suffisante dans la philosophie des Bantous”. -- Ceci explique pourquoi ils transportent les malades hors du village pour les soigner dans la nature ou dans la forêt jusqu’à ce qu’ils soient guéris. Même les nouveau-nés qui rayonnaient de malice étaient autrefois jetés dans la rivière (comme une menace pour la force vitale des autres humains). Les Bantous agissent dans de tels cas “en état d’autodéfense légale” (concernant la force vitale). Pas par manque de scrupules.

2.c.- Dans un village, après sa mort, la hutte et tout le contenu d’un buloji, un magicien sans scrupules, sont brûlés. Si la communauté ne l’a même pas tué avant.-- Comment comprendre une telle chose ?

Comme dans le Psaume 59 (58):3, où il est question des “hommes de sang comme des malfaiteurs”, il en est de même ici.-- Le buloji, mfisi, ndoki, c’est-à-dire celui qui est radicalement dépravé, qui s’engage à jeter un sort (maladie, blessure, erreur de calcul, mort) sur ses semblables ou sur leurs biens et ainsi de suite, agit, aux yeux des Bantous, à partir d’une force vitale complètement destructrice, démantelant radicalement cette force vitale.-- Les baluba appellent une telle chose un sacrilège. Elle se manifeste par le nsikani, la volonté pervertie qui prémédite le mal.

L’aversion pour les autres êtres humains, la haine, l’envie, la malice et la calomnie, même les louanges exagérées ou mensongères sont désapprouvées comme une forme de destruction de la force vitale. Comme une forme adoucie de buloji à celui qui est envieux, on dit “Veux-tu me tuer ? As-tu le buloji, le mage noir, dans le cœur ?”.

Neutralisation... “Kulobolola”. - Le ou les mages noirs ne sont pas seulement coupables envers la communauté, plantes, animaux, biens compris. Il est également coupable envers “Dieu”, en tant que créateur et protecteur des forces vitales.

Conséquence. - La magie noire doit être éliminée en conscience - par légitime défense - en tuant, après procès, et même en brûlant. Des rites auxquels tout le groupe participe. Après tout, la magie noire est considérée comme le mal par excellence.

Conclusion : il ne faut donc pas dire trop vite, c’est-à-dire sans recherche approfondie, que les primitifs sont “non civilisés”. Leur culture est simplement différente.

La mort humaine comme point d'honneur.

Bibl : Dr. P. Julien, *Kampvuren lags de evenaar* (Feux de camp le long de l'équateur), Baarn, 1993, 167/179 (La bête du fleuve)-.

En 1935, l'auteur - anthropologue - arrive en Haute-Volta (aujourd'hui en Côte d'Ivoire) où, dans une immense savane, les Lobivolks vivent dans des "soukkalas" : des habitations en terre, non pas regroupées en villages mais réparties selon des familles très anarchiques.

Un modèle... Deux jeunes hommes chassant dans leur région remarquent au bord d'un ruisseau un étranger, un Birifor, qu'ils transpercent de leurs lourdes flèches dès qu'il est à leur portée. Comme ils sont étrangers, ils le laissent et se rendent à leur soukkala pour raconter leur exploit.

Un certain nombre de jeunes filles entendent l'histoire : avec leurs malles, elles se rendent sur le lieu du meurtre. Là, elles transforment le cadavre en " une masse méconnaissable " (o.c., 170) et le traînent sur une corde jusqu'à un lieu de rassemblement où " un grand festin " est organisé.

Un sens de l'honneur particulier... "Dans la région de Lobi, le meurtre - (note : ce que nous appelons meurtre) - est à peine considéré comme un crime" (o.c., 169). Une vie humaine n'a guère de sens là-bas. Les tribus y sont cruelles et meurtrières.

Un jeune homme ne voit aucune " objection " (note : " tabou ") à abattre de quelques coups de flèche un semblable - homme, femme, enfant - avec lequel il n'a ni querelle ni déplaisir. Que la victime vive dans son voisinage ou qu'elle soit un étranger arrivé par hasard dans sa région n'a aucune importance. Se distinguer, acquérir la réputation convoitée de tueur d'hommes, c'est-à-dire de personne importante, est un motif conscient ou inconscient (qui décidera si cet axiome - les ethnologues l'appellent "mentalité primitive" - est imprimé dès l'enfance).

Une jeune fille ne veut comme futur partenaire de mariage - elle ne laisse aucun doute à ce sujet - qu'un homme qui, par ses "actions sanglantes" (o.c., 170), est devenu un tueur d'hommes.

Note.- Aux Juifs qui veulent le tuer (Jn 8,40), Jésus dit qu'ils "ont pour père le diable, c'est-à-dire l'inspirateur (Jn 8,38 ; 8,44)", précisément parce qu'ils agissent de façon meurtrière à l'égard de Jésus qui écoute son Père céleste. Il appelle le diable "tueur d'hommes" (Jn 8,44).

La magie sexuelle.

Bibl. : E. Wellesley, *Sex and the Occult*, (Le sexe et l'occulte), Corgi Book, 1973, 171ff .

Le livre cite le psychanalyste N. Fodor qui, dans Fate (1964 : janvier), cite le Dr G. Kirkland, pendant de nombreuses années officier médical du gouvernement en Rhodésie du Sud (Zimbabwe), comme “un observateur extrêmement pratiqué.

Voici ce que j'ai vu... Un endroit ouvert dans la forêt. Clair de lune. Une atmosphère nocturne agréable... Des indigènes en cercle. Les femmes d'un côté, les hommes de l'autre... Ils prennent une sorte de viande puante. Buvez ! A boire ! Car aucun indigène n'est capable de faire quoi que ce soit de “psychique” (note : paranormal) sans être ivre. Lorsque le degré d'intoxication requis était atteint, “l'amusement” commençait.

1. Pour commencer, une montée en puissance de la perversion sexuelle. En continuant à boire de plus en plus. Jusqu'à ce que finalement : - ce qui a pris beaucoup de temps - les effets combinés du sexe et de l'alcool ont transformé les participants en une bande presque folle.

2. Puis le nanga (magicien) s'avance au centre du cercle. Il se mit à danser. Sous cette danse, le son de sa voix devint progressivement plus animal, jusqu'à ce qu'il soit impossible de la distinguer de celle d'un chacal dans son état de bien-être... Pendant ce temps, tous les indigènes étaient complètement nus...

Note -- La nudité est appelée “ritus paganus”, rite païen. -

Les joues pendaient mollement. Les lèvres des hommes bavaient et gémissaient comme celles des animaux. Ils se léchaient -- rampaient autour -- les uns des autres comme des chiens. Le nanga entra dans une frénésie indigne d'un homme, tomba sur le sol, s'allongea sur le ventre dans le sable, se tordit, se secoua les membres comme s'il était en proie à un malaise.

Note -- Il ne faut pas croire que ces “primitifs” ne savent pas ce qu'ils font ! Pendant ce temps, il y avait l'imitation parfaite du bronze du chacal. Rien de ce que font les animaux - y compris l'automutilation et l'homosexualité - n'était absent avec les sons qui l'accompagnaient.

Ils savent que la véritable magie noire doit remuer (dynamiser) et mobiliser la couche animale dans l'âme humaine. Ce faisant, ils invoquent des esprits animaux qui sont favorisés par le sexe et sont prêts à faire toutes sortes de bonnes et mauvaises actions avec lui.

Le Ps. 72 (71):9 appelle l'ensemble des divinités animales, des esprits et donc “l'animal “. Rien d'étonnant quand on les voit inspirés à l'œuvre au-dessus.

3. Le point culminant -- Le nanga se releva, effectua encore quelques mouvements en spirale, puis retomba avec un grand jet de sang et de salive sur les lèvres -- De l'extérieur du cercle provenaient des bruits de chacals si réels que je me retournai autour de mon arbre pour voir ces chiens entrer.

Une jeune fille - environ dix-sept ans, d'après ce que j'ai pu voir à ce moment-là - et un homme se sont faufiletés dans le cercle. Ce qu'ils faisaient, je ne peux pas vraiment le dire. Les précédentes imitations d'animaux avaient réussi mais celle-ci était extraordinaire. Je me suis frotté les yeux continuellement. Un sentiment étrange m'a envahi. (...). Il y avait une forte dose de peur, mais - tu riras avec moi - si j'appelais mes sentiments "extranaturels".

Note : Le médecin a apparemment partagé le frisson sacré inhérent à un tel rite.

Il est certain que mes sentiments sont devenus désagréables lorsque, si soudainement et sans aucun avertissement, deux chacals ont copulé dans le cercle. Il n'y avait pas le moindre doute à ce sujet dans mon esprit.

Note : Ceci est un exemple de dématérialisation et de re-matérialisation.

D'une part, il y avait le nanga couché sur le ventre, comme inconscient, dans un état de transport, et d'autre part, il y avait les chacals qui s'approchaient même de lui et le reniflaient avec la curiosité bien connue des chacals.

Ce faisant, il y a un point important : ils ont continué leur sexe encore et encore comme peuvent le faire les chiens, pas les humains : la fille - la femelle chacal (on l'appelle comme on veut) - étreignait fort le pénis du mâle (note : penis captivus)' . - Enfin, ils sont partis, accouplés, dans la forêt.

Le lendemain... Le lendemain, on a amené du quartier une jeune fille - dix-sept ans - terriblement épuisée ; se plaignant d'avoir été enlevée. J'ai dû les examiner. Les organes génitaux étaient horriblement déchirés, enflés et déchirés. Une série de griffures étaient identifiables sur la poitrine et les cuisses.

Note -- A. Bertholet, *Die Religion des alten Testaments*, (La religion de l'Ancien Testament), Tübingen, 1932, 131, ad a, dit : "Sur un homme(s) le royaume de Dieu ressemble, tandis que les royaumes de ce monde (note : au sens biblique) ressemblent à des animaux." -

Ce thème est abordé en Dan. 7:3;-- Isaïe 13:21 ; 34:14 ; Jér. 50:39 ; Ezéch. 34:28;-- Isaïe 27:1 ; Apokal. 13:1 et ailleurs. C'est l'animal du Ps. 72 (71) : 9.

Une incantation païenne.

Ch. Keysser, *Aus dem Leben der Kaileute*, (De la vie des kai) Neuhausz (Deutsch Neu-Guinée in : R. Thurnwald, *Die Eingeborenen Australiens und der Südseeinseln*, (Les indigènes d'Australie et des îles des mers du Sud), Tübingen, 1927, 19, dit que selon les Kai (siècle dernier), l'“esprit” d'un Kai (une tribu) décédé - après la mort biologique - “meurt” également, après quoi cet esprit devient un animal et même un insecte.-- Cette affirmation peut sembler absurde mais elle parle d'un phénomène répandu.

Bibl : Clara Gallini, *La danse de l'argia (Fête et guérison en Sardaigne)*, , Lagrasse, 1988 (// La ballerine variopinta).

Le livre nous initie à un exorcisme aujourd'hui largement disparu, notamment en raison de la modernisation, en Sardaigne.

Note : Le phénomène - connu dans tout le bassin méditerranéen sous le nom de tarantisme (tarantulisme) - tourne autour de l'“argia”, mv. : arge, le nom d'espèces d'insectes venimeux, en particulier le *latrodectus tredecimguttatus*, une araignée qui, par sa piquûre ou sa morsure, provoque chez l'homme un état d'intoxication très douloureux.

Le mythe.-- On appelle Gallini l'explication donnée par les populations. Dans un chant d'incantation viz. on lit : “(...). Retourne sous la terre dans ton monde obscur et ne fais de mal à personne” (o.c., 111). En effet, l'argia est une “anima mala” (mauvaise âme), une “anima cundannada” (âme damnée) qui se venge sur un vivant de son inconfort profond dans “l'autre monde”. Et cherche immédiatement dans l'environnement (“le groupe de conjuration” (o.c., 103/115 : le corps exorciste) la “délivrance” des conditions infernales sous la forme d'un rituel demandé, voire exigé, par l'argia, par l'intermédiaire de la personne mordue/poignardée qui parle en son nom. Sur quoi la personne mordue guérit.

Note : Le mythe dit principalement que l'argia est l'âme des personnes qui ont refusé d'adorer Jésus dans l'hostie le jour du Saint Sacrement. A la suite de quoi, après la mort biologique, ils se transformaient en argia et dégainaient un *latrodectus* pour poignarder un vivant au moment opportun.

Qui donc ? -- O.c., 107.-- Fille, fille nubile, femme mariée, senora (femme de la ville), étudiante, paysanne, cantadora (chanteuse), sonadora (musicienne), danseuse, prostituée, adultère, -- aussi paysan, prêtre etc. “Les arges sont comme nous (...)” -- des gens ordinaires !

'Possession'.-- O.c., 39/94 (La possession).-- La personne mordue "possède l'argia en elle-même", "possède l'âme de l'argia en elle-même". Immédiatement, la personne poignardée a le "sentidu", la pulsion (du foie) de celle-ci. C'est précisément ce qui pousse l'argia, à la fois le possédé, à deviner l'histoire de la vie du "quelqu'un" décédé mais frustré, dans une série d'interrogations ou de comportements. Jusqu'à ce que l'argia soit "satisfaite" et qu'elle l'exprime par le rire soudain de la personne malade ou possédée.

"Carnaval".-- O.c., 178 et passim.-- A la demande généralement autoritaire de l'âme malheureuse du mordu, on répond alors par des propos sexuels et des rites obscènes (qui sont par ailleurs strictement interdits, sauf au carnaval) ainsi que par des satires et des inversions de rôles (homme/femme) (o.c., 167/181). Ceci afin de créer une atmosphère vivable pour l'argia (indiquant le niveau de sa moralité). - Les danses de toutes sortes et la musique font bien sûr partie de cette création d'atmosphère.

Le sérieux -- "Danse ton 'paza' ('paille', c'est-à-dire vanité, nullité) pour que toi, argia, tu sois libérée de ton mal", voilà ce que disent et font le mordu et surtout les villageois qui aident à réaliser l'exorcisme selon la coutume ancienne - païenne. L'enjeu (o.c., 117/139 : L' enjeu) est en effet à la fois la consolation de l'âme, l'argia, et la guérison du mordu. Avec la collaboration active de l'argia, qui revit ainsi l'essentiel de sa vie terrestre passée.

Conséquence : les conjurés - principalement des femmes - ou des hommes en tenue et rôles féminins - se livrent à une épreuve de force (avec la force vitale) sous forme de menaces, de malédictions, de menaces de mort, -- qui se termine par des louanges, des prières, des expressions de pitié. Jusqu'à ce que l'argia exprime sa satisfaction en faisant éclater de rire la personne mordue, totalement guérie.

Représenter l'argia comme de la pâte à pain,-- "l'enterrer" dans un sac (avec la tête à l'extérieur) dans le tas de fumier ou la terre via sa victime. -- Les immerger dans un bol d'eau peut en faire partie.

Païen. -- Il n'est pratiquement pas fait mention des saints guérisseurs ou de Nostra Signora (Notre-Dame) et de Jésus. Une fois le "deus supremu", le dieu suprême, est mentionné. Dans un rôle négligeable. Il n'est pas surprenant que l'épiscopat sarde ait interdit aux prêtres de participer à une telle chose.

“La gioconda verte”

Bibl : S. et R. Waisbard, *Mirages et indiens de la selva*, Paris, 1958, 196s. -

Le couple Waisbard explore l’Amazonie péruvienne. Ils pénètrent sur le territoire des Indiens Shipibo du rio Tamaya.

Ses yeux se fixent rigidement sur les nôtres. Une sorte de “perversion” que l’on doit soupçonner chez elle... La plus étrange de toutes les Indiennes que nous ayons jamais vues. “La Gioconda verte” murmure Monique. Sa tenue est entièrement vert jade. Elle est la seule Indienne habillée en vert dans toutes les rancherias du rio Tamaya.

Tout en elle est mystérieux. Le sourire à la fois doux et voluptueux. Les longues, longues et fines mains aristocratiques. Les yeux qui nous suivent sans discontinuer... “Pourquoi est-elle habillée de ce vert éclatant ? Pourquoi son bras gauche est-il nu et son boléro n’a qu’une manche ? Pourquoi ne porte-t-elle aucun ornement - aucun - comme tous les autres Indiens ? Pas même la vigne autour de la cheville ! Pas de figure géométrique sur les vêtements ? -- Qui serait son maître et seigneur ?”.

Un fait est on ne peut plus clair’ : la Gioconda verte vit recluse.

Les femmes ne les recherchent pas. -- “A-t-elle commis une si grande transgression qu’elle a été chassée ? Ou bien, est-elle une sorte de souveraine qui se considère au-dessus du petit homme de la jungle ?”. Son tambo est situé à quelques mètres des autres tambos : ce genre d’“exil” nous intrigue beaucoup.

Le travail de cuisine, elle l’effectue comme les autres femmes indiennes. Toute la journée. Sa main finement modelée remue le masato - boisson fermentée - dans un bol devant elle. Comme une yogini, elle est assise sur un tapis de boursouflures sèches.

Une fille... Vêtue d’un long corsage blanc. La fille s’appuie contre elle avec crainte. Elle a le même regard trouble. Immédiatement la même allure d’une gioconda. Sans doute sa petite fille.

Note. - Le livre a une photo d’elle. “Le regard lourd et trouble. Un sourire énigmatique, un bras nu, une main d’artiste. La Gioconda verte s’agite dans le masato, une boisson indienne à base de manioc bouilli que les femmes - les Shipibo sont matriarcales - mâchent, recrachent et font fermenter. C’est la boisson des célébrations orgiaques”.

Religion(s) génique(s) ou générationnelle(s).

Examinons brièvement un aspect souvent minimisé par les “spécialistes”, à savoir la dimension génétique des religions.

Dans la Bible, nous trouvons le terme “tôledôt” (Gen. 2:4 (l’“histoire de la descente” des cieux et de la terre lorsqu’ils ont été “créés”) ; 6:9 ; 25:19 ; 37:2). Dans Eph. 3:14, Paul parle du remplacement biblique de la religion païenne de la “genèse” par “le Père qui donne son nom à toute “patria”, groupe de générations portant un nom, dans le ciel et sur la terre”.

Les religions de la genèse...

Bibl : A. Lefèvre, *La religion, Paris, 1921*, 145/168 (*Le culte de la génération*) ; 248/262 (Les génies).

L’auteur commence par préciser qu’il s’agit d’une artère des religions non bibliques. Néanmoins, pour la faire vivre quelques exemples.

O.c., 147... En France, on trouve presque partout des pierres dressées auxquelles on attribue un pouvoir magique concernant la vitalité masculine et la générativité. Les jeunes filles et les femmes stériles les “embrassent” en toute discrétion.

Ainsi : à Saint-Ours (Basses-Alpes) se trouve le rocher sacré sur lequel les jeunes filles glissent pour obtenir un fiancé.

Le menhir de Bourg-d’Oueil (Jura) est une pierre autour de laquelle on exécute des danses en rond. Les jeunes filles et les femmes l’embrassent “d’une manière bien définie” (op. : érotique).

La “pierre de Poubeau” est vénérée le mardi gras sous forme de “danses expressives”.

O.c., 149 -- La puissance féminine de vie et de régénération (ce qui revient au même) était “adorée” sous la forme de pierres arrondies, plates ou équipées de carrières (gaines) ainsi que sous celle de forêts sacrées, de profondeurs marécageuses ou de gouffres.

Note -- Lefèvre souligne : on retrouve cela sur tout le globe.

Esprits génératifs masculins et féminins -- Commençons par ce que disaient les anciens Romains à ce sujet : selon eux, tout homme avait un génie et toute femme un iuno, représentations actuelles de Jupiter et de Iuno, divinités descendantes des Romains. (P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, 1988-9, 165 et 244).

Note - Après tout, les dieux et les déesses ont un “esprit” (genius, iuno) très générateur, qui agit activement dans chaque processus de fécondation. Nous comprenons donc maintenant pourquoi les “païens” considéraient la sexualité comme si sacrée.

L'esprit générateur... Les païens en voyaient un peu partout : dans les choses inorganiques (les roches génératrices chez les Aborigènes australiens, par exemple), dans les plantes et les animaux, dans les personnes, comme nous l'avons dit, mais aussi dans les institutions (les villes, la société entière, l'empereur romain, par exemple).

De tels êtres "surgissent" (sont générés) dans un lieu, une plante, un animal, un être humain ou une institution et garantissent leur existence (continue). Dans tout ce qui est conception, naissance, -- mariage et ainsi de suite, ils jouent un rôle de premier plan. Ainsi, chez les anciens Romains, il existe un génie du lit conjugal, qui est ainsi "consacré".

Les enjeux... Le dynamisme est à nouveau la clé... Du couple primordial absolu (chez les Grecs Gaia et Ouranos par exemple) en passant par les couples de groupes plus petits (peuples, tribus, familles par exemple) jusqu'au couple parental d'une seule personne, l'énergie de fécondation est à l'œuvre, spécialisation de l'énergie vitale plus large.

La religion des ancêtres : chaque personne, chaque groupe vénérât dans ses propres géniteurs (couples) l'énergie qu'il avait reçue de ces êtres géniteurs et qu'il transmettait à ses descendants (Lefèvre, o.c., 161). Bien que les géniteurs décédés aient quitté la terre des vivants, cette mort (purement biologique) n'a pas affecté le fantôme, l'Âme avec son âme-corps de nature matérielle subtile ou fine : la capacité (dans l'ancien corps biologique traversant) de procréer au moyen de leur énergie (génitrice) transmise depuis l'autre monde.

En d'autres termes : leur génie ou iuno est intervenu activement au moment de la conception.

Note : Lefèvre note que le terme "génie" a pour racine le sens de "conception" (cf. genus (grec : genos e.d.m.)). Les manes, esprits ancestraux, appelés aussi "pénates" ou "lares" (bons) et "larves" (fâchés), étaient appelés respectivement "genii" et "iuones" - - Ils étaient considérés comme le signe de la vie cosmique éternelle.

Note - Lefèvre, o.c., 248, dit que les Grecs donnaient le nom de "daimon", esprit générateur et donc chanceux, à ces êtres. Ainsi Socrate avait son "daimon". Pensons à 'eu.daimonia' (vie chanceuse grâce à son propre daimon) et à 'kako.daimonia', vie ratée à cause d'un mauvais esprit ou d'un génie, resp. iuno.

Note -- La discussion sur le 'totémisme' peut avoir (en partie) sa solution ici : le totem -- objet, plante, animal -- est, après tout, une sorte de force vitale d'appellation depuis la conception.

Satan, satanie et satanisme(s).

Dans Job 1:6, - 2:1/13 (Satan comme démolisseur du bonheur terrestre), “satan” est un ou plusieurs “fils de Dieu” (esprits supérieurs ou “anges”). En tant que tel, il appartient au “ conseil de la cour “ de Dieu, c’est-à-dire à ces êtres supérieurs et puissants avec lesquels Dieu gouverne l’univers. Satan est un “ adversaire “ (1 Chron. 21:1;-- 2 Sam. 19:23), à la fois comme tentateur (le “ serpent “ dans Gen. 3:1f.) et ensuite comme accusateur (Ps. 109 (108) : 6 ; Matt. 4:1 (diaolos, diable’)). - Voyons brièvement ce que disent les testaments O. et N.

Selon Etudes carmélitaines, Satan, DDB, 1948, 252/267 (Chez S. Paul), le Satan désigné par le Nouveau Testament est “le dieu de cette aion”, le maître de ce monde en tant qu’époque comprise,-- centre du “corps du péché”, -- corps : c’est-à-dire groupe occulte,-- “péché”, c’est-à-dire déviation (complète) des Dix Commandements,-- “péché”, compris comme quelqu’un, c’est-à-dire le chef du groupe, Satan, le Diable.

Conséquence : cette terre (et même le cosmos tout entier) sont les portes de l’enfer (Matt. 16:18) qui “détruisent” l’atmosphère dans laquelle nous vivons tous (donnant l’impression, à l’examen approfondi, d’un vide absolu (mataiotes).

La lutte : “ Jésus, mis à l’épreuve par Satan dans le désert, habitait au milieu des “ animaux “ (Marc 1, 13). Contre Lui, servi par des anges (op. : consciencieux), vient le chef des forces du mal (op. : forces vitales en créatures), Satan ou le Diable. L’enjeu du combat est le salut ou la perte de l’homme.

Le prince des démons (note : fils de Dieu ou anges sans scrupules) - le prince de ce monde - contrôle le royaume de la mort (note : résumé pour “tout ce qui est calamité (y compris la mort biologique)”). Jésus, le prince de la vie (note : ‘vie’ compris comme ‘paix’ : c’est-à-dire “tout ce qui est salut”), vient enlever la domination qu’il a acquise sur les dominateurs de la terre (note : Matth. 4:8/9) sans raison suffisante (Matth. 9:34 ; Jean 12:31 ; Hébr. 2:14 ; Actes 3:15 ; Apoc. 1:5) . Ainsi A. Lefèvre, Ange ou bête ? (La puissance du mal dans l’ancien testament), (Ange ou bête ? (La puissance du mal dans l’ancien testament)), in : Etudes carmélitaines, G. Bazin et al, Satan, 1948, 13.

L’auteur indique très clairement, en reproduisant la Bible telle qu’elle est écrite, que l’histoire “sacrée” (sacrée, consacrée) est une lutte.

Cette structure de base du “monde(s)” implique que Jésus n’entre pas dans un univers (terre comprise) régi uniquement par la providence divine mais en partie par un Satan de plus en plus puissant. Yahvé (T.O.), la Sainte Trinité (T.N.) n’interviennent que dans nos “ténèbres” (Luc 22:53) ; o.w. lutte (Eph. 6:12) avec “les éléments (note : à prendre en premier, les forces et les êtres vivants) de ce monde” (Gal. 4:3 ; 4:9 ; Coloss. 6:8 ; 6:20), c’est-à-dire, tous ces mystérieux “fils de Dieu” (êtres supérieurs, plus puissants) qui contrôlent la terre telle qu’elle est à un degré très élevé et, selon la Bible, toujours croissant.

L’animal... Ce terme récapitulatif de tout ce qui est “adversaire” se retrouve dans Ps. 72 (71) : 9 (èn 11), dans Dn. 7:11/12... Alfr. 7:11/12.-- Alfr. Bettholet, Die Religion des Alten Testaments, Tübingen, 1932, 131, n.a., dit : “Sur un homme, le royaume de Dieu ressemble comme les royaumes mondains ressemblent à des animaux.” L’auteur dit cela comme un commentaire sur Dan. 7, 9 /14 (le jugement dernier).

Soudain arrive “avec les nuées du ciel” (note : pas des royaumes souterrains de Satan) quelqu’un ayant l’apparence (note : avec l’essence) d’un homme, à qui tout pouvoir est donné. Jésus a appliqué ce texte à lui-même. Après tout, c’est lui qui délivrera l’univers, la terre et les hommes de la terre (Rom. 8:19/22). Quand il reviendra dans la gloire. Nous sommes maintenant dans une étape intermédiaire.

Le satanisme... Nous définissons le “satanisme” comme la volonté et la pratique de charger comme un conduit tout ce qui est Satan et Satan... Cela se fait d’une infinie variété de façons.

J. Lignières, *Les messes noires (La sexualité dans la magie)*, Paris, 1928. L’auteur dit : les messes noires semblent être le rite par excellence par lequel on convoque Satan et son Satan comme la puissance qui contrôle cette terre. L’immédiatement désiré (le désir est le motif ou le mobile par excellence (o.c., 112 ; 194)) est “le succès dans l’ordre matériel”, (o.c., 13). Dans toutes les magies noires, “un certain sexualisme” joue un rôle (c.o., 17) et on s’adresse à des êtres surnaturels (‘élémentals’), à des êtres terrestres, supérieurs et inférieurs. On les séduit en créant “une ambiance attractive” (o.c. 20). Le “sexualisme” mis en avant par l’auteur y joue un rôle majeur. Entre autres par “la nudité” (O.c., 23).

Note : Ce que la Bible cache (par prudence), elle l’explique clairement : Satan, en tant qu’animal, doit être séduit par le sexe.

Le paradoxe de l'Eucharistie.

Pour comprendre l'Eucharistie, il faut la situer dans le langage de la Bible... Commençons par un usage neutre du langage : la “ chair “ (= système musculaire) et le “ sang “ se distinguent des “ os “ (solidité) chez les animaux et chez l'homme.

Par métonymie, la “chair” désigne parfois le corps tout entier (Lév. 13:13) -- Notons que le “sang” est indiqué comme contenant la “substance de l'âme” (force vitale). Ce qui joue un rôle prépondérant dans les sacrifices.

L'âme et l'“esprit” (force vitale divine).

L'âme (nefesh, psuchè) fait de la chair et du sang quelque chose de vivant (Gen. 2:7). Cependant, l'âme n'engendre que des capacités naturelles (normales et paranormales (extraterrestres)). La vie qu'elle engendre est a. acceptée comme un fait brut, b. purifiée et c. élevée à un niveau surnaturel par l'esprit de Dieu (ruah, pneuma), qui engendre la “vie éternelle” réellement voulue par Yahvé, resp. la Sainte Trinité.

En passant, le chapitre sur la résurrection dans 1 Cor. 15 (en particulier 15:35/50) repose sur la distinction entre l'âme et l'esprit (divin) ou la force vitale. Cf. Jean 5:29.

La chair et le sang.-- Distinguez le langage péjoratif du langage mélioratif.

a.-- Péjoratif.-- 1 Rois 22:38 : “Les prostituées se baignaient dans le sang du roi Achab” (pour gagner de la force vitale).-- Ps. 16 (15):4 : “Les libations de sang (des païens), je ne les mettrai jamais en gage”. Cf. 1 Cor. 8:1 ; 8:7 (chair et sang sacrifiés aux idoles).

En particulier Matt. 16:17 : “L'intuition de la foi de Pierre sur l'être véritable de Jésus n'est pas venue par la chair et le sang (note : situés aux portes des enfers, comme l'insinue Matt. 16:18) mais par le Père de Jésus qui est dans les cieux” (car la chair et le sang ne sont que l'âme tandis que le Père est “esprit”). Dans 1 Cor. 15:50, la “chair et le sang” sont assimilés à la “corruption” et le “royaume de Dieu” à l'“immortalité”.

b.--Méliorative.- L'Eucharistie, chair et sang, est “esprit”. Jésus a bien pris chair et sang (âme) mais en vertu de sa force vitale divine (“esprit”) en tant que deuxième personne de la Sainte Trinité, percée par sa glorification (résurrection), il purifie la chair et le sang, les élève à un niveau surnaturel.

Il en résulte, dans la force vitale de la Bible, une force vitale entièrement nouvelle (ruah, pneuma) qui sauve l'au-delà de l'emprise de l'absence de scrupules et du “sheol” (monde souterrain).

A la lumière de ce qui vient d'être dit, nous allons maintenant lire la Bible.

1 - Marc. 14:22/24.-- “ Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le leur donna : “Prenez, mangez : ceci est mon corps”. Puis il prit une coupe, rendit grâces et la leur donna : “Ceci est mon sang (...).

2 - Jean 6:54 : “Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle.”

Note - Il s'agit bien sûr de la chair et du sang glorifiés de Jésus, qui portent en eux un “esprit” et qui, par la communion, confèrent un “esprit”, une force vitale divine surnaturelle. C'est la fameuse “transsubstantiation” (transformation du pain et du vin en chair et en sang de Jésus). Cf. Ps. 16 (15) : 9/10.

Communion “ (communion, participation). - Paul compare.

a. - 1 Cor. 10, 19 - “ La chair que l'on offre (dans les temples païens) aux idoles. C'est aux démons (esprits mauvais) et non à Dieu qu'on la sacrifie. Or, je ne veux pas que vous soyez en communion (‘communiquez’) avec les démons”.

b.-- 1 Cor. 10, 16.-- “La coupe (note : de l'Eucharistie) n'est-elle pas la communion (‘communion’) avec le sang du Christ ? Le pain (....) : n'est-il pas la communion avec le corps du Christ ?”.

Incompatibilité.-- 1 Cor. 10, 21.-- “Tu ne peux pas boire à la coupe du Seigneur Jésus et à celle des démons. Tu ne peux pas t'asseoir à la table du Seigneur et à celle des démons.” -

La raison. - Comme le dit Gen. 6:3 - le texte axiomatique de toute la Bible - les démons représentent, pour la raison de leur absence de scrupules (“harmonie des contraires” (Gen. 2:9, 2:11, 3:5, 3:22 : la connaissance, c'est à dire être à la fois dans le bien et dans le mal)), “la chair (et le sang)” (compris comme l'absence de scrupules et donc la simple vie naturelle (âme) et la destruction, tandis que Jésus représente “l'esprit”, la force vitale divine (ruah, pneuma), (cf. Gal. 5:16 / 25)

Le jugement de Dieu.

1 Cor. 11:27.- “Quiconque mange le pain sans honneur et boit de la coupe (de l'Eucharistie) pèche contre le corps et le sang du Seigneur.” -

1 Cor. 11:30.-- “A cause de cela, il y a parmi vous, Corinthiens, beaucoup de malades et d'infirmes, et plusieurs sont morts.” Comme le dit Gal. 6:7, “Dieu ne permet pas qu'on se moque de Lui.”

Note.-- Les masses noires des satanistes sont d'une telle dégradation un degré suprême : elles veulent la force vitale sainte du Seigneur sans la conscience qui en est la condition absolue. Toujours à nouveau Gen. 6:3 !

La religion, c'est l'attention portée au sacré.

Bibl : K. Leese, *Recht und Grenze der natürlichen Religion, (Le droit et la limite de la religion naturelle)*, Zürich 1954, 195.-- Sénèque de Cordoue (1/65), Lettre 41, dit ce qui suit.

S'il arrive que ton chemin débouche sur une forêt où se trouvent de nombreux vieux arbres de taille moyenne qui, à cause de leurs nombreuses branches entrelacées, empêchent de voir le ciel, alors la proceritas silvae, la majesté de la forêt, le secretum loci, le mystère du lieu, l'admiratio, l'émerveillement de ce royaume dense et ininterrompu d'ombres, ne manqueront pas de provoquer en toi la fides numinis, la croyance en la règle divine.

En tombant sur une grotte qui s'enfonce profondément dans les montagnes rocheuses situées au-dessus d'elle - non pas faite par la main de l'homme mais créée par des forces naturelles d'une telle ampleur - , le quaedam religionis suspicio, une sorte de sensation du sacré (divin), naviguera dans votre âme.

Les sources des grands cours d'eau sont sacrées pour nous. Là où de façon surprenante - on ne sait pas d'où - un grand cours d'eau jaillit, on érige des autels. Les sources chaudes sont des objets de vénération, et beaucoup d'eaux tranquilles ont acquis une sorte de consécration à cause de leur environnement ombragé ou de leur profondeur insondable.

Voici, en traduction, le texte de Sénèque qui, en tant que stoïcien, subit l'influence de Poséidonios d'Apamée (-135/-51), précurseur de la pensée néoplatonicienne).

Commentaire : Il n'y a pas d'un côté la vie dans la nature (forêt, grotte, ruisseau, source chaude, etc.) et de l'autre la croyance dans les divinités comme quelque chose de totalement séparé. Il y a, cependant, une expérience de la nature qui est en même temps sacrée et à travers les choses de la nature, le sacré (des anciennes divinités) devient connu.

C'est ainsi que nous comprenons la phrase de saint Paul, Rm 1,20, où il dit - mais cette fois-ci de façon biblique et non anticostoise - que les perfections invisibles de Dieu, le Dieu biblique, sont connues à travers "ses œuvres", c'est-à-dire les choses créées.-- Ceux qui n'ont pas été (totalement) sécularisés ressentent encore dans leur vie spirituelle quelque chose de cette religiosité primitive et antique.

Géographie “sacrée” (sacrée).

Bibl : W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten*, (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes), Amsterdam, 1947, 254/ 260.

“Les villes grecques qui étaient appelées Pulos, entrée, étaient appelées ‘portes de l’enfer’” (O.c., 255).

“Tu es Pierre, rocher, et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l’enfer ne la submergeront pas”, dit Jésus (Matt. 16:18).-- Que signifie l’expression ?

Memphis (Égypte) -- Plus tard, les auteurs grecs ont dit que les murs protégeaient la ville des inondations et des ennemis. Mais il s’agit là d’une interprétation séculaire.

Sokaris, Osiris, Ptah, Sebek, Anubis, Neit, Hathor, le dieu du Nil Hapi sont toujours considérés comme incluant “le mur (domaine)”. Le temple de Sebek, le dieu-crocodile, est appelé “le mur de Sebek”, ou : “Dans le mur de Sebek, Ptah monte rayonnant au sud de son mur”.-- Les murs séculiers (terrestres) sont en même temps des murs mythiques “sacrés”.

En effet, les divinités principales de Memphis étaient des divinités de la terre et du monde souterrain (“enfer”). La ville était leur lieu de résidence visible (domaine, zone de travail) mais leur lieu de résidence réel était le royaume des morts. La ville et sa forteresse - toutes deux appelées le mur - sont le pressentiment visible (“similitudo participata”, ressemblance et cohérence) de “l’enfer”, le monde souterrain.

Thèbes (Grèce) - Les Égyptiens, mais aussi d’autres peuples anciens, concevaient le royaume des morts comme une forteresse entourée de murs. Oui, ils considéraient leurs villes comme des “images” (métaphoriquement et métonymiquement) de cette terre de “vie éternelle” (note : “éternelle” non pas au sens biblique, mais au sens païen de lever et coucher). Comme Memphis.

Déméter (la déesse principale), Dionusos, les Kabeiroi (Cabires), Harmonia et son fils Poludoros (Plouton) “vivaient” à Thèbes. Le sanctuaire de Déméter se trouvait sur la forteresse (Kadmeia) et était appelé “l’île des bienheureux”, c’est-à-dire le pays de la vie “éternelle”.

Le poète Pindares (-518/-438) dit que ceux qui sont morts aimés des divinités atteignent la vie impérissable “dans la forteresse (‘tursis’) de Kronos (note : un dieu principal) sur l’île des bienheureux”.

Note : non seulement le château de Thèbes, mais la ville entière était la contrepartie visible de l’“autre” monde (situé sous la terre). De sorte que les habitants vivaient réellement dans le monde souterrain, déjà maintenant sur cette terre. Nous comprenons mieux maintenant ce que signifiait réellement l’église dans l’esprit de Jésus.

L'aliment comme aliment "sacré".

Bibl : W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis der antieke godsdiensten*, (Recueil de contributions à la connaissance des religions anciennes), Amsterdam), 1947, 291/314 (La richesse de la terre dans le mythe et le culte).

Principal axiome en la matière : les divinités souterraines sont à l'origine des richesses de la terre, en premier lieu le stock de denrées alimentaires (végétales, animales), qui sont en tant que telles "sacrées".

Les esclaves/les femmes esclaves. - Cf. o.c., 201/229 (La conception antique de la servitude). -- Le caractère sacré d'un prisonnier de guerre, par exemple, n'a pas été aboli lorsqu'il a été mis en "service" comme esclave/femme esclave après avoir été "sub corona" enguirlandé, acheté : il est resté dédié aux divinités, à Rome aux Lares familiares (esprits familiaux) et à Saturne, qui était assimilé à Dis Pater, source de la vie souterraine. Saturne lui-même était représenté dans le temple près du Capitole sous les traits d'un esclave lié. Le fait d'être lié signifiait l'état de mort (déclin) d'où la vie s'élève (ascension).

La bénédiction divine reposait sur le travail des esclaves en tant que médiateurs entre Dieu et les hommes. Ils rassemblaient les richesses de la terre dans des entrepôts et des greniers et préparaient la nourriture pour la famille sur l'âtre, où brûlait le feu de la terre, c'est-à-dire le feu sacré de l'âtre.

Mola Salsa - Les vestales, les vierges qui gardaient le feu sacré du peuple romain, préparaient la mola salsa, un mélange d'épis de maïs grossièrement moulus (cueillis de manière tout aussi rituelle lors de la nouvelle récolte) et de sel dissous dans l'eau, qui était également traité de manière rituelle. La mola salsa était portée dans le penus Vestae, le cellier de la déesse Vesta, déesse des vierges.

Les anciens Romains voyaient dans la mola salsa le prototype sacré, c'est-à-dire chargé d'énergie, de tous les aliments. "Tout aliment était sacré parce qu'en lui était active une énergie divine, celle du renouvellement de la vie". (O.c., 309). Or, la mola salsa était de manière exceptionnelle porteuse de la puissance divine. Après tout, les rites de préparation étaient destinés à amener l'énergie divine à se déployer sans entrave - "dynamisation" - dans ce type d'aliment. En tant qu'incarnation "pure" de la vie ascendante des divinités souterraines, elle pouvait servir de "consecratio" à d'autres offrandes.

La pensée primitive : le mythe.

Bibl : P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, 1988-9, 308 (Narcisse), 312 (Némésis).-- Nous suivons une des versions du mythe de Narkissos.

Narkissos (Lat. : Narcisse) descend du dieu du fleuve Kefisos et de la nymphe Leiriopè. À sa naissance, le devin aveugle Téirésias déclare : “L’enfant, s’il ne se regarde pas fixement, atteindra une haute vieillesse.” -- En grandissant, Narkissos, en raison de sa beauté, devient l’objet de l’engouement d’innombrables jeunes filles et nymphes (esprits de la nature). Mais il n’a jamais accepté. -- Même la nymphe Echo (Weatherspoon) est tombée amoureuse de lui. Sans rien accomplir. Devenue désespérée, elle se sentait de plus en plus seule, de plus en plus maigre. Jusqu’à ce qu’il ne reste d’elle qu’une voix plaintive en guise de réverbération.

Némésis est la déesse qui est la “revanche des divinités”, -- surtout là où se produisent des franchissements de frontières -- “hubris” -- qui perturberaient l’ordre divin-démoniaque de l’univers.

Les filles et les nymphes rejetées se tournent alors vers Némésis. Celle-ci élabore un “ atè “, jugement divin, mieux : une vengeance divine comme rétablissement de l’ordre. Elle attend un jour de chaleur étouffante. Narkissos part à la chasse et devient la proie d’une soif violente. Au-dessus de l’eau d’une source, il se penche et “se regarde”. C’est alors qu’il tombe éperdument amoureux de son propre reflet dans l’eau. Il devient indifférent au monde environnant et meurt sur place... Là où il est mort, une fleur, la jonquille, pousse...

Note -- Dans une version boiotique, c’est un jeune homme, Ameinias, qui tombe amoureux de Narkissos et se tue avec l’épée que Narkissos lui laisse devenir.-- Ceci montre que le mythe peut prendre plusieurs formes.

Structure... Direction : comportement normal face à l’amour ; déviation de celui-ci ; récupération. C’est là que se situe le rôle de Némésis dans l’univers.

Encadré : un mythe est, bien sûr, une histoire. Au sens sacré -- et non comme un passe-temps littéraire -- l’enjeu est la force vitale : Narkissos, par sa rigidité, épuise la force vitale d’Echo (qui, par son exagération, contribue aussi à épuiser sa propre force vitale). Némésis ne punit pas Narkissos de quelque manière que ce soit : elle vise sa force vitale, la source de sa vie et de son bonheur. Mais c’est la religion.

Gaia. La mère primitive.

Bibl : C.J. Bleeker, *De moedergodin in de oudheid* (La déesse mère dans l'antiquité), La Haye, 1960, 25vv. (La mère primitive).

Nous nous attarderons sur un thème qui retient encore l'attention des historiens des religions et de la culture, comme en témoigne R. Fester et a., *Vrouw en macht* (Vijf miljoen jaren oergeschiedenis van de vrouw), (Femme et pouvoir (Cinq millions d'années de l'histoire primitive de la femme)), Helmond/Anvers, 1980 (// *Weib und Macht*, Frankf. a. M., 1979).

Le modèle hellénique... Pour les Hellènes anciens, oui, archaïques, “gè” ou “gaia”, la terre, outre ce que nous appelons aujourd'hui “la terre”, était aussi la contrepartie visible de “la plus ancienne divinité”. Hésiode, le penseur poétique (-800 /-700), dans sa *Théogonie* (littéralement : histoire de l'origine des divinités), raconte le mythe.

“Au commencement” (ce qui signifie à la fois “au commencement temporaire” et “en tant qu'origine permanente c'est-à-dire “en tant qu'origine permanente (principe) depuis le début de l'univers”), il n'y avait que le “chaos” (le vide). Soudain, au sein de cet espace vide, Gaia, la déesse de la Terre, et Eros, le dieu érotique, “virent le jour”. Grâce à une maigre intervention d'Eros, Gaia “engendre” Ouranos, le dieu du ciel, son égal. Puis elle ordonne à “l'espace vide” ou “chaos” (ne pas confondre avec “désordre”) “les hautes montagnes et ‘Pontos’, le dieu de la mer”.

Avec Ouranos, elle donne naissance à six Titans mâles et six Titans femelles (que l'on appellera “dieux et déesses sauvages et sans culture”, trois Cyclopes (monstres borgnes), trois monstres à cent bras...).

Note -- Il faut se rappeler que des gens comme Hésiode étaient en même temps des “voyants”, doués de mantique, et qu'ils n'ont pas simplement inventé quelque chose lorsqu'ils ont exprimé leurs “intuitions” concernant l'univers, c'est-à-dire “tout ce qui était, est maintenant et sera toujours” (un concept ontologique), dans un langage poétique. En d'autres termes, ce qu'Hésiode “voit” (réalise) reflète réellement l'état primitif de l'univers. Du moins tel qu'il est perçu par sa mante.

Démoniaque... La Déesse Primordiale englobante est un être “démoniaque” au sens de W.B. Kristensen : elle a “un double cœur”, comme le dit Bleeker. Elle “donne et prend” (le salut et l'impie). Elle est galvanisée dans la “boîte de Pandore”, le réceptacle dans lequel la terre, pensez à la déesse de la terre, “stocke à la fois la vie et la mort” (Bleeker, o.c., 28) comme ses “cadeaux”.

Note : “Terre Mère”, -- Comme G. De Schrijver, *Pachamama* (Moeder Aarde en de strijd om democratische rechten) in Peru (Terre Mère et la lutte pour les droits démocratiques au Pérou), in : *Streven* 54 (1986) : 3 (déc.), 223/236, dit, au Pérou, parmi les étrangers, la Mère Terre est encore vénérée avec crainte et espoir. Tout comme en Inde par exemple ou ailleurs.

Thémis, la déesse primitive des Hellènes.

Bibl : F. Flückiger, *Geschichte des Naturrechtes, I (Die Geschichte der europäischen Rechtsidee im Altertum und im Frühmittelalter)*, (Histoire du droit naturel, I (L'histoire de l'idée européenne du droit dans l'Antiquité et le haut Moyen Âge).), Zollikon-Zürich, 1954, 17/34 (Thémis).

L'auteur distingue deux couches dans les fondements sacrés du système juridique hellénique le plus ancien et archaïque, "themis" ("Themis") et "dikè" ("Dikè"). Thémis est "chthonique" (= tellurique, liée à la terre), Dikè est "olympique", liée à la lumière.

Thémis, la déesse primordiale, en/au-dessus de Thémis, la créature de la loi.-- Thémis, la déesse primordiale, est une "déesse mère", titanique (inculte) par nature,-- "fille de" (étant égale) à Gaia, la déesse primordiale par excellence, et à son descendant primordial, Ouranos (littéralement : Ciel). "Elle est parfois même assimilée à Gaïa, la Terre Mère" (o.c., 29).

Note.- Cela signifie qu'elle ne connaît pas la "conscience" au sens où nous l'entendons, mais le destin (qui implique une "conscience" irrationnelle). En d'autres termes : en tant que déesse déterminant le destin, elle suit les impulsions irrationnelles (harmonie des contraires) de son "cœur" et est donc imprévisible. C'est aussi la délivrance du bien et du mal, du salut et de l'impiété.

Son système judiciaire, Thémis -- Elle est présente et active de manière visible et tangible dans son "domaine" : tout d'abord les relations de sang (mariage, procréation, vengeance par le sang (suite au meurtre du père/mère, de la sœur/du frère, par exemple l'hospitalité), puis la religion primitive (rites, en particulier les rites domestiques (sacrifices), l'hospitalité, -- le fait de prêter serment. Tout cela concerne la vie terrestre, oui, la vie terrestre.

Mais son domaine concerne aussi la mort : elle est chez elle dans l'Hadès, le monde souterrain ou "enfer" (pas tellement au sens biblique), qui contient aussi bien les morts que les êtres titanesques et apparentés. Le culte des ancêtres appartient à sa sphère. La nuit aussi, à la fois comme phénomène naturel et comme déesse de la nuit, qui est son être même.

Déesse du destin. Tout ce qui est la "sagesse" - sagesse obscure - de la voyance (oracles, guérisseurs, etc.). (surtout tout ce qui est enrichissant ou appauvrissant"), elle l'expose car elle possède l'"a.lètheia", la révélation (si elle correspond à ses caprices), concernant le destin.

Droit Uxorique : S'il s'agit d'une dynastie, son représentant est le souverain. Celui-ci - et non le monarque mâle - est le prince. Ainsi Odyssees ne devient monarque que par son mariage avec Pénélope.

Conclusion. - On voit que la déesse primordiale est, pour ainsi dire, le fondement.

La descente aux enfers d'Ulysse (Homère).

Ulysse, prince d'Ithakè (aujourd'hui Théaki), descend dans le monde souterrain des ancêtres, entre autres, pour consulter le devin ou le voyant Tirésias. (Cf. 1 Sam. 28, 3/15 (Saül consulte Samuel). A son arrivée (à un endroit de la terre approprié à cet effet, sanctifié), il sacrifie une brebis et un bélier, tous deux à poils noirs... Nous lisons simplement le récit d'Homèros (Lat. : Homère), Odusseia XI:1vv.

1. Après avoir invoqué la multitude des morts, j'ai pris la brebis et je l'ai égorgée au-dessus de la fosse (ou autel bas) : du sang noir a coulé et de la forêt de l'honneur (ou du sombre monde souterrain) se sont élevées de nombreuses âmes de ceux qui s'étaient endormis.

Des jeunes mariés et des jeunes hommes vinrent, ainsi que des vieillards chargés de chagrin et des jeunes filles encore enfantines avec un chagrin précoce dans le cœur. Nombreux aussi étaient ceux qui avaient été blessés par des lances de cuivre : des hommes qui avaient été tués à la guerre, avec des armures tachées de sang... Ils se pressaient de tous côtés autour de la fosse sacrificielle, en poussant des cris horribles. J'étais horrifié. Je donnai alors rapidement l'ordre et poussai mes bons compagnons à braconner et à brûler les deux moutons, abattus par l'horrible minerais, tandis qu'ils invoquaient bruyamment les divinités ainsi que la haute puissance d'Hadès (ou : des Enfers) et la terrifiante Perséphoneia (ou : Lat. : Proserpinal la partenaire du dieu Hadès, ou le dieu des Enfers). Pendant ce temps, j'ai moi-même rapidement arraché l'épée de la hanche et empêché les têtes balancées des morts de s'approcher du sang avant de consulter Tirésias.-

Note : Les objets métalliques tranchants, s'ils sont bien dirigés par la pensée, repoussent les âmes, les fantômes, les esprits. Ceux-ci, après tout, ne sont pas attirés par le sang biologique mais par la force vitale qui entoure le sang comme une aura et le "nourrit" (le revigore).

2. L'esprit de Tirésias, le devin thébain, s'éleva avec un bâton d'or. Il me remarqua et commença : "Noble fils de Lairtes, imaginaire Ulysse, pourquoi, misérable, as-tu quitté la lumière du soleil et es-tu venu ici pour voir les morts avec le lieu de leur douleur ? Mais retourne et retire l'épée de la fosse sacrificielle, afin que je puisse boire de son sang et t'annoncer des choses sans tromperie." Ainsi parla-t-il. Je suis retourné et j'ai remis l'épée argentée dans son fourreau. Il a bu le sang noir. Alors, l'auguste devin (...) commença.

3. Là, je perçois l'âme de ma mère réticente. Pourtant, sans voix, elle est assise près du sang. Elle ne veut pas regarder son propre fils. "Dis-moi, prince (note : Teiresias), comment me reconnaîtrait-elle, comment verrait-elle que c'est moi ?". Je parlai ainsi.

Aussitôt il me répondit et me dit : "Avec des mots intelligibles, je te l'exprime, et je te le donne à comprendre : tous ceux qui, parmi les absents, te permettent de boire du sang, tu parleras en toute liberté ; mais tous ceux que tu refuseras, tu ravaleras en silence." Ainsi parla l'âme du prince Tirésias et sur ce, elle disparut rapidement dans la maison d'Hadès. Ceci après qu'elle (note : l'âme de Tirésias) ait prédit mon destin.

Je restai là et attendis jusqu'à ce que finalement ma mère apparaisse, boive le sang noir et me reconnaisse immédiatement. Avec un son de pitié, elle prononça les mots ailés : Mon enfant, comment es-tu arrivé jusqu'ici, dans l'obscurité brumeuse, encore vivant ? Car il est difficile pour les vivants de voir cela ici (...).

Voilà pour trois extraits qui donnent un aperçu de ce que faisaient les Grecs archaïques quand, avec des résultats, c'est-à-dire avec des énergies d'âme enrichies par le sang sacrifié (la brebis femelle et le bélier mâle), ils convoquaient les morts pour connaître le destin -- surtout le destin futur.

Note:-- Les esprits éclairés - les rationalistes d'aujourd'hui - interprètent l'histoire d'Homère comme une "fantaisie", c'est-à-dire une imagination totalement inventée. Ceci parce qu'ils n'ont pas pratiqué eux-mêmes cette praxis et la jugent donc comme étrangère.

Les spiritualistes modernes essaient de l'imiter. Souvent sans succès, c'est-à-dire avec pour résultat des transmissions trompeuses de soi-disant esprits (de préférence de membres de la famille ou de célébrités).

Notez comment le texte d'Homère indique très clairement que

- a. matière, ici : le sang,
- b. chargée de force vitale (Gr. : *dunamis*),
- c. susceptible de transmettre des informations "sans tromperie" constitue la triple structure d'un voyage en enfer, c'est-à-dire d'une "vision" dans les enfers.

En effet, Ulysse, comme la plupart des princes archaïques, devait être lui-même un voyant. S'il ne l'était pas, il ne pouvait tout simplement pas "voir" ni les ombres, ni le voyant Tirésias, ni sa mère... Homère présuppose un public familiarisé avec le "voir" et ses conditions sacrées.

Incubation (sommeil des salles de guérison., sommeil du temple).

Bibl : C.A. Meier, *Antike Inkubation und moderne Psychotherapie*, (Incubation ancienne et psychothérapie moderne), Zurich, 1949.-- On enlève le spécial.

Incubation.--

Incubare”, en latin, signifie “dormir dans l’espace de guérison”. Cet espace ou ce lieu était appelé en grec ancien “katabasion”, lieu dans lequel on arrive par descente. En effet, généralement, des êtres souterrains - divinités, daimones (entre divinités et êtres inférieurs chez les êtres vivants) e.d.m. - y apparaissaient (‘epiphania’, épiphanie, entrée) (domaine) en réponse aux prières d’un malade. Le moyen de communication prééminent entre les êtres guérisseurs et le malade était le rêve, mais un rêve thérapeutique (diagnostic et indication de thérapie). Le contenu du rêve était ensuite exécuté dans le sanctuaire. En d’autres termes, on dormait dans le sanctuaire souterrain afin d’être inspiré (une forme de mantra).

Similia similibus. (sympathique) -.

Dans les anciens lieux de guérison, on pratiquait une “homéopathie” (note : au sens large) prononcée : le divin (note : au sens païen), c’est-à-dire la maladie (note : causée par un être supérieur), est guéri par le divin, c’est-à-dire la divinité ou l’esprit responsable de la maladie”.

En d’autres termes : les êtres supérieurs païens sont “l’harmonie des contraires”. Ils rendent malade et - s’ils sont favorablement disposés, - ils guérissent. “Le salut et la calamité venaient d’eux” dit W.B. Kristensen. Et la vie ascendante et la vie descendante proviennent d’une seule et même source, ces êtres démoniaques.

La règle de base. -

L’oracle (déclaration divine) du dieu olympique Apollon à ce sujet dit : “Ho trosas iasetai” (Celui qui a engendré la maladie la guérira). -- Nous sommes immédiatement en présence d’une religion à mystères : celui qui “ voit “ (mantique) est l’incubateur (e) ; ce qu’il/elle “ voit “ (perçoit de façon paranormale) est le rêve (le processus de guérison) ; le “ mustèrion “, l’acte sacré ou le “ mystère “ est le processus de guérison en cours.

Note : Le sanctuaire le plus célèbre était “Epidauros hierra”, la sainte Epidauros, à 9 kilomètres de la ville d’Epidauros, en Argolis. Du sixième siècle avant J.-C. jusqu’au troisième après lui. Mais chaque ville importante avait son asklepieion.

Démonisation nocturne.

Bibl : A. Bertholet, *Die Religion des alten Testaments*, (La religion de l'ancien testament) Tubingen, 1932, 9 et 13 (Dämonistisches). Bertholet est convaincu que les “ paroles “ (histoires) ultérieures ont à voir avec des “ êtres supérieurs, divins “ (el, elohim). Nous lisons avec lui.

Gen. 32, 25/32. -- Jacob fut laissé seul. -- Un homme lutta avec lui jusqu'au lever du jour, et voyant qu'il ne pouvait pas maîtriser Jacob, il le prit par l'articulation de la hanche, de sorte qu'elle fut disloquée. L'homme : “Lâche-moi. L'aube est déjà là”. Jacob : “Je ne te lâcherai pas tant que tu ne m'auras pas béni”. Lui : “Quel est ton nom ?”. “Jakob.” “On ne t'appellera plus Jacob mais isra.el (littéralement : être divin) car tu as lutté avec un elohim, un être supérieur, et tu as vaincu”. -- Jakob : “Ton nom ?” Mais l'homme : “Pourquoi me demandes-tu mon nom ?”.

Note : Exode 3:13v., Ps. 54:3, Loi. 13:17v. trahissent que la connaissance du nom (name-and-roll) confère un pouvoir.

Et l'homme le bénit sur place.-- Jacob colla le nom peni.el (littéralement : être divin à visage découvert) sur ce point, “car -- ainsi disait-il -- j'ai vu un elohim, être divin, face à face et survécu.” Depuis, il boite à la hanche.

Note : L'homme en chair et en os, un El ou Elohim, était apparemment un être démoniaque que Jacob voulait défier en tant que croyant de Yahvé, sous une forme incarnée et donc trompeuse.

Job 4 : 12/16 (18) - Elifaz.-- J'ai eu aussi un événement fugace. J'ai entendu un bruissement,(...). Un souffle a caressé mon visage. Les poils de mon corps se sont redressés. Quelqu'un s'est levé. (...). Le silence. Jusqu'à ce qu'une voix devienne audible : “Y a-t-il un mortel auprès de Dieu ? (...). Même en ses serviteurs (op. : anges), Dieu n'a aucune confiance, et c'est à ses anges qu'il fournit la preuve convaincante de l'erreur (...).”

Ces deux textes de la Bible, dans ses portions les plus anciennes, sont des témoignages d'un Israël très primitif. Chez tous les primitifs, la nuit (Jean '13, 30, “ Il faisait nuit “) est l'heure des démoniaques, en partie bons en partie mauvais, “ êtres divins, comprenez : supérieurs, puissants “, qui “ visitent “ les hommes au plus profond du sommeil (Job 4, 13). Non pas qu'une telle chose se produise souvent. Mais la rumeur en est suffisante pour provoquer “le tremblement de la peur et de la crainte” (Job 4, 14).

La révolution éthique de la Bible.

Bibl : K. Leese, *Recht und Grenze der natürlichen Religion*, (Droit et limite de la religion naturelle), Zurich, 1954, 295ss. -- Dans les religions païennes, comme dans les religions naturelles, la rencontre avec le sacré dans la nature suscitait facilement l'érotisme. L'auteur esquisse comme suit la révolution biblique à cet égard.

La religion sémitique pré-asiatique des Cananéens était celle d'agriculteurs et de propriétaires de vignobles... Le dieu principal était Baal, présent dans les nombreux Baals locaux, c'est-à-dire les seigneurs ou possesseurs de lieux ou d'objets fertiles, tels que les arbres et les forêts, les sources, les étangs, les lacs et les ruisseaux. Son culte avait lieu de préférence sur les "hauteurs" (collines, montagnes), à ciel ouvert. Les fruits et les produits de la terre étaient offerts. Des pierres commémoratives en forme de phallus, érigées à côté de l'autel, symbolisent la fertilité du dieu, qui est visiblement présente. Le jeune taureau était également son symbole.

A chaque Baal s'ajoutait la déesse suprême, l'ashera (phénicien : Astarté, Babylonien : Ishtar, arabe du sud : Athtar, syriaque : Athar ou Atargatis). Elle est la déesse qui donne et détruit la vie (ce que W.B. Kristensen appelle "l'harmonie des contraires") des plantes et des animaux ainsi que, bien sûr, de la fertilité humaine dans la praxis sexuelle et l'éros. Le symbole est la femme nue tenant ses seins à deux mains.

Religion sexuelle. - Astarté était appelée "l'hiérophante des dieux" par les Babyloniens : elle cherchait constamment, en tant que femme célibataire, "son bale", son amant et général. Son symbole est l'asherah, le "poteau de bois" qui représente l'arbre sacré, symbole de fertilité.

Les initiés... Au service de la déesse se trouvent des hommes et des femmes (hébreu : kedesh, grec : hierodoule) qui, en tant qu'hommes et femmes sacrés, accomplissent des actes sexuels sacrés dans les temples en l'honneur de Baal et d'Astarté. Le sacrifice et le repas sacrificiel impliquaient la consommation de vin, la danse et la musique, l'ivresse et le ravissement.

La religion de Yahvé... Hors d'Israël et en Israël (syncrétisme), les prophètes ont été confrontés à cette religion. Avec leur propre perspicacité, ils ont exposé le démonisme des pratiques religieuses naturelles. Ils ont introduit - ou essayé d'introduire - Yahvé, Être suprême au-dessus de toutes les divinités, avec les dix commandements, c'est-à-dire la conscience.

Les madones noires.

Bibl. : S. Cassagnes-Brouquet/ J.-P. Cassagnes, *Vierges noires* (Regard et fascination), Rodez, 1990-2.

Le point de départ du livre est le fait qu’au sein du monde catholique, en particulier en France (dans le Massif central (+ Auvergne)), un certain nombre de statues ont été (et sont toujours) vénérées, représentant une Vierge à l’enfant mais dont le visage et les mains sont “noirs”. Le lieu de pèlerinage le plus connu est peut-être Rocamadour (Lot, France).-- Le problème est l’origine.

Hypothèses.

a. Les hypothèses “scientifiques” (une action chimique a rendu les images noires ; la fumée des cierges allumés ; les ablutions rituelles avec du vin dans une éponge ; un noircissement accidentel qui a été imité) s’avèrent inconciliables avec les faits.

b. Les théories “ésotériques” (la Madone a été peinte en noir comme une représentation de la prescience par Marie de la souffrance et de la mort de Jésus ; le Cantique des Cantiques affichant un verset, “Noir suis-je” ; des théories encore plus mystérieuses) s’avèrent également inadéquates.

c. L’hypothèse “celtique” (“gauloise”), selon laquelle la Vierge noire serait une christianisation des anciennes déesses de la fertilité celtiques, assises sur un trône et allaitant un bébé. - Ce “culte de la déesse mère” est beaucoup plus répandu que dans l’aire celtique. Le fait est que ces déesses ont de nombreux points communs avec celles de la Madone noire : des animaux leur sont associés (Epona, protectrice des morts, est accompagnée d’un cheval ; appelée “ Brigantia “ (Brigitte), elle est vénérée comme la déesse de la fertilité des femmes et des animaux) ; les puits miraculeux associés à la déesse mère ont montré des pouvoirs de guérison ; en tant que “ paritura “, qui donne naissance, la déesse mère protège les femmes qui accouchent.

Mais comment expliquer que dans le monde anglo-saxon (qui est celtique), on ne trouve pratiquement pas de madones noires ?

d. Reste l’hypothèse méditerranéenne “antique” (principalement gréco-romaine) : les hommes d’affaires grecs qui débarquaient par exemple dans le sud de la France (Marseille, Nice, etc.) apportaient avec eux leurs déesses. Massalia, à Marseille, était dédiée à Artémis d’Éphèse. Artémis, Diane, est “potnia thèron”, la princesse des animaux (les animaux sauvages), déesse de la chasse fortunée, déesse de la lune (comme Epona), déesse de la fertilité, avec Héra (Junon) protectrice des femmes qui accouchent... Caractéristiques que présentent aussi les Madones noires.

Les mythes... Que nous disent les traditions qui entourent les statues ? Les mythes, toujours aussi variés, présentent des traits communs bien définis.

a. On les trouve, on les apporte à l'église, mais mystérieusement elles retournent à l'endroit où elles ont été trouvées, dans la nature.

b. Les ronces, les sources, les grottes (en plein air) - et non les églises, par exemple - sont des lieux de découverte.

c. Les animaux (taureaux, bœufs, etc.) et les bergers, des personnes ordinaires vivant dans des endroits reculés, sont les êtres de découverte.

d. Les migrations saisonnières ("transhumance") et les voyages (en haute montagne), au milieu des gens du plein air, sont réguliers... Tout indique une ancienne religion de la nature.

Modèle d'application. -- A Sarrance (vallée d'Aspe, Pyrénées), le mythe dit : chaque jour, un taureau pataugeait dans le torrent de la montagne ("don") et s'agenouillait devant une pierre noire représentant une vierge. La statue était transportée à Oloron mais, la nuit, elle revenait à l'endroit où elle avait été trouvée. Jetée dans l'eau, elle flottait à la surface. Elle devient une image de pèlerinage : "Notre-Dame-de-la-Pierre" (aussi, à cause de sa couleur, "Notre-Dame-de-la-Sarrasine" -- la sarrasine est une plante, appelée "le blé noir") : on implore la fertilité des femmes et des animaux.

Les problèmes;-- Toute vraie religion consiste à saisir une situation à problèmes et à les résoudre. -- Quels sont les problèmes qui se présentent à la Madone noire ?

1. La guérison des maladies et des affections. Surtout les maladies incurables (que les médecins ne peuvent pas soigner). Ce qui -- selon les proposants -- est particulièrement établi à Rocamadour : Livre des miracles de Notre-Dame (1172). L'auteur inconnu procède "avec beaucoup d'exactitude et de véracité". A Rocamadour, les troubles délirants - mélancolie comprise - ont été guéris.

2. Les problèmes de fertilité (femmes, paysage (y compris les animaux)). A Cucugnan (Pyrénées), on vénère la "Dei genitrix" (littéralement : la femme enceinte de Dieu). A Sarrance, on la vénère comme rendant fertile le paysage qui était un désert stérile.

3. Problèmes. des marins. Toujours d'actualité à Rocamadour bien que loin de toute mer.

4. Les problèmes de la libération. Les prisonniers (militaires) (y compris ceux capturés par l'Islam) faisaient l'objet de pèlerinages.

5. Les problèmes de guerre. Lorsque Charlemagne menace de perdre la guerre dans les Pyrénées, il se tourne vers Notre Dame de la Victoire à Thuir. Les chevaliers croisés l'imitent.

La théurgie antique.

Dans son ouvrage *Der Fortschrittsgedanke in der Antike*, (L'idée de progrès dans l'antiquité), Zurich/Munich, 1977 (// *The Ancient Concept of Progress* (1972)), le classiciste E.R. Dodds traite des phénomènes paranormaux dans l'Antiquité (o.c., 188/239) et, entre autres, de la théurgie (o.c., 230vv.).

la Theürgie - Il définit la Theürgie - Gr. : theourgia - comme “la magie pieuse pratiquée par des personnes instruites dans l'antiquité tardive”, parmi lesquelles il y avait certainement ceux qui parlaient et travaillaient à partir de leur propre expérience.

Tout au long du texte, il compare la théourgia au spiritisme tel qu'il est répandu chez nous depuis le XIXe siècle : le spiritisme est un contact intentionnel avec les âmes des défunts (et non avec les hautes divinités, les théoi, ou les esprits supérieurs, les daimones, comme le voulaient les théourgiens).

Pour le reste, Dodds a raison : de nombreux phénomènes paranormaux se produisent tant dans la théurgie ancienne que dans le spiritisme contemporain.

E.R. Dodds, *The Greek and the Irrational*, (Le grec et l'irrationnel), Berkeley/Los Angeles, 1966, 283/311 (Theurgy), traite de l'origine et des formes de la théurgie de manière très philologico-historique, notamment en relation avec le néoplatonisme (250/600).

Le pionnier : Le premier que l'on peut qualifier de “theürg” semble être un certain Ioulianos (Lat. : Julianus) dont on sait très peu de choses. Il a vécu sous l'empereur Marc-Aurèle (161/180). Il s'est opposé aux “théologoi”, ceux qui parlent de la divinité : il les a convoqués et travaillés et peut-être même créés.

Soit dit en passant, aujourd'hui, une telle “création” (à l'aide de matière fine) d'entités invisibles est appelée création d’“élémentaux artificiels”.

Oracula chaldaica -- Ioulianos a laissé des œuvres qui ont été au moins partiellement conservées sous le nom latin “*oracula chaldaica*”, oracles de Chaldée. Qui ont certainement exercé une grande influence. Ioulianos s'appuie sur les révélations (apokalypseis) des “divinités”, dont Dodds dit qu'elles sont à l'origine “bizarres et grandiloquentes”, “obscurées et incohérentes” mais quelque peu élevées par leur transformation en vers.

Note : Dodds est un rationaliste et nous lui laissons donc le soin de porter un jugement de valeur à cet égard.

Formes de communication et d'interaction - Le theürg de l'Antiquité tardive communique avec les êtres supérieurs par l'intermédiaire de médiums, de personnes appropriées ou d'images dans lesquelles sont placés des objets magiques.

(1) **“Eis crisis”, l’incorporation.** (Le theïrg, en tant que “klètôr”, l’invocateur, ou “theagôn”, le contrôleur de la divinité, cherche des personnes appropriées, appelées “media” dans notre langage actuel, afin d’incorporer une divinité ou un daimon invoqué. Un tel “dechomenos”, attrapeur, appelé aussi “docheus” ou encore “katochos”, saisi ou même possédé, est alors le porte-parole de la divinité contrôlée, soit en transe (apolusis), soit en pleine conscience (“parakolouthèsis”).

Note -- Comme aujourd’hui ! Bien que notre contexte culturel ne soit certainement plus celui de l’Antiquité tardive. Ce qui indique une sorte de ‘theïrgie’ éternelle.

(2) **“sunthèma” ou “sumbolon”,** objet chargé -- La “telethea”, l’initiation, peut aussi se faire à travers une image en plus d’une personne. Les objets chargés - pierres, plantes, animaux, encens - qui sont “sympath(et)isch” (sensibles) à une divinité ou à un daimon supérieur, sont cachés dans une image de la divinité ou du daimon (seul le chef les connaît). Une fois consacrée, l’image sert d’“image parlante” comme porte-voix.

Signes (‘dunameis’)... On ne pense pas que les hommes d’alors n’aient pas exigé des ‘preuves’, mieux : des “signes”, des signes de pouvoir ou de force vitale alors. Ceux-ci varient : lévitation, changements de volume du milieu, phénomènes lumineux, excroissances fluidiques (“ectoplasmes” ou “téléplasmes”) et ainsi de suite.

Leurs perceptions, resp. sensations sont soit “autoptiques” (man-tic) (il y a ceux qui les “voient” avec le “troisième” œil, c’est-à-dire leur capacité psychique, les “sentent”) soit “époptiques” (les autres croient les rendus de ce que les “autoptoi” voient).

Note : Ce que Dodds ne semble pas remarquer, c’est que le pluralisme hylique est impliqué : tous les phénomènes occultes sont liés à la matière particulière (bioénergie).

Note : Le néo-platonisme est également appelé “ théosophie “, c’est-à-dire une philosophie holistique, qui complète le rationalisme éclairé grec par des données et des axiomes (que les rationalistes appellent “ irrationnels “).

Proklos de Constantinople (410/485), un néo-platonicien (école athénienne), dit : “La théurgie représente une force vitale au-delà de toute sagesse humaine. Elle comprend les bienfaits de la divination, les pouvoirs de purification (‘katharsis’) de l’initiation. En un mot : les réalisations propres à la possession par les divinités”.

Un plus : “morale primitive”.

Bibl : Christian Dedet, *La mémoire du fleuve*, Paris, 1984, 438s.

L’auteur connaît parfaitement l’Occident et surtout l’Afrique noire. Il a été élevé au Gabon par des parents en partie français et en partie négro-africains. A la fin de sa vie, il réfléchit.

“Dans la brousse, la nature sauvage, j’ai toujours postulé que la vie est belle, pleine de bonnes choses. Surtout, j’ai longtemps pensé que l’homme est le frère de l’homme.-
- Plus tard, j’ai pris conscience qu’au Gabon, il y avait autant de gens indignes de confiance qu’ailleurs.”

“Mais il est certain que si un cuivre négro-africain vous attrape dans son bas-ventre à une certaine heure, il aura honte après : si vous le voyez plus tard, sa tête s’inclinera vers le bas. Car il a commis une saleté parce qu’il était dans la détresse.

En Occident, en revanche, vous voyez des gens qui ne connaissent pas la détresse, qui ne sont pas malades mais qui cherchent néanmoins à vous voler. Ils en ont l’habitude. Parce que le vice le fait. Ils vous diront : “ les affaires sont les affaires “. Vous voudriez les abattre, mais vous vous dites : “ Ils n’en valent même pas la peine “.

Le monde d’aujourd’hui est en train de tuer la culture négro-africaine. (...). “ Les curés avaient le mérite de parler de la loi divine. Qui en parle maintenant ? Voler, tuer : cela devient normal. Il se trouve que c’est le pauvre négro-africain sans aucune “ éducation “ qui dans sa logique dit à l’homme blanc : “On ne doit pas faire ça. Ce n’est pas bien. Ce n’est pas pour toi”.

Initiation à la survie.-

Immédiatement après ce texte, Dedet se consacre à l’initiation bwiti bien connue au Gabon, jusqu’à ce jour, qui est décrite o.c., 177ss. avec un peu plus de détails (sauf que comme dans tous les rites d’initiation primitifs à garder secrets, bien sûr). Pourquoi ? Parce qu’en tant qu’initié bwiti, il sait par expérience qu’une telle personne, sous l’influence entre autres de l’iboga (une racine hallucinogène), “la plante qui donne de la perspicacité”, a vu tellement de choses au cours de ses rites qu’il / elle “ne se fonde plus dans rien” une fois qu’elle arrive par exemple dans une ville moderne à l’atmosphère déconstructive. Il est certain, d’après l’ensemble du livre - par ailleurs très captivant - que Dedet a “survécu” grâce à son initiation au bwiti.

La prévalence de la culture occidentale.

Bibl : J. Hall, *Sangoma*, Utrecht, 1995... L'auteur est un catholique américain avec une formation universitaire. Au départ, même dans son pays d'adoption, le Swaziland, "la seule réalité" (o.c., 253) était la vie matérielle, terrestre. Après son initiation en tant que guérisseur, sangoma, "il a senti que les écailles du soi-disant rationalisme étaient tombées de ses yeux". Il a vécu sa "vision élargie" comme une libération.

Distinction primitive.--

a.c., 62 -- L'ancienne coutume swazie de ne pas regarder les aînés directement dans les yeux, Hall l'a trouvée non pas comme une forme servile de défiance mais "d'une certaine manière rafraîchissante". Surtout en raison du contraste avec l'Amérique "où l'égalitarisme est utilisé comme une excuse pour les mauvaises manières." "De plus, maintenant que je vivais ici, je me suis rappelé à quel point les Américains sont grossiers. Je n'avais encore entendu aucun Swazi anglophone débiter le langage grossier que les Américains s'envoient régulièrement à la figure. Le swazi (la langue locale) n'a pas d'équivalent pour ces mots". Hall y voit le symptôme d'une sorte de bien-être spirituel de la culture locale.

La détérioration.

Une fois, après une initiation dure comme le roc et absorbée dans une culture primitive, Hall a pu observer sa détérioration. "Les preuves étaient partout : la jungle dans laquelle nous déterrions nos racines (médicinales) disparaissait ; les groupes religieux influents qui ne pouvaient pas s'attaquer les uns aux autres trouvaient dans le sangoma une cible facile qu'ils pouvaient condamner comme satanique parce qu'il communiquait avec les morts. L'ascendant de la culture occidentale s'étendait à travers la science, le matérialisme, le commerce, l'industrie ; tous ces éléments étaient hostiles à "l'anachronisme" du guérisseur traditionnel. De plus en plus de patients se présentaient au milieu de la nuit, dans l'obscurité, car ils étaient gênés de nous consulter. (o.c., 253).

Note.-- Hall est formel : "Il existe -- ce qu'il appelle -- des forces spirituelles". Il a trouvé quelque chose dont, en tant qu'occidental, il n'aurait pas su qu'il existait : "la magie sur terre". (O.c., 254). Sangomas vraiment guérir. Même là où la médecine occidentale ne peut rien faire. Il vit d'autant plus douloureusement la dégradation causée par l'Occident. " Que se passerait-il si le lien avec ces forces était rompu ? ". (Ibid.).